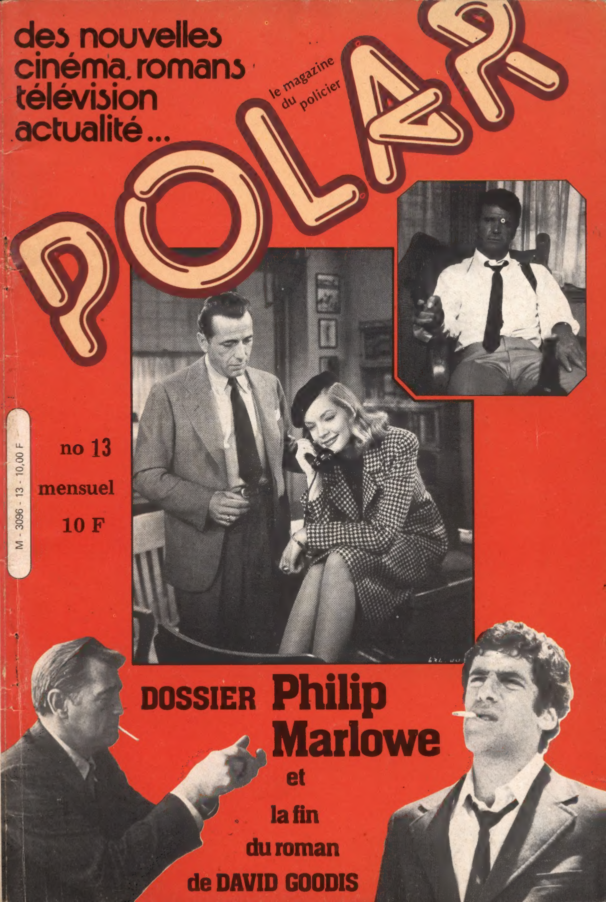
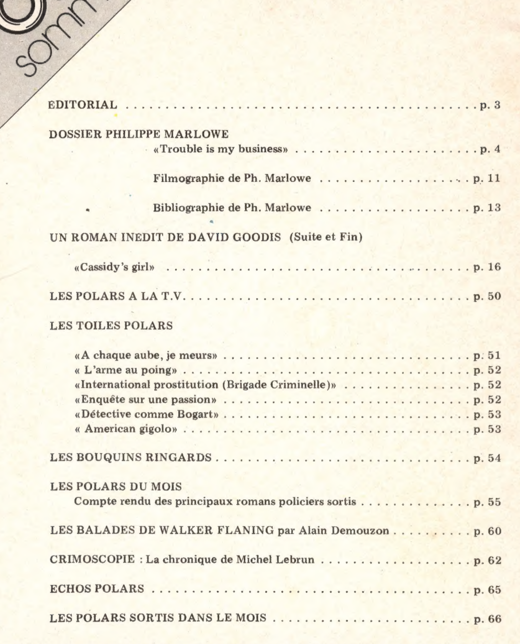

des nouvelles
cinéma, romans
télévision
actualité...
le magazine du policier
POLAR
M - 3096 - 13 - 10,00 F
no 13
mensuel
10 F
DOSSIER Philip Marlowe
et
la fin
du roman
de DAVID GOODIS



POLAR, le Magazine du Policier, 55, passage Jouffroy, 75009 Paris - Mensuel - Tél : 824 98 98 Directeur de la publication : Richard Bocci - Rédacteur en chef : François Guérif - Comité de rédaction : Claude Benoit, Bernard Blanc, Richard Bocci, Serge Clérambault, Jean-Pierre Deloux François Guérif, Michel Lebrun, Pascal Mérigeau, Marie-Thérèse Naudon, Roland Proval - Mise en pages et dessins : Jean-Louis Zirnhelt - Documentation : Anne Robant - Publicité au journal - Imprimerie : Impressions Modernes - 45250 - Briare - Distribution : N.M.P.P. - Dépôt légal : Août 1980. (Les manuscrits ne sont pas retournés à leurs auteurs). Commission paritaire : 61843.

BULLETIN D'ABONNEMENT : page 49.

EDITORIAL

Le dossier Philip Marlowe inaugure une série de dossiers qui seront consacrés à des personnages. Point de liaison entre les privés durs-à-cuire de «Black Mask» et les détectives nouvelle vague des années 70, Marlowe est le symbole du noir-polar depuis plus de trente ans. Certains estiment qu'il est le personnage le plus représentatif du genre et s'ingénient à perpétuer sa tradition; d'autres pensent que c'est aujourd'hui un «héros» dépassé qu'il faut reléguer au musée des années cinquante. Quoi qu'il en soit, Marlowe sert de point de repère à tous ceux qui font du polar aujourd'hui, livres ou films. Preuve de sa pérennité. Un personnage conçu de façon moderne le reste. Et ceux qui pensent qu'il a besoin d'un replâtrage risquent fort de voir leur «héros» modernisé prendre des rides bien avant l'original.

Ce dossier vient après douze numéros, soit un an d'exercice (un peu plus avec nos ennuis d'imprimerie). C'est en général le moment de faire un premier bilan et d'annoncer les projets futurs. A notre passif, une parution légèrement irrégulière, ce qui sera corrigé dès la rentrée. Conséquence de cette irrégularité : nous n'avons pu rendre compte ni de tous les livres ni de tous les films du genre. Lacune que nous tenterons de combler à partir de septembre en passant systématiquement en revue, même succinctement, toutes les parutions, inédits ou rééditions, romans, essais ou films.

A notre actif, un roman de David Goodis, des nouvelles de Jim Thompson, William Irish, Bill Pronzini, Brian Garfield, Jean-Patrick Manchette, Alain Demouzon etc... Des articles sur Thompson, Latimer, Goodis complétés par des bibliographies complètes. Et le souci, partiellement rempli, de rendre compte de l'actualité polar...

Nos projets sont nombreux : un vaste dossier consacré à l'espionnage (John Buchan, Graham Greene, Eric Ambler, John Le Carre); et, pêle-mêle, des études sur Dashiell Hammett, Howard Fast, Stanley Ellin, Agatha Christie, G.J. Arnaud, Patricia Higsmith, Ruth Rendell, Jerôme Charyn, W.R. Burnett, William P. McGivern, Charles Williams, Wade Miller, Day Keene etc...

Un programme que nous espérons mener à bien, avec votre aide.

F.G.

DOSSIER

PHILIP MARLOWE

Trouble is

Huit romans, dont un inachevé, et une nouvelle posthume composent le cycle des enquêtes de Philip Marlowe, relatées par son plus fidèle observateur, le très cher Raymond Chandler (1888-1959). Cinéastes, scénaristes, romanciers, acteurs, critiques ou exégètes ont tenté d'approcher avec plus ou moins de bonheur la personnalité d'un des plus célèbres détectives privés américains mais, quoique se racontant à la première personne, notre homme fait preuve d'une discrétion toute professionnelle. A notre tour, nous allons essayé non pas de le faire passer à table, il est, on le sait, fort coriace, mais de le filer entre les lignes, sachant parfaitement qu'il nous filera entre les doigts pour reprendre sa «recherche d'une vérité cachée».

my business

Une fiche anthropométrique établie par les services du District Attorney et du capitaine Gregorius, chef de la Brigade criminelle de Los Angeles, nous donne un signalement relativement précis, quoique laconique, de Marlowe dans sa quarante-deuxième année, au moment où il venait de faire passer au Mexique celui qui aurait pu rester son ami, Terry Lennox : «Pas de cicatrice visible. Cheveux noirs, grisonnants par places, yeux marron, un mètre quatre-vingts. Poids : quatre-vingts kilos. Nom : Philip Marlowe. Métier : détective privé» (in «Sur un air de navaja»). Vers la même époque, Raymond Chandler apporte d'utiles précisions à la biographie de son héros, dans deux lettres (in «Raymond Chandler, Lettres», Christian Bourgeois Editeur, 1970) dont il ressort qu'il est né dans la petite ville californienne de Santa Rosa, située à environ cinquante milles au nord de San Francisco. C'est cette même Santa Rosa qui servit de cadre au tournage de «L'Ombre d'un doute» de Alfred Hitchcock, et qui vit se dérouler l'enfance et l'adolescence de Marlowe. Après avoir fait ses études au collège, il passa deux ans à l'Université; Chandler ne sait s'il s'agit de celle d'Eugene dans l'Oregon ou de l'Oregon State University, à Corvallis. De même son biographe ignore tout des raisons qui l'amenèrent à se fixer dans le sud de la Californie, «sauf que c'est ce que font lz plupart des gens, quitte à ne pas rester». De sa famille, nous ne savons rien et l'on peut supposer qu'il n'a plus de proches parents.

Ses débuts professionnels participent d'une identique obscurité : il semble qu'il ait eu quelque expérience comme enquêteur pour le compte d'une compagnie d'assurances qu'il quitta bientôt pour devenir enquêteur auprès du District Attorney pour le Comté de Los Angeles : «Ça n'en fait pas nécessairement un officier de police ayant le droit de procéder à des arrestations». C'est durant cette période que se passe l'un des plus énigmatiques épisodes de la vie de Marlowe : il perd sa place. Mais laissons à Chandler le soin de résumer les très grandes lignes de cette sombre affaire : «les circonstances qui lui ont fait perdre sa place me sont bien connues, mais je ne peux pas en dire trop à ce sujet. Il faudra vous contenter de savoir qu'à un certain moment, il s'est montré trop efficace, à un moment et en un lieu où l'homme en place n'avait rien à faire de l'efficacité.»

Marlowe n'est pas toujours aussi discret et réservé à l'égard de cette histoire qui le bouleversa profondément et mit un terme à sa carrière dans la police, quelle que soit, alors, sa fonction officielle, ou non, auprès du District Attorney. Ainsi, dans «La Grande fenêtre», au cours d'une conversation avec deux policiers, il fait allusion à une certaine affaire Cassidy où un secrétaire aurait abattu, au cours d'une crise de folie consécutive à une soûlographie, le fils de son employeur, multimillionnaire, avant de se suicider. Pour Marlowe, ce serait en réalité le contraire qui se serait produit, le magnat s'étant servi de son argent et de sa puissance politique pour étouffer le scandale, après avoir maquillé les circonstances du drame afin d'innocenter la mémoire de son fils. Il en parle avec une telle rage et une telle véhémence qu'il ne fait pratiquement aucun doute que c'est cette affaire qui se trouve à l'origine de sa révocation, et, par là, à celle de son activité de privé solitaire et quelque peu blasé.

Sa première enquête, «Le Grand sommeil», ne nous renseigne guère sur sa physionomie, il faudra attendre douze ans pour que Chandler, dans une lettre, soulève quelque peu le masque et dénonce l'imposteur, un certain Humphrey Bogart, qui, après s'être fait passer pour Sam Spade avec quelque bonheur, récidivait en donnant son visage de dur à cuire à Marlowe; celui-ci ressemblant pour son biographe favori à Gary Grant, dont il possède la sobre élégance vestimentaire : «Je portais mon complet-poudre, avec une chemise bleu foncé, une cravate et une pochette assorties, des souliers noirs et des chaussettes de laine noire à baguettes bleu foncé. J'étais correct, propre, rasé, à jeun et je m'en souciais comme d'une guigne. J'étais des pieds à la tête, le détective bien habillé. J'avais rendez-vous avec quatre millions de dollars».

Comme le constate Chandler : «Je crois qu'il s'habille aussi bien qu'on peut s'y attendre. Il n'a de toute évidence pas beaucoup d'argent à dépenser pour ses vêtements, ou pour quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs». En effet, il fait preuve d'un singulier et total désintéressement : ses honoraires s'élèvent généralement à vingt-cinq dollars, par jour, plus les frais. Ainsi dans «Fais pas ta rosière !», il accepte de travailler sur la base de vingts dollars, après avoir indiqué que son tarif habituel s'élevait à quarante dollars par jour; remarquons que pendant cette enquête, un impresario ira jusqu'à le payer sur la base de cent dollars. Mais il s'agit d'un évènement tout à fait exceptionnel et nullement recherché, ses honoraires sont désespérément dérisoires par rapport à la fortune de ses employeurs. Ajoutons que, le plus souvent, il travaille, ou finit par travailler, pour rien et qu'il est totalement incorruptible; ses relations avec l'argent relèvent davantage d'une attitude européenne que d'un comportement américain. Il n'éprouve nul complexe à ne pas gagner beaucoup d'argent, par contre nous le sentons gêné d'être l'époux d'une multimillionnaire en dollars qui l'a doté d'un bon million, auquel il se refuse à toucher, et qui, en plus, le fait habiter dans une villa dont la valeur locative dépasse largement ses maigres gains mensuels, alors qu'il était habitué à vivre et à attendre l'hypothétique client dans des appartements impersonnels et un bureau qu'il qualifie lui-même de minable, tout en considérant : «Il y a une seule chose dont je sois sûr, bureau crasseux ou pas, c'est là que je suis devenu ce que je suis. Et c'est là que je deviendrai ce que je dois être.»

Ce bureau est situé dans le building Cahuenga au septième étage et donne sur la cour («Le Grand sommeil»); dans «La Grande fenêtre», il se trouve dans le même immeuble mais au sixième étage. Chandler reconnait dans une lettre «il faudra que j'y jette un coup d'oeil pour me rafraîchir la mémoire», cette erreur insignifiante est bien explicable : Marlowe et son biographe se retrouvaient habituellement «chez Victor», un bar tranquille de Hollywood. Ce bureau se compose de deux petites pièces, plus exactement d'une pièce coupée en deux, l'une faisant office de salle d'attente toujours ouverte «au cas où j'aurais un client et où le client voudrait s'asseoir et attendre», l'autre étant le bureau proprement dit et comprenant un tapis rouge-rouille, pas très frais, trois chaises cannées de presque noyer, un meuble plat à dessus de verre qui est «le bureau habituel avec le buvard habituel (le dessus est recouvert d'une plaque de verre), «la garniture, le cendrier, et le téléphone, et l'habituel et grinçant fauteuil tournant.» Il convient d'y ajouter cinq classeurs métalliques peints en vert, une cuvette enfermée dans un meuble de bois maculé de taches, un portemanteau. Sur un mur : un diplôme de détective et un calendrier publicitaire représentant des quintuplées «éparpillées sur un plancher bleu azur, en robes roses, avec des cheveux brun-phoque et des yeux noirs très luisants comme des pruneaux géants». Ajoutons que le détective n'a pas de secrétaire, par manque de moyens et surtout par goût.

S'il n'eut qu'un seul bureau, Marlowe habita différents domiciles qui ont tous en commun leur caractère précaire, leur anonymat apparent. Même si parfois un souvenir s'attache à eux, ils demeurent pour le détective la représentation de sa solitude, la matérialisation d'un échec : «Où que j'aille, quoique je fasse, voilà ce que je retrouverais à mon retour : un mur nu, une pièce sans âme, dans une maison sans âme.» Voulant conjurer cette solitude, il changea plusieurs fois d'adresse; ainsi dans «Le Grand sommeil», il habite une pièce unique, jouxtée par une petite cuisine, à Hobart Arms, sur Franklin Avenue près de Kenmore ou à côté d'un lit pliant, qui se rentrait dans le mur, se trouvaient les dérisoires objets touchant à sa vie, à son passé et qui lui servaient de famille : «Pas grand'chose. Quelques livres, quelques tableaux, la radio, l'échiquier, des vieilles lettres, des trucs comme ça. Rien. Mais quoi que ce soit, c'étaient tous mes souvenirs». «Adieu, ma jolie» le vit s'installer dans le même immeuble que son bureau : 615, Ca-

huenga Building, sur Hollywood Boulevard près de Ivar. Téléphone : Glenwiew 7535. Sans doute ce voisinage ne lui parut très convénient (peut être pour des raisons de sécurité ?) et il ne tarda pas à déménager. Dans «La Grande fenêtre» et dans «Fais pas ta rosière !» nous le retrouvons aux Appartements Bristol, no 428, 1634, Avenue Bristol Nord, Hollywood. Puis il semble se fixer dans une petite maison meublée de Yucca Avenue, à flanc de côteau dans une impasse («Sur un air de Navaja», «Charades pour écroulés»), que Chandler décrit en détail dans une lettre. Elle se compose d'un living-room donnant sur un balcon minuscule, d'un petit bureau, d'une petite cuisine-salle à manger («une dînette», plus précisément), d'une salle de bains et d'une chambre à coucher. Naturellement, le mobilier est toujours aussi limité et ne participe que de l'utilitaire. Enfin, après son mariage avec Linda, il s'installe dans le quartier résidentiel de Palm Springs. «C'est dit-il, une maison très chouette, sauf qu'elle puait le décorateur !» («The Poodle Springs Story», roman inachevé in «Raymond Chandler, Lettres, Christian Bourgois Editeur, 1970). Cette luxueuse maison hispano-rococo ne correspond absolument pas à sa personnalité et l'on devine que, même si son mariage tient, il n'y fera pas long feu. Chandler confiant d'ailleurs à cette époque : «Personne ne le fera riche, car il est destiné à être pauvre.»

La frugalité de ses goûts correspond bien à la modestie de ses moyens : il déjeune et dîne sur le pouce, tout en paraissant se nourrir essentiellement d'œufs, à la coque ou au bacon, accompagnés de toasts ; ses plus grandes fantaisies culinaires, à part de rares dîners chez Romanoff, étant une tranche de rosbif, une truite de montagne et un pâté en croûte servi avec des légumes ! Sa plus constante gourmandise se révèle être l'indispensable café dont il fait une imposante consommation et qu'il confectionne «à la française. Très grillé, moulu gros et pas de filtre en papier.» Il n'hésite pas à le servir avec de la crème ou à l'arroser, parfois. En ce qui concerne l'alcool, ses préférences vont au whisky. «En fait, comme le signale Chandler, il boirait n'importe quoi de pas trop doux. Certains cocktails, comme les Pink Ladies, Honolulu cocktails, crème-de-menthe high-balls, lui feraient l'effet d'une insulte.» Il sait apprécier un excellent cognac ou une fine de bonne cuvée, et son cocktail favori, qui lui rappelle à la fois Terry Lennox et sa rencontre avec celle qui allait devenir sa femme, Linda Loring, est le Gimlet, tel qu'on le dose «chez Victor» : moitié gin, moitié jus de citron, avec une goutte de citron et de bitter. Marlowe boit modérément pendant le travail et peu en dehors ; «lorsqu'il a envie de boire un coup, il le fait ouvertement...mais si on le compare aux gens qui fréquentent le country club près de chez moi, il est sobre comme un diacre», nous confie son biographe. Cependant, il a toujours une bouteille de whisky ou de bourbon en réserve dans sa valise pour ses déplacements, de même le tiroir classeur de son bureau en abrite une en permanence et sa «cave personnelle» n'est pas non plus démunie ; il suffit de se souvenir des deux bouteilles de Cordon Rouge qui attendaient, depuis des années, la venue de Linda. S'il n'est qu'un diacre en cette matière, Marlowe ne se défend, néanmoins pas trop mal, même par rapport au grand-prêtre Chandler. Ajoutons que les jours de cafard et les soirs de blues, «il se joue une berceuse au whisky». Question tabac, il ne commet pas d'excès et n'importe quelle marque fait son affaire ; en outre, il affectionne particulièrement de fumer une bonne pipe, ne serait-ce que quand il s'adonne à ce qui est pour lui plus qu'un passe-temps, une vision du monde, la pratique des échecs : «Merveilleux échecs, glacés, insensibles, presque angoissants dans leur implacable mutisme».

Cette activité nous renseigne indirectement sur certains aspects de la psychologie, du comportement et de la méthode de détection de Philip Marlowe et l'on peut induire que si le facteur humain possède à ses yeux une importance capitale, il n'en reste pas moins qu'il peut percevoir lors d'une enquête les protagonistes comme des pièces

disposées sur un échiquier et les envisager non pas comme des personnages déterminés, mais comme des forces différentes. De la même façon, un joueur d'échecs appréhende, par exemple, dans le fou et dans la tour, non pas des figures déterminées, mais la représentation symbolique d'une force oblique ou celle d'une force rectiligne. Précisons que les mouvements des pices de l'échiquier relèvent d'une immuable codification, à la fois inquiétante et rassurante dans son intangibilité, alors que l'échiquier où se déroulent les enquêtes de Marlowe relève, lui, de la turbulence vitale et combine les quatre catégories de jeux définies par Roger Caillois : compétition, chance, simulacre, vertige. Tous les coups sont permis, il n'y a pas de règles précises et les caractéristiques des pièces se modifient et évoluent de manière permanente, selon des motivations diverses et fluctuantes. Le seul élément stable en apparence, quoique, lui aussi, sujet à une certaine évolution, demeure l'éthique de Marlowe.

Ses relations avec les femmes sont assez significatives à cet égard. Chandler considère, en 1951, «que son attitude envers les femmes est celle de n'importe quel homme en bonne santé et vigoureux, qui se trouve être célibataire, alors qu'il devrait être marié depuis longtemps». Son goût en matière de parfums définit assez bien le genre de femmes qu'il apprécie : «Il aime tous les parfums un peu acides, mais pas ceux qui sont trop écœurants ou trop capiteux. C'est, comme vous l'avez peut-être remarqué, un personnage assez acide.» Il ne faut pas en déduire pour autant qu'il aime les fruits verts. Il déteste les femmes faciles ou trop entreprenantes. Ainsi dans «Le Grand sommeil», il envoie promener successivement les deux filles du général Sternwood dans la même soirée, avec un humour non dépourvu de méchanceté : «Je suis toute nue, dit-elle quand je l'eus regardée en fumant pendant cinq minutes.»

«Mon Dieu ! dis-je...c'est exactement ce que j'allais vous dire...Je le cherchais. Encore une seconde et je disais : je parie que vous êtes toute nue. Moi je garde toujours mes godasses au lit, au cas où je me réveillerais avec une mauvaise conscience et où je devrais m'esquiver sans bruit.»

N'étant pas compris, il se montre alors franchement dur : «Je vous donne trois minutes pour vous habiller et sortir d'ici. Si vous n'êtes pas sortie dans trois minutes, je vous fous dehors. De force. Dans l'état où vous êtes, à poil. Et je flanque vos vêtements dans le couloir avec vous. Maintenant, allez-y...»

Il ne faut pas en déduire pour autant que Marlowe soit un père-la-pudeur ; comme il le dit lui-même : «Ne me prenez pas pour un glaçon. Je ne suis ni aveugle ni impuissant. J'ai le sang aussi chaud que n'importe qui. Vous êtes facile à prendre...foutrement trop.»

Marlowe apprécie qu'une femme lui résiste, à cet égard il a un faible pour une catégorie bien précise de femmes : les femmes libres, affranchies de tout préjugé mais qui savent parfaitement ce qu'elles font et où elles vont. S'il peut faire preuve par instant de «paternalisme» avec certaines femmes (Ann Riordan, Merle Davis, Orfamay Quest) encore très enfantines dans leur comportement et flirter légèrement avec elles pour les conforter dans leur féminité, son véritable penchant l'attire vers certaines vamps, féminines jusqu'au bout des ongles mais masculines dans leur mode de vie ou, si l'on préfère, totalement femmes : «Je les aimes laquées, juteuses, coriaces et perverties jusqu'à la moëlle.» Ainsi sont Boucles d'Ange, Helen «Velma» Grayle, Dolorès Gonzalès, Mavis Weld. Mais constatons qu'avec ces quatres femmes, le flirt, tout aussi poussé qu'il soit, ne débouche pas pour autant sur une relation sexuelle clairement indiquée. Pour cela, il faudra attendre les amères enquêtes désabusées de la maturité que sont «Sur un air de navaja» et «Charades pour écroulés», «Fais pas ta rosière» marquant par le pessimisme foncier de ses conclusions la phase de transition. «Sur un air

de Navaja» se caractérise par deux relations émotionnelles : le début et la fin de l'amitié qui lie Marlowe à Terry Lennox, auquel il ne peut pardonner de lui avoir menti et de lui avoir caché la vérité. Lennox fut en temps le seul ami véritable qu'eut jamais Marlowe : solitaire et peu liant de nature, il n'a pas de copains, à part, Bernie Ohls, le chef adjoint de la Brigade criminelle, avec lequel il entretient des rapport professionnels et une vague camaraderie bourrue, sujette, d'ailleurs, à des frictions et à des éclipses. Il avait donc énormément investi de lui-même dans son amitié à l'égard de Lennox et sa désillusion n'en fut que plus grande : «Vous m'avez eu, Terry, avec un sourire, un signe de tête, un geste de la main, quelques verres dans un bar discret. C'était charmant tant que ça durait. Salut, amigo. Je ne vous dirai pas adieu. Je l'ai fait quand ça avait un sens, quand vous étiez au bout de votre rouleau et que je ne pensais vous revoir...Salut, senor Maioranos. Content de vous avoir connu...Même si peu de temps.»

La seconde relation émotionnelle est la très brève relation d'une nuit qu'il a avec Linda Loring, qui lui propose de l'épouser et qu'il éconduit ainsi : «J'ai quarante-deux ans. Je suis gâté par le goût de l'indépendance et toi, jusqu'à un certain point, par l'argent...Les Américaines sont des filles épatantes, mais dès qu'elles sont mariées, elles deviennent empoisonnantes.» Marlowe aura du mal à oublier Linda qui partira séjourner à Paris et ce désarroi se traduit dans son comportement. Ainsi, elle se laisse entrainer dans «Charades pour écroulés», a deux très courtes passades avec la secrétaire de son client et celle qu'il est chargé de surveiller. Ni l'une ni l'autre n'auront de lendemain, et de la première aventure il gardera un goût amer : le sentiment assez cuisant pour un mâle que les rôles ont été inversés. Aussi quand Linda l'appelle de Paris, nous ne sommes pas surpris de constater qu'il répond positivement à la proposition de la jeune femme, qu'il épousera peu après. Chandler constate de son côté que «Marlowe ne devrait pas se marier, parce que c'est un solitaire, des aventures mais pas de liaison durable. Je crois que c'est sa destinée pas la plus enviable peut-être, mais c'est la sienne.»

En effet, la seule véritable passion de Marlowe, c'est son travail ou plutôt «la recherche d'une vérité cachée» qui l'amène à travers diverses aventures à se pencher sur celle qu'il porte en lui. En cela, ses enquêtes sont autant de périples initiatiques et de cycles aventureux qui le portent un peu plus vers sa réalité profnde, tout en lui faisant découvrir la véritable nature du monde dans lequel il vit. Il faut remarquer qu'il n'y a aucun engagement politique chez Marlowe, il ne participe à aucune croisade destinée à nettoyer la société, sa démarche est totalement et irrémédiablement individualiste ; sa solitude et sa révolte ne peuvent être récupérées et il ne prétend à aucun moment faire œuvre révolutionnaire, son opinion sur l'espèce humaine étant parfaitement arrêtée et claire : «La plupart des hommes ne sont que des porcs. D'ailleurs entre nous, le monde où nous vivons est assez peu ragoûtant.» Raymond Chandler a parfaitement mis les points sur les i pour éviter toute équivoque, toute extrapolation hasardeuse et tout détournement (il est permis de se demander pourquoi Robert Altman a détourné «The Long good-bye» dans sa version cinématographique qui est non seulement une trahison, ce qui n'a aucun importance, mais aussi un total contre-sens au niveau politique qu'il a choisi : «Philip Marlowe en a autant qu'un cheval, ce qui est tout différent.» Sans doute Altman devait-il trouver le message, ou plutôt l'absence de message, de Marlowe, réactionnaire ou par trop individualiste, mais alors quel besoin a-t-il éprouvé de se cacher derrière lui ?

La vision particulière de notre «Private-Eye» n'a pas besoin de commentaire, elle se suffit à elle-même dans sa froide crudité, qui montre «un monde où des bandits peuvent gouverner des nations et gouvernent presque des villes, où les hôtels, les immeubles de rapport, les restaurants connus sont entre les mains d'hommes qui ont fait

leur fortune avec des bordels, où une vedette de cinéma peut servir d'indicatrice à une bande, où votre aimable voisin dirige une loterie clandestine ; un monde où un juge dont la cave est pleine d'alcool passé en fraude peut condamner un homme pour avoir une chopine dans sa poche...un monde où ayant été témoin d'une agression en plein jour et reconnu les coupables, vous préférez disparaître plutôt que de parler, car les auteurs de l'agression ont sans doute des amis bien armés, ou alors c'est la police qui n'aimera pas votre témoignage, et puis de toute façon un avocat véreux aura toute latitude pour vous insulter et vous traîner dans la boue devant un jury de crétins choisis, avec un juge mêlé à la politique qui n'intervient que pour la forme.» (in «L'Art d'assassiner ou la moindre des choses», dans le recueil «La Rousse raffle tout», Presses de la Cité.) Quoique signé par Chandler, on reconnait la force, la violence, la révolte qui animent par instant Marlowe et qui participent à sa morale personnelle et à son comportement qu'il résume ainsi dans «Charades pour écroulés» : «Si je n'étais pas dur, je ne serais pas en vie. Et si j'étais incapable de douceur, je ne mériterais pas de vivre.»

Cette dureté apparente, ce pessimisme, ce scepticisme masquent en réalité un cœur tendre qui n'éprouve aucun plaisir à faire couler le sang. A cet égard, si Marlowe dispose d'un armement varié (Lüger, Colt automatiques de qualibres divers mais ne dépassant pas le 38, exceptionnellement il utilise un calibre 45 quand il affronte la Maffia, et Smith & Wesson spécial calibre 38 avec le canon de quatre pouces), il ne l'utilise pratiquement pas. Il se bat avec ses poings et sa tête mais répugne à utiliser une arme, celle-ci étant essentiellement dissuasive. Exception notable dans «Le Grand sommeil», quand il abat de quatre balles dans le ventre Canino le tueur, sans être certain que l'arme de ce dernier soit encore chargée.

Par contre, il use sans arrêt de son humour caustique et grinçant dont il se sert comme d'une arme redoutable dans ses rapports, souvent difficiles, avec ses clients et la police, et qui est l'une des plus sûres composantes de son style direct et incisif : «Je regardai ce qui avait fait ce bruit, ce qui était devant moi, et ce qui m'avait aidé à me transporter jusque-là. C'était un fétu de quelque cent kilos, à la denture mangée aux mites et à la voix caressante d'aboyeur de kermesse. C'était coriace, prompt, ça bouffait de la viande crue et ne se laissait pas marcher sur les pieds. Le genre de flic qui crache sur sa matraque tous les soirs en guise de prière.»

Homme du peuple, homme d'honneur, fidèle à son code et à sa morale, respectueux de sa conception de la justice, Philip Marlowe incarne les valurs et les mythes qui font cruellement défaut à la société américaine mais dont elle a la nostalgie. La jungle urbaine a remplacé la prairie perdue et Philip Marlowe, nouvel avatar du chevalier errant et du justicier solitaire, poursuit à sa manière son impossible quête d'une vérité cachée, qui est aussi la vérité perdue de l'identité américaine et la clé de sa propre mythologie. Nul doute qu'il erre encore longtemps «le long des rues vicieuses» où il se découvrit lui-même...

Jean-Pierre Deloux

FILMOGRAPHIE

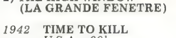
OEUVRES ADAPTEES

1) FAREWELL MY LOVELY (ADIEU MA JOLIE)

1942 **THE FALCON TAKES OVER** *(RKO)*
Inédit en France.
U.S.A. - 1 h 20'.
Réal. : Irving Reis
Scénario : Lynn Root et Frank Fenton d'après le roman de R. Chandler et les personnages créées par Michael Arlen.
Interprétation : George Sanders, Wendy Barrie, etc...

1944 **ADIEU MA BELLE (MURDER, MY SWEET)**
U.S.A. - 1 h 30'.
Réal. : Edmond Omytryk
Scénario : John Paxton d'après R. Chandler
Photo. : Jerry J. Wild
Mus. : Roy Webb
Prod. : Adrien Scoot
Dist. : R.K.O.
Interprétation : Dick Powell (Ph. Marlowe), Claire Trevor, Ann Shirley, Otto Kruger, Don Douglas, Rita Johnson, etc...

1975 **ADIEU MA JOLIE (FAREWELL, MY LOVELY)**
U.S.A. - 1 h 35'.
Réal. : Dick Richards
Scénario : David Z.Goodman d'après R. Chandler
Photo. : John Alonzo
Mus. : David Shire
Prod. : Elliott Kastner, Jerry Bic (EK Corp./ITC)
Dist. : AMLF
Avec : Robert Mitchum (Ph. Marlowe) Charlotte Rampling (Velma), John Ireland (Inspecteur Nulty), Silvia Miles (Mme Florian), Anthony Zerbe (Brunette), Sylvester Stallone (Johnnie), Jim Thompson (Mr Grayle), Jimmie Archer (Georgie), Joe Spinell (Nick), etc...



2) THE HIGH WINDOW (LA GRANDE FENETRE)

1942 **TIME TO KILL**
U.S.A. - 60'
Inédit en France.
Prod. : Sol M. Wurtzel
Réal. : Herbert I Leeds
Scén. : Clarence Upson Young d'après le roman de R. Chandler et le personnage créé par Brett Haliday.
Photo. : Charles Clarke
Int. : Lloyd Nolan, Heather Angel, Doris Merrick, Ralph Byrd, Richard Lane, Sheila Bromley, Morris Ankrum, Ethel Griffies, James Seay, Ted Heeht, William Pawley, Syd Saylor. (Lloyd Nolan Joue le rôle de Mike Shayne)

1947 **THE BRASHER DOUBLOON**
U.S.A. - 73 '
Inédit en France.
Prod. : Robert Bassler
Réal. : John Brahm
Scén. : Dorothy Hannach, d'après le roman de R. Chandler
Photo. : Lloyd Ahern
Int. : George Montgomery (Philip Marlowe), Nancy Guild, Conrad Janis, Roy Roberts, Fritz Kortner, Florence Bates, Marvin Miller, Houseley Stevenson, Bob Adler, Jack Conrad, Alfred Linder, Jack Overman, Jack Stoney, Ray Spiker, Paul Maxey, Joe Palma, Al Eben.


A

B


A : Le Grand Sommeil
B : Adieu ma Jolie

3) THE BIG SLEEP (LE GRAND SOMMEIL)

1946 **LE GRAND SOMMEIL (THE BIG SLEEP)**
U.S.A. - 1 h 54'
Réal. : Howard Hawks
Scénario : Jules Furthman, Leigh Brackett et William Faulkner d'après le roman de Raymond Chandler.
Photo. : Sid Hickox
Mus. : Max Steiner
Prod. : Howard Hawks
Dist. : Warner Bros
Interprétation : Humphrey Bogart, Lauren Bacall (Vivian Rutledge), Martha Vickers (Carmen Sternwood), Dorothy Malone (jeune libraire), John Ridgely (Eddie Mars), Regis Toomey, Bob Steele, Charles Waldron, Peggy Knudsen, Sonia Darrin, etc...

1978 **LE GRAND SOMMEIL (THE BIG SLEEP)**
G.B. - 1 h 40'
Réal. : Michael Winner
Scén. : Michael Winner d'après R. Chandler
Photo. : Robert Paynter
Mus. : Jerry Fielding
Prod. : Elliott Kastner et Michael Winner
Dist. : S.N.C. (Coline)
Interprétation : Robert Mitchum (Ph. Marlowe), Sarah Miles (Charlotte R. Sternwood), Candy Clark (Camille Sternwood), James Stewart (General Sternwood), Oliver Reed (Eddie Mars) Edward Fox (Joe), Joan Collins (Agnès), Richard Boone (Lash Canino), etc...

A,



B

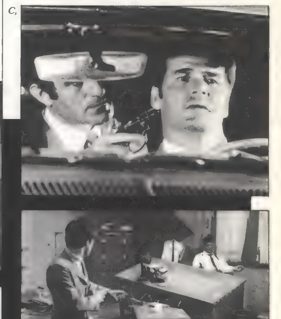


4) THE LADY IN THE LAC (LA DAME DU LAC)

1946 **LA DAME DU LAC (LADY IN THE LAKE)**
G.B. - 1 h 35'
Réal. : Rob Montgomery
Scén. : Steve Fisher d'après le roman de R. Chandler
Photo. : Paul C. Vogel
Mus. : David Shell (Effets spéciaux : A.Arnold Gillespie)
Prod. : George Haight
Dist. : M.G.M.
Interprétation : Robert Montgomery (Ph. Marlowe), Audrey Totter (Adrienne Frousett), Lloyd Nolan (De Garmot), Tom Tully, Leon Hames, Jayne Meadows, Dick Simmons, etc...

1968 **LA VALSE DES TRUANDS (MARLOWE)**
U.S.A. - 1 h 35'
Réal. : Paul Bogart
Scén. : Stirling Silliphant d'après R. Chandler
Photo. : William H.Daniels A.S.C.
Mus. : Peter Matz
Prod. : Gabriel Katzka et Sidney Beckerman
Dist. : M.G.M.
Interprétation : James Garner, Gayle Hunnicutt, Carol O'Connor, Bruce Lee, etc...

C,



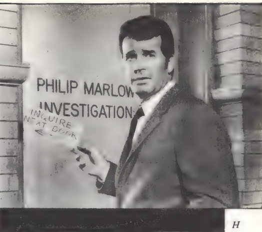
D

A, B, I : Le Grand Sommeil
C, D, G, : La Valse des Truands
E, F : Le Privé
H : Adieu ma Jolie

5) THE LONG GOODBYE
(SUR UN AIR DE NAVAJA)

1973 **LE PRIVE (THE LONG GOODBYE)**
U.S.A. - 1 h 52'
Réal. : Robert Altman
Scén. : Leigh Brackett d'après R. Chandler
Photo. : Vilmos Zsigmond
Mus. : John T. Williams
Prod. : Elliott Kaster et Jerry Bick (Lion's Gate Corp.)
Dist. : Artistes Associés
Interprétation : Elliott Gould (Ph. Marlowe), Nina Van Pallandt (Helen), Sterling Hayden (Roger Wade), Mark Rydell (Marty Augustin), Henry Gibson (Dr Verringer), David Arkin (Harry), Jim Bouton (Terry Lemox), etc...

G

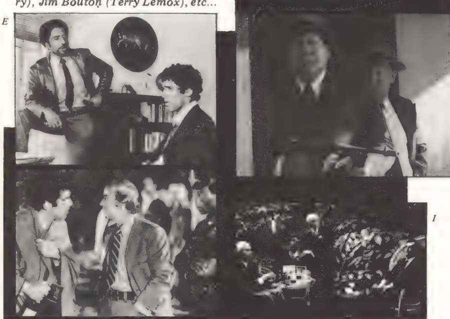


E

F

H

I



BIBLIOGRAPHIE

PHILIP MARLOWE

1939 THE BIG SLEEP
(A.A. Knopf - New York)

LE GRAND SOMMEIL
Trad. : Boris Vian
- Coll. : Série Noire no 13
Ed. : Gallimard 1948
- Coll. : Poche Noire no 26
Ed. : Gallimard 1967
- Coll. : Carré Noir no 106
Ed. : Gallimard 1973

1940 FAREWELL MY LOVELY
(A.A. Knopf - New York)

ADIEU MA JOLIE
Trad. : Geneviève de Genevraye revue par M. Duhamel et Renée Vavasseur
- Coll. : Série Noire no 12
Ed. : Gallimard 1948
- Coll. : Poche Noire no 2
Ed. : Gallimard 1967
- Coll. : Carré Noir no 135
Ed. : Gallimard 1973

1942 THE HIGH WINDOW
(A.A. Knopf - New York)

LA GRANDE FENETRE
Trad. : Renée Vavasseur et M. Duhamel
- Coll. : Série Noire no 45
Ed. : Gallimard 1949
- Coll. : Poche Noire no 65
Ed. : Gallimard 1969
- Coll. : Carré Noir no 305
Ed. : Gallimard 1979

1943 THE LADY IN THE LAKE
(A.A. Knopf - New York)

LA DAME DU LAC
Trad : Boris et Michèle Vian
- Coll. : Série Noire no 8
Ed. : Gallimard 1948
- Coll. : Poche Noire no 47
Ed. : Gallimard 1968
- Coll. : Carré Noir no 297
Ed. : Gallimard 1979

1949 THE LITTLE SISTER
(Hougton Mifflin Co-Boston)

FAIS PAS TA ROSIERE
Trad. : Simone Jacquemont et J.G. Marquet
- Coll. : Série Noire no 64
Ed. : Gallimard 1950
- Coll. : Poche Noire no 141
Ed. : Gallimard 1971
- Coll. : Carré Noir no 254
Ed. : Gallimard 1977

1953 THE LONG GOODBYE
(Hougton Mifflin Co-Boston)

SUR UN AIR DE NAVAJA
Trad. : H. Robillot et Janine Hérisson
- Coll. : Série Noire no 221
Ed. : Gallimard 1954
- Coll. : Poche Noire no 80
Ed. : Gallimard 1969
- Coll. : Carré Noir no 315
Ed. : Gallimard 1979

1958 PLAY BACK
(Hougton Mifflin Co-Boston)

CHARADE POUR ECROULES
Trad. : C. Wourgaft
- Coll. : Série Noire no 515
Ed. : Gallimard 1959
- Coll. : Poche Noire no 129
Ed. : Gallimard 1970
- Coll. : Carré Noir no 324
Ed. : Gallimard 1979

1959 THE POODLE SPRINGS STORY
in Chandler Speaking

HISTOIRE DE POODLE SPRINGS
Trad. : Michel Doury
- Coll. : in «Lettres»
Ed. : C. Bourgois 1970
- Coll. : in «Lettres»
Ed. : 10/18 1974

1960 THE PENCIL (Nouvelle)

1. LA DERNIERE AFFAIRE DE PHILIP MARLOWE
Trad. : Nicolete et Pierre Dareis
- in Anthologie Mystère Magazine no 17
- Les Grands Détectives - Tome 1 (Mystère Magazine no 309 bis) 1973

2. LE CRAYON
Trad. : Jacques Martinache
- Coll. : in «Un été anglais»
P.P. 1909
Ed. : Presse Pocket 1980.



15F

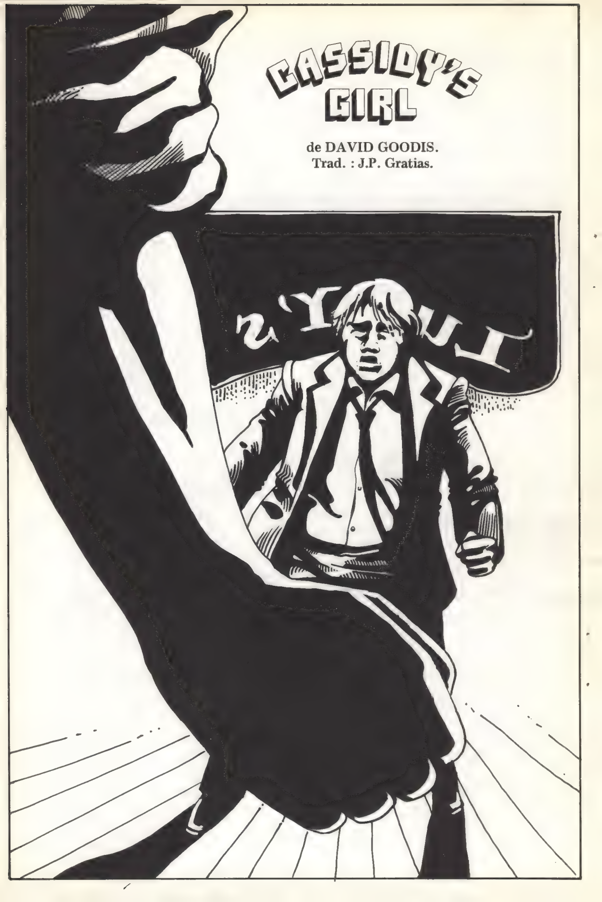
POLAR
hors-série n°1

12 NOUVELLES POLICIERES INEDITES

DARCIS
RENDELL
GARFIELD
COATMEUR
WILLIAMSON
DUCHÂTEAU

PRONZINI
JAOUEN
BLOCH
BARREC
CHOMARAT
WESTLAKE

VIENT DE PARAITRE
EN VENTE PARTOUT


CASSIDY'S GIRL
de DAVID GOODIS.
Trad. : J.P. Gratias.

Cassidy resta un moment près de la fenêtre, secouant lentement la tête. Accablé par la certitude désespérante que le mal de Doris était irréversible, il n'éprouvait plus, maintenant, qu'une profonde tristesse. Doris avait trahi sa confiance, cela avait été plus fort qu'elle, c'était malheureux, mais lui, Cassidy, n'y pouvait rien. C'était la seule façon de considérer le problème. En tout cas, il avait fait tout ce qu'il avait pu. Quoi qu'il arrive, maintenant, il aurait au moins la consolation de se dire qu'il avait fait tout son possible. Il n'avait agi que pour le bien de Doris. Mais ses efforts s'étaient soldés par un échec, et c'était vraiment malheureux, c'était infiniment triste.

Au-delà des immeubles, de l'autre côté de la ruelle, retentit la corne d'un navire ancré sur le fleuve. Dans le silence de la nuit, ce son puissant prenait une importance considérable. Pour Cassidy, cela ressemblait à un appel. Il se mit à penser au fleuve, aux navires amarrés le long des quais, et à la possibilité d'embarquer clandestinement sur un cargo. Il commença à s'éloigner de la fenêtre de Doris.

Mais prenant conscience de son état d'épuisement, il se dit qu'un bain chaud et quelques heures de sommeil lui feraient du bien avant de tenter sa chance du côté des docks. Il fit demi-tour et se dirigea vers la porte d'entrée.

Comme il s'y attendait, elle n'était pas verrouillée. A peine entré, il se demanda vaguement pourquoi il n'avait pas essayé d'ouvrir la porte en premier lieu, plutôt que de frapper au carreau. C'était peut-être parce qu'au fond de lui-même, il avait espéré qu'il n'y aurait pas de réponse. C'était complètement stupide, mais tellement typique du comportement qui était le sien depuis cette matinée hallucinante où un quadrimoteur s'était écrasé au sol avant de prendre feu.

C'était étrange, c'était vraiment étrange qu'en ce moment même, il repense à ce jour précis. Il ne comprenait pas pourquoi. Mais tout à coup, foudroyé par l'évidence, il vacilla : la catastrophe s'était répétée. Ce jour-là, l'avion. Et aujourd'hui, l'autocar. Des dizaines de vies annihilées dans la fournaise d'un avion en flammes, d'un autocar qui brûle. Cassidy commença à dénombrer les victimes qui avaient connu cette mort horrible et il en eut le vertige. Pour le moment, il ne se rendait pas compte qu'aucun des deux accidents n'était de sa faute. Tout ce qu'il voyait, c'était Cassidy aux commandes, Cassidy au volant, Cassidy responsable. Il ferma les yeux, essayant de toutes ses forces de penser à autre chose.

Mais la vision était toujours là : l'avion en flammes, le car accidenté, et Cassidy aux commandes. Un sacré type, ce Cassidy. Tout à fait l'homme qu'il vous faut si vous avez besoin d'un porte-poisse, Cassidy, la malchance personnifiée.

En tout cas, c'était terminé. Cela ne se reproduirait jamais plus. Il allait essayer de s'enfuir cette nuit et s'il parvenait à monter à bord d'un bateau, il partirait le plus loin possible pour finir sa vie dans un coin perdu où personne ne le retrouverait jamais. Et les coins perdus, ce n'était pas ce qui manquait. Le choix n'avait aucune importance. L'essentiel, c'était d'y arriver. Et de pouvoir s'y cacher. Mais cela lui donnait un but, c'était une perspective réconfortante. Un avenir très agréable pour Cassidy. Une question bizarre, absurde, lui vint à l'esprit : est-ce qu'il pourrait trouver des somnifères dans ces îles du bout du monde ?

Dans la salle de bains, il se rasa, puis il remplit la baignoire d'eau chaude. Il monta dans la baignoire et il resta assis un moment, laissant l'eau chaude dilater les pores de sa peau. En ressortant de la salle de bains, il passa des vêtements propres et il commença à se sentir un peu mieux. Mais il pensa de nouveau à Doris, au bar de Lundy, à l'arrière-salle réservée aux clients qui voulaient continuer à boire après la fermeture, à deux heures du matin. Il songea à partir tout de suite, et à la laisser là-bas.

N'y pense plus, se dit-il. Ça ne sert à rien, oublie tout ça. Mais il en était incapable. Et pourtant, que pouvait-il faire ? Il était hors de question qu'il aille chez Lundy. Il était sûr et certain de se faire cueillir, là-bas. Il n'y avait qu'une seule chose à faire, et c'était de ne plus y penser.

Il alluma une cigarette, s'allongea sur le lit, et il essaya de toutes ses forces de ne plus penser à Doris. Mais une autre image s'insinua dans son esprit et avant qu'elle ne prenne forme, il essaya de la chasser. C'était la fusion de deux visages, qui semblaient suspendus dans le vide, au dessus de lui. Le visage de Haney Kenrick, et celui de Mildred, qui le narguaient. Le visage de Haney disparut, laissant la place à celui de Mildred qui se moquait de lui. Il l'entendait presque dire : «Je suis si contente, je suis si contente, il faut fêter ça, j'offre une tournée générale. Donnez un double whisky à Doris. Et toi, Haney, où vas-tu ? Reviens, Haney, tout va bien, maintenant, tu peux t'asseoir à côté de moi. On est ensemble, maintenant, Haney. Bien sûr que je parle sérieusement. Tu entends comme je ris ? C'est parce que je suis si contente. Parce que notre copain, le chauffeur de car, est en train de déguster. Ce salaud en prend pour son grade, en ce moment, c'est vraiment sa fête. Et tu sais

ce que j'en pense ? Je suis folle de joie. Tu as fait du bon boulot, Haney, tu l'as vraiment bien soigné, et tu mérites une récompense. Et c'est cette nuit que je te donnerai ta récompense. Et je te garantis que tu ne seras pas déçu, Haney. Il n'y a que Mildred pour te récompenser de cette façon-là. Et je suis sûre que tu n'auras jamais rien connu de semblable.»

Puis l'image fondit sur lui et sembla se disloquer à deux doigts de son visage, et Cassidy sentit exploser sa rage. Il bondit du lit, se tourna vers la porte, les poings levés, les phalanges crispées. Il fit un pas vers la porte, décidé à se rendre tout droit chez Lundy. Il se voyait déjà foncer vers la table où Mildred était assise avec Haney Kenrick, et, en imaginant la scène, il se força à baisser les bras et à desserrer les poings. Il s'éloigna de la porte, se disant qu'il devait cesser de penser à tout ça. C'était le passé, le passé sordide et lamentable de sa vie avec une trainée nommée Mildred. Il valait mieux qu'il commence à songer à l'avenir, à l'avenir incertain d'un fugitif nommé Cassidy.

Bon Dieu, il avait vraiment besoin de boire un verre. Il regarda autour de lui et ne vit pas de bouteille, et il se demanda s'il en trouverait une dans la cuisine. Il se dirigea vers la cuisine, avec un sourire de mépris. Un sourire de mépris qui ne s'adressait qu'à lui-même. Cassidy, le noble redresseur de torts qui avait fait une scène épouvantable à Doris parce qu'elle avait laissé Shealy lui apporter une bouteille d'alcool... Et c'était lui, maintenant, qui partait à la recherche de cette même bouteille.

Il entrait dans la cuisine quand il entendit un bruit. La porte s'ouvrait. Cassidy se retourna et aperçut Shealy.

Ils échangèrent un regard dans un silence soudain tendu. Puis Shealy referma la porte derrière lui et s'appuya négligemment contre le panneau de bois. Il se croisa les bras, détaillant Cassidy de la tête aux pieds.

- Je savais que je te trouverais ici, dit Shealy.

Cassidy répondit d'une voix glaciale.

- Qu'est-ce que tu veux ?

Shealy haussa les épaules.

- Je suis ton ami.

- Je n'ai pas d'amis. Je n'en veux pas. Sors d'ici.

Shealy ne réagit pas.

- Ce dont tu as besoin, c'est de réfléchir. De faire des projets. Tu as prévu quelque chose ?

Cassidy passa dans le salon, et commença à faire les cent pas. Puis il s'arrêta, les yeux fixés sur le sol et répondit :

- Rien de précis.

Il y eut un nouveau silence. Soudain Cassidy fronça les sourcils, regarda le vieil homme aux cheveux blancs et demanda :

- Comment se fait-il que tu sois au courant ? Qui t'en a parlé ?

- Le journal de ce soir, dit Shealy. Ton histoire fait la première page.

Le regard de Cassidy quitta Shealy et se perdit dans le vide.

- La première page. Oui, c'est normal. C'est la moindre des choses. Un autocar accidenté et vingt-six personnes brûlées vives. Oui, ça ne peut pas être ailleurs qu'en première page.

- Calme-toi, dit Shealy.

- Bien sûr, fit Cassidy, le regard toujours dans le vide. Je suis très calme. Je me sens parfaitement bien. Mes passagers ne sont plus qu'un tas de cendres, et je suis là, très calme, très décontracté.

- Tu ferais mieux de t'asseoir, dit Shealy. On dirait que tu vas tourner de l'œil.

Cassidy le regarda.

- Qu'est-ce qu'ils ont dit d'autre, dans le journal ?

- Que les flics te recherchent. Ils mettent le paquet pour te retrouver.

- Oui, bien sûr, c'est normal. Mais ce n'est pas à ça que je pensais.

Il inspira lentement, ouvrit la bouche pour préciser ce qu'il voulait dire, puis eut un geste las de la main comme si cela n'avait pas d'importance.

Shealy le regarda dans les yeux et dit :

- Je sais à quoi tu penses. Et la réponse, c'est non : il n'y a aucune chance pour qu'ils croient à ton histoire. Ce qu'ils croient, c'est ce que leur a raconté Haney Kenrick.

Les yeux de Cassidy s'agrandirent.

- Comment sais-tu que Haney a menti ?

- Je connais Haney.

L'homme aux cheveux blancs alla à la fenêtre, regarda la rue, puis le ciel, puis la rue de nouveau. Il descendit lentement le store et dit :

- J'aimerais entendre ta version.

Cassidy lui raconta l'accident. Cela ne prit pas beaucoup de temps. Il suffisait

simplement d'expliquer comment cela s'était produit et quel stratagème Haney Kenrick avait employé.

A la fin de son récit, Shealy hocha lentement la tête.

- Oui, dit-il, je me doutais bien de quelque chose dans ce genre-là.

Il se passa la main dans ses cheveux blancs et soyeux.

- Que vas-tu faire, maintenant ?

- Partir.

Shealy pencha la tête. Son regard s'étrécit à peine.

- Tu n'as pas l'air pressé.

Cassidy se raidit.

- Je suis venu ici pour prendre un bain et me reposer un peu.

- C'est tout ?

- Ecoute, dit Cassidy, il vaut mieux que tu n'insistes pas.

- Jim...

- Je t'ai dit de ne pas insister.

Cassidy traversa la pièce, alluma une cigarette et en tira quelques bouffées. Pour briser le silence, il demanda :

- Je te dois combien pour les vêtements que tu m'as apportés ?

- Je t'en prie.

- Non, insista Cassidy. C'était combien ?

- Dans les quarante dollars.

Cassidy ouvrit un placard, décrocha un cintre où pendait un pantalon fripé, fouilla dans la poche et en sortit un rouleau de billets. Il compta huit billets de cinq dollars et les tendit à Shealy.

Shealy empocha l'argent et regarda le rouleau que tenait Cassidy.

- Combien as-tu, là ?

Cassidy compta les billets du pouce.

- Quatre-vingt cinq.

- Ce n'est pas beaucoup.

- Cela suffira. De la façon dont je voyagerai, je n'aurai pas besoin de billets.

- Et l'alcool ? demanda Shealy.

- Je ne boirai pas.

- Ça m'étonnerait, dit Shealy. Je crois au contraire que tu boiras beaucoup. Au moins une bouteille par jour, à mon avis. C'est la bonne moyenne pour un type en cavale.

Cassidy tourna le dos à Shealy. Il faisait face au mur quand il dit :

- Espèce de salaud.

- J'ai de l'argent dans ma chambre, reprit Shealy. Environ deux cents dollars.

- Garde-les.

- Si tu m'attends ici, j'irai les chercher.

- Je t'ai dit de les garder.

Rageusement, Cassidy ferma la penderie à la volée.

- Je n'ai pas demandé qu'on m'aide. Je suis seul et je veux le rester. Je veux qu'on me laisse tranquille.

- Tu es vraiment mal parti.

- Tant mieux. J'aime ça, moi, être dans le pétrin. Ça me plaît.

- Tu n'es pas le seul, dit Shealy. On aime tous ça, nous, les paumés, les épaves. On en arrive tous à prendre du plaisir quand on descend la pente, pour arriver en bas, au fond, là où c'est doux, dans la boue.

Cassidy ne s'était pas retourné. Il faisait toujours face au mur.

- C'est ce que tu m'as dit, l'autre jour. Je ne t'ai pas cru.

- Et maintenant, tu me crois ?

Il n'y avait pas d'autre bruit, dans la pièce, que le sifflement qui s'échappait des lèvres de Cassidy. Les dents serrées, il respirait avec peine. Au plus profond de lui-même, il sanglotait. Il se retourna très lentement et il vit Shealy, debout près de la fenêtre, qui lui souriait. C'était un sourire de connivence, un sourire doux et triste.

Le regard de Cassidy se perdit, au delà de Shealy et du store baissé, dans la contemplation des murs des immeubles délabrés et de la crasse grisâtre du quartier des docks.

- Je ne sais pas ce que je dois croire. Au fond de moi, quelque chose me dit que je ne devrais croire en rien.

- C'est ce qu'il y a de plus sage, acquiesça Shealy. Se contenter de se réveiller chaque matin et, quoi qu'il arrive, prendre les choses comme elles sont. Parce que, quoi que tu fasses, tu ne changeras rien à ce qui doit arriver. Alors, mieux vaut ne pas lutter. Et se laisser entraîner par les évènements.

- Vers le fond, murmura Cassidy.

- Oui, vers le fond. C'est pour ça que c'est facile. Ça ne demande aucun effort. Pas besoin de se battre pour remonter la pente. Il n'y a qu'à se laisser glis-

ser, sans bouder son plaisir.
- Bien sûr, dit Cassidy avec un sourire forcé. Pourquoi ne pas y prendre plaisir ?
Mais c'était une pensée qui n'avait rien de réjouissant. Elle allait même à l'encontre de ce à quoi il rêvait. Un tourbillon de souvenirs lui traversa soudain la mémoire, et il revit le campus de l'université, il revit un bombardier, et l'aéroport de La Guardia. Et une image de lui-même, dans l'un des meilleurs restaurants de New-York. Il était installé à une table, bien coiffé, vêtu d'une chemise propre, les mains soignées. La jeune fille assise en face de lui était mince, douce ; c'était une diplômée de Wellesley, et elle lui disait qu'elle le trouvait vraiment très gentil. Elle regardait ses mains immaculées...
Cassidy regarda Shealy.
- Non, dit-il. Non, je ne te crois pas.
Shealy eut un mouvement de recul.
- Jim, ne dis pas ça. Ecoute-moi...
- Tais-toi. Je ne t'écouterai pas. Cherche un autre client.
Cassidy passa devant Shealy, se dirigeant vers la porte. Shealy se précipita pour lui barrer la route.
- Bon Dieu, dit Cassidy, mais laisse-moi passer !
- Je ne te laisserai pas aller là-bas.
- Je vais là-bas pour lui parler. Je vais la ramener ici et la dessaouler. Ensuite, je l'emmenerai avec moi.
- Espèce d'idiot. Ils vont te coincer.
- C'est un risque à courir. Maintenant, écarte toi de cette porte.
Shealy ne bougea pas.
- Si tu emmènes Doris, tu vas la tuer.
Cassidy recula.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Je ne te l'ai pas dit ? J'ai pourtant essayé de te le faire comprendre. Tu ne peux rien apporter à Doris. Tout ce que tu réussirais à faire, c'est la priver de la seule chose qui la maintienne encore en vie : le whisky.
- Tu mens. Et j'ai horreur de ce genre de salades.
Cassidy fit un pas vers Shealy.
Et Shealy resta figé, sans bouger. Il dit :
- Tout ce que je peux faire, c'est te prévenir. Mais je ne peux pas me battre avec toi pour te convaincre.
Cassidy attendait que Shealy s'écarte. Il se répétait qu'il ne devait pas frapper Shealy. Le visage grimaçant, il grogna :
- Espèce de vieil ivrogne. Tu es une calamité ambulante. Je devrais te fracasser le crâne.
Shealy soupira, baissa lentement la tête et dit :
- Comme tu voudras, Jim.
- Tu vas me laisser faire ?
Shealy hocha la tête. Il répondit d'une voix blanche, épuisée :
- C'est vraiment dommage que je ne sois pas arrivé à te convaincre. Mais ce n'est pas faute d'avoir essayé. Oh, que non. Tout ce que je peux faire maintenant, c'est te faciliter la tâche.
- De quelle façon ?
- En te faisant embarquer sur un bateau. Et ensuite, j'amènerai Doris.
Cassidy jeta un regard oblique à Shealy et dit :
- C'est un piège ? Tu n'as pas intérêt.
Shealy ouvrait déjà la porte.
- Allez, viens, dit-il. Il y a un cargo au quai neuf. Il part à cinq heures du matin. Je connais le capitaine.
Ils sortirent et descendirent rapidement la ruelle vers Dock Street.

CHAPITRE DIX

Il était presque quatre heures quand ils atteignirent les docks. Il faisait nuit noire, les réverbères étaient éteints et les seules lumières visibles étaient celles des quelques ampoules qui brillaient çà et là aux flancs des navires. En approchant du quai neuf, ils entendirent les échos étouffés de l'activité qui régnait sur le pont du cargo. C'était un navire orange et blanc, un ancien Liberty-ship transformé. La peinture était neuve et le navire luisait dans l'obscurité.

Un veilleur de nuit s'avança vers eux. Cassidy jura entre ses dents. Il avait déjà rencontré l'homme à plusieurs reprises, chez Lundy, et il était sûr d'être reconnu. Il se raidit, s'apprêtant à faire demi-tour. Shealy lui saisit le poignet et lui dit :

- Doucement, doucement.

Le veilleur demanda :

- Qu'est-ce que vous faites là ?

Cassidy avait remonté le col de sa veste et il tournait la tête, dissimulant son visage. Il entendit Shealy répondre :

- Nous venons voir le capitaine Adams.

- Ah oui ? Et à quel sujet ?

- Vous êtes aveugle ? C'est moi, Shealy. Du magasin de fournitures maritimes.

- Oh, fit le veilleur. Oui, bien sûr. Allez-y, montez.

L'homme leur tourna le dos et regagna sa guérite.

Ils grimpèrent l'échelle menant au pont et enjambèrent le bastingage. Shealy demanda à Cassidy de l'attendre. Cassidy s'appuya contre la rambarde et regarda Shealy s'éloigner sur le pont et disparaître. Il alluma une cigarette en se répétant qu'il était très calme. Il resta là, accoudé au bastingage, tirant nerveusement sur sa cigarette.

Quelques marins passèrent devant lui sans s'inquiéter de sa présence. Cassidy commençait à apprécier le fait d'être sur un bateau. Pour lui, c'était le meilleur refuge possible. Bientôt le cargo allait quitter le port et partir très loin, et Cassidy serait à son bord. Avec Doris. Il allait partir sur ce bateau avec Doris. Voilà ce qu'il voulait et il était persuadé que Doris le désirait aussi, et bientôt ce souhait allait se réaliser, comme ça, tout simplement.

Puis Shealy revint, accompagné d'un homme d'âge mûr, de haute taille, coiffé d'une casquette de capitaine, et qui avait une pipe d'écume à la bouche. L'homme regarda Cassidy de la tête aux pieds, puis il se tourna vers Shealy en secouant la tête.

Cassidy s'approcha d'eux et il entendit Shealy dire :

- Puisque je te répète que c'est un type bien. C'est un ami à moi.

- J'ai dit non.

Le capitaine contemplait paisiblement le fleuve.

- Je suis désolé, mais c'est comme ça.

Il tourna la tête pour regarder Cassidy.

- J'aimerais vous aider, monsieur, mais je ne peux pas me permettre de courir un tel risque.

- Quel risque ? murmura Cassidy. Il lança un regard noir à Shealy, comprenant qu'il avait joué cartes sur table.

Shealy répondit :

- Jim, voici le capitaine Adams. Je le connais depuis des années, et c'est un homme de confiance. Je lui ai dit la vérité.

Adams eut un sourire pincé.

- C'est parce que tu sais très bien que je repère toujours un mensonge à un kilomètre.

- Le capitaine est un homme remarquable, dit Shealy à Cassidy. Il a fait des études très poussées et ce qu'il comprend encore le mieux, ce sont les gens.

Cassidy sentit le regard du capitaine le transpercer, le sonder intimement. C'était comme si on l'avait saisi avec une paire de pinces pour le placer sous un microscope, et c'était très désagréable. L'air renfrogné, il regarda le capitaine et dit :

- Je n'ai pas beaucoup de temps. Si nous ne pouvons pas nous entendre, je vais tenter ma chance sur un autre bateau.

- Je ne vous le conseille pas, dit Adams. A mon avis, ce que vous devriez faire...

- Gardez vos conseils.

Cassidy fit demi-tour et se dirigea vers le bastingage. Il l'enjambait déjà pour descendre l'échelle quand il sentit une main se poser sur son épaule. Pensant que c'était Shealy, Cassidy se dégagea et dit :

- Si tu veux venir, dépêche-toi. Je n'ai pas de temps à perdre.

Puis il leva la tête et découvrit le capitaine. Adams souriait. C'était un sourire plein d'intelligence, celui d'un homme impartial.

- Vous êtes un cas intéressant, dit Adams. Je pense que je vais peut-être prendre le risque.

Cassidy était à cheval sur le bastingage. Il vit Shealy se précipiter vers eux. Shealy dit :

- C'est un risque qui en vaut la peine, Adams. Tu en as ma parole.

- Je n'ai pas besoin de ta parole, dit le capitaine. Je veux simplement rester quelques minutes en tête à tête avec cet homme.

A reculons, il s'éloigna du bastingage et fit signe à Cassidy de le rejoindre. Ils se retrouvèrent face à face, à côté d'une écoutille.

Adams dit :

- Vous ne pouvez pas m'en vouloir de prendre des précautions.

Cassidy ne répondit pas.

- Après tout, poursuivit Adams, je suis le capitaine de ce bateau. C'est moi qui en suis responsable.

Cassidy mit ses mains derrière son dos. Il fixait le pont sombre et luisant.

- J'ai perdu un bateau, une fois, murmura Adams. Dans la baie de Chesapeake. Il y avait du brouillard, et on a heurté un paquebot. On m'a accusé de ne pas avoir respecté les signaux.

- C'était vrai ?

- Non. Il n'y avait pas eu de signaux. Mais ils ont arrangé ça au moment de l'enquête. Le paquebot appartenait à une grosse compagnie. J'ai entendu mes propres hommes d'équipage témoigner contre moi. Je savais qu'on les avait payés.

Pendant un moment, Cassidy eut l'impression d'être seul. Il dit à voix haute, comme pour lui-même :

- Aucun moyen de prouver le contraire. Dans ces cas-là, il n'y a vraiment rien à faire...

- Moi, j'ai fait quelque chose, dit Adams. Je me suis enfui. Je suis allé le plus loin possible, et puis, petit à petit, je suis revenu.

Il s'approcha de Cassidy.

- C'est vous qui avez provoqué cet accident, aujourd'hui ? C'était de votre faute ?

- Non.

- Très bien, la question est réglée. Je vous crois. Mais il y a autre chose qui m'inquiète. Cette fille.

- Je ne partirai pas sans elle.

- Shealy m'a dit que vous aviez une femme légitime.

Cassidy tourna le dos au Capitaine, traversa le pont et rejoignit Shealy. Il lui dit :

- Tu as manigancé tout ça à ta façon, n'est-ce pas ? Autrement dit, il veut bien m'emmener, mais il ne veut pas de Doris.

- Il t'offre une chance de t'en tirer, dit Shealy. Ne la laisse pas s'échapper.

- Tu parles !

Cassidy écarta Shealy. Il enjamba le bastingage pour la seconde fois. Et de nouveau, il sentit une main se poser sur son épaule. Il savait que c'était celle d'Adams. Il l'entendit lui dire :

- Vous êtes complètement fou. Et je suis aussi inconscient que vous.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Shealy.

- Je sais que c'est une erreur, dit le capitaine à Shealy. Je sais que c'est une erreur, et je crois que ce Cassidy le sait aussi. Mais j'accepte malgré tout.

Sa main décrivit un geste las en direction du quai.

- Allez chercher cette fille.

Shealy haussa les épaules, posa les mains sur le bastingage et commença à l'enjamber. Mais Cassidy lui saisit les poignets pour le retenir et lui dit.

- Je veux que tu me donnes ta parole.

- Tu vois bien que je vais la chercher, non ?

- Ça ne me suffit pas. Je veux être sûr que tu la ramèneras.

- Je ferai de mon mieux.

- Ecoute, Shealy. Je suis mal placé pour avoir des exigences. Tu t'es mis en quatre, ce soir, pour me tirer d'affaire, et je tiens à te remercier. Mais une faveur n'en est pas une quand on ne fait les choses qu'à moitié. Si tu n'amènes pas Doris, ça va tout gâcher pour moi. Promets-moi de la ramener.

- Jim, je ne peux pas te promettre une chose pareille. Je ne peux pas prendre de décision à la place de Doris.

- Dans son état, il n'est pas question qu'elle prenne une décision. Tu sais aussi bien que moi qu'en ce moment même, elle est chez Lundy, ivre morte. Raccompagne-la seulement chez elle, met ses vêtements dans un sac, et amène-la ici.

- Ivre ?

- Ivre ou pas, je veux qu'elle vienne.

Shealy serra les dents et déglutit avec peine. Il répondit :

- D'accord, Jim. Je te le promets.

Cassidy, debout près du bastingage, regarda Shealy descendre l'échelle.

Quelques minutes plus tard, Adams l'emmena, ouvrit une porte et lui dit :

- Voici votre cabine.

La pièce était petite, mais Cassidy vit qu'il y avait un lit double, un tapis sur le

sol et une chaise près du hublot. Il y avait aussi une commode et un lavabo. Il se dit que Doris serait bien installée, ici.

Adams allumait sa pipe d'écume. Il tint l'allumette enflammée à l'écart du fourneau, examina le tabac rougeoyant, tira pensivement une bouffée et souffla l'allumette. Il demanda :

- Lorsque la jeune femme montera à bord, est-ce qu'il faudra que je l'amène ici ?

Cassidy sourit.

- Où voulez-vous qu'elle aille ?

Le capitaine ne souriat pas.

- Je ne voulais préjuger de rien. Si vous aviez préféré des cabines séparées...

- Elle reste avec moi, dit Cassidy. On est ensemble.

Adams haussa les épaules. Il se tourna vers la porte, commença à l'ouvrir, puis changea d'avis et revint vers Cassidy. Il avait un regard grave.

- Le voyage sera long.

- Où allons-nous ?

- En Afrique du Sud.

Le sourire de Cassidy s'épanouit.

- C'est très bien. Ça me plaît.

Puis, brusquement, il se rappela quelque chose et demanda :

- Combien cela va-t-il coûter ?

D'un geste, Adams écarta la question.

- Tout est réglé.

- Shealy ?

Le capitaine hocha la tête.

- Vous le rembourserez quand vous pourrez. Il n'est pas pressé.

Cassidy s'assit sur le lit.

- Quand je pourrai, répéta-t-il à voix haute.

Il regarda le capitaine, le sourire un peu crispé.

- Comment cela se passe-t-il en Afrique du Sud ?

- Pas trop mal.

Le capitaine comprit que la conversation allait durer un moment ; il passa derrière Cassidy et prit la chaise, près du hublot. Il jeta un coup d'œil à sa montre de gousset et murmura :

- Quarante minutes. Nous avons tout le temps.

Puis il posa son regard sur Cassidy, le regard avisé d'un vieil homme, avant de déclarer :

- Où que l'on aille, que ce soit en Afrique du Sud ou ailleurs, ce n'est jamais facile quand on a une femme sur les bras.

Cassidy ne répondit pas.

- Si vous partiez seul, reprit le capitaine, vous ne vous feriez pas autant de soucis pour ces questions d'argent.

Cassidy regarda le capitaine et décida de ne rien dire.

- Elle est en bonne santé ? demanda le capitaine. Vous êtes sûr qu'elle supportera le voyage ?

Cassidy se dit qu'il devait laisser le capitaine parler.

Adams tira longuement sur sa pipe.

- C'est un voyage pénible. On n'est pas sur un bateau de croisière. Mes hommes d'équipage ont un travail à faire, mais vous savez ce que c'est. Il leur arrive de s'ennuyer, de temps à autre. Quand ils s'agitent, il peuvent même devenir méchants. Et lorsqu'il y a une femme à bord...

- C'est un problème qui ne regarde que moi.

- C'est surtout moi que cela regarde, dit Adams. Je suis responsable de mes passagers.

Cassidy fixait le plancher.

- Contentez-vous de piloter votre bateau, Adams. Et de lui faire traverser l'océan.

- Oui, dit Adams. C'est ça le principal. Traverser l'océan et mener le bateau à bon port. Mais il y a tout le reste. Et le reste, ça fait aussi partie du travail du capitaine. Le capitaine est responsable de l'équipage, des passagers. S'il arrive quoi que ce soit...

- Il n'arrivera rien.

Adams tirait lentement sur sa pipe.

- J'aimerais pouvoir en être sûr.

- Je vous le garantis, dit Cassidy.

Il se leva. Il se sentait soudain irrité, anxieux, mal à l'aise. Il se dit qu'il était normal d'être en colère, mais qu'il ferait mieux de se débarrasser de son angoisse et de son inquiétude. Ce n'était pas la meilleure façon de commencer ce voyage. Car

c'était un voyage très important, qui représentait beaucoup de choses pour lui, et il ne devait pas penser aux risques qu'il courait.

Le capitaine Adams disait :

- Après tout, quand il y a une femme à bord...

- Ça suffit.

- Je disais seulement...

- Vous parlez trop.

Cassidy lança un regard dur au capitaine.

- Vous avez accepté un marché, non ? Est-ce que vous essayez de vous défiler, maintenant ?

Adams était confortablement assis, les jambes croisées, les épaules calées contre la paroi de la cabine.

- J'ai accepté un marché, et vous pouvez compter sur moi pour tenir mes engagements. A moins, bien sûr, que vous changiez d'avis.

Cassidy se mit à respirer plus vite.

- Vous voulez que je change d'avis ? Et pourquoi donc ?

Il écarta soudain les bras en un geste qui trahissait son désarroi et son agacement.

- Mais, bon Dieu, vous ne me connaissez même pas ! A quoi rime cet intérêt fraternel ?

- Paternel, plutôt.

- Ah, foutez-moi la paix.

Cassidy lui tourna le dos. Il respirait avec peine, et les pensées se bousculaient dans son esprit et il essayait de les saisir au vol pour savoir ce qu'elles signifiaient. Mais elles allaient trop vite.

Il entendit Adams lui dire :

- J'essaie de vous aider à y voir plus clair.

- Cela ne sert à rien. Je ne vous écoute même pas.

- Mais vous m'entendez quand même et vous savez que ce que je dis tient parfaitement debout. Cela vous irrite parce que vous n'avez aucun moyen de me répondre. Vous n'avez aucun argument à m'opposer. C'est exactement ce que Shealy m'a dit. C'est ce qu'il m'a raconté. Il m'a dit que cette Doris buvait, que c'était une alcoolique invétérée, qu'elle était très atteinte. Il m'a dit...

- Je me fous de ce qu'il vous a dit.

- Ne pouvons-nous pas en discuter ?

- Non.

D'un geste, Cassidy désigna la porte.

- C'est mon problème.

Adams se leva et se dirigea vers la porte.

- Oui, dit-il, la main sur la poignée. Je crois que vous avez raison.

Il tourna la poignée et ouvrit la porte.

- C'est votre problème. Et je peux vous dire que c'est vraiment très, très triste, c'est une histoire pitoyable. Mais si vous y tenez tant que ça, vous aurez ce que vous désirez, ce n'est pas moi qui vous en empêcherai.

Cassidy se tourna pour dire quelque chose, mais Adams était sorti et la porte était refermée. C'était une porte en bois, très banale, mais Cassidy se dit que c'était la porte de la cabine d'un bateau en partance pour l'Afrique du Sud. C'était une porte très importante, parce qu'elle allait bientôt s'ouvrir de nouveau pour laisser entrer Doris et ils allaient se retrouver ensemble dans la cabine de ce bateau qui traverserait bientôt l'Atlantique, vers le Sud-Est, et qui irait, très loin, là-bas, jusqu'en Afrique du Sud. Avec Cassidy à son bord. Et Doris. Ensemble.

C'était vrai. C'était ce qui allait bientôt arriver. Et il fallait que ça arrive, car c'était bien. Et Shealy avait tort, le capitaine avait tort. Tous les deux avaient tort, parce qu'ils étaient faibles. C'étaient deux vieillards usés, finis, qui avaient depuis longtemps perdu toute audace et tout courage.

Mais lui, Cassidy, n'avait rien perdu de sa fougue. Il sentait le feu qui brûlait en lui, il sentait sa présence et sa chaleur - il était là. Il brûlait dans son esprit et dans son coeur, et Cassidy savait qu'il ne l'avait jamais perdu, qu'il ne le perdrait jamais. C'était la merveilleuse substance qui l'habitait, qui le poussait en avant et tant qu'il serait là, tant qu'il brûlerait en lui, il y aurait toujours un espoir.

Traversant la cabine, Cassidy s'approcha du hublot pour contempler l'étendue sombre du Delaware. Le fleuve attirait son regard, l'entraînait au loin, comme pour lui montrer l'immense étendue de l'océan dans lequel il allait se jeter. Et Cassidy savait que, bientôt, l'eau qu'il contemplerait à travers ce hublot serait celle de l'océan, et que Doris serait avec lui dans cette cabine, et qu'elle regarderait l'océan avec lui.

Et cet océan, il allait le traverser. Avec sa femme, Doris. En route vers l'Afrique du Sud. Huit ou neuf jours en mer à bord de ce bateau, puis ils arriveraient en Afri-

que du Sud. Au Cap, probablement, et, là-bas, il trouverait un travail quelconque, peut-être même sur le port. Il n'aurait aucune difficulté à trouver un emploi au port. Dès que l'on verrait sa stature et ses muscles, on lui donnerait du travail. Cela ne lui rapporterait pas grand chose, mais cela suffirait à payer le loyer et de quoi manger. Plus tard, il chercherait un emploi plus intéressant. Après tout, l'Afrique du Sud était un grand pays et les gens voyageaient de ville en ville. Ils avaient des autocars...

Cassidy secoua la tête, se disant qu'il ne devait pas y repenser. Mais les images étaient là, il revoyait la scène, il revoyait l'autocar sortir de la route, rouler sur deux roues, passer sur le toit, s'écraser contre les rochers et prendre feu. Sur l'écran de sa mémoire les flammes étaient d'un vert éclatant, et peu à peu le vert prit une teinte argentée, et cette couleur argentée n'était plus celle d'un autocar, c'était celle d'un fuselage. Le fuselage du gros quadrimoteur qui s'était écrasé en bout de piste à la Guardia, près de la petite baie, et qui avait brûlé dans les marais.

Et pourtant, alors même qu'il gémissait intérieurement au souvenir de cette fournaise aux éclats aveuglants, il se disait qu'il devait rejeter ces images, les laisser derrière lui, les fuir le plus vite possible et penser à l'Afrique du Sud.

Et de nouveau, il songea à Doris et à lui-même, ensemble, en Afrique du Sud. Maintenant, il parvenait à considérer calmement le fait qu'il y avait des lignes d'autocar, là-bas, et qu'un jour il aurait un bon emploi comme chauffeur. Mais, au fait, attends un peu...Envisageons calmement la question...Supposons un instant qu'en Afrique du Sud il y ait des aéroports, des lignes aériennes...

Bien sûr.

Le poing de Cassidy se ferma lentement, et, comme au ralenti, il frappa la paume de sa main ouverte.

Bien sûr. Bien sûr. C'était possible, c'était certainement possible. Il s'éloigna du hublot, les yeux fermés, et il voyait un gros avion de ligne traverser le ciel d'Afrique du Sud. Il voyait les passagers installés dans l'avion, la pimpante hôtesse de l'air qui parlait avec un accent britannique. Bien sûr, tout le monde, là-bas, parlait avec l'accent britannique, et tout le monde était poli et possédait cette qualité très appréciable qui consiste à ne pas se mêler des affaires des autres. En tous cas, Cassidy était sûr qu'ils seraient assez discrets pour ne pas lui poser trop de questions. Et si tout se passait comme il le prévoyait, s'il avait juste un ou deux coups de chance au bon moment, le commandant de cet avion de ligne s'appelerait Cassidy.

Il fallait que ce soit Cassidy. Et cela serait Cassidy. Le pilote aux commandes, le maître à bord, le Commandant J. Cassidy. Ses cheveux seraient impeccablement coupés, il serait rasé de près, propre, ses mains sentiraient le savon, ses ongles seraient irréprochables. Le gros appareil se poserait et il entendrait le bruit sourd, le bruit rassurant, le bruit merveilleux des énormes pneus en caoutchouc qui roulent sur la piste. L'avion se poserait à l'heure prévue et les passagers descendraient de la passerelle pendant que le commandant J. Cassidy mettrait la touche finale à son rapport de vol.

Et puis, comme il se dirigeait vers le bâtiment de l'aérogare, il apercevrait Doris. Elle lui ferait signe de la main. Il la verrait radieuse, et douce, et chaque nouveau pas le rapprochant d'elle rendrait cette vision encore plus merveilleuse. Ce soir-là, ils iraient dîner en ville, et ce serait une soirée tout à fait exceptionnelle pour fêter le premier anniversaire de son engagement sur les lignes aériennes sud-africaines.

Ils étaient dans un grand restaurant du Cap et le serveur leur tendait les menus. Cassidy retournait le sien pour consulter la carte des vins. Puis il regardait Doris et il lui demandait si elle désirait un cocktail. Elle souriait et elle lui répondait qu'elle aimerait bien boire un sherry sec. Cassidy demandait au serveur d'apporter deux sherries secs. Il entendait Doris lui dire qu'elle aimait beaucoup sortir avec lui, qu'il était vraiment prévenant et plein d'égards. Ils étaient installés à leur table et le dîner était absolument merveilleux. Ils avaient commandé un homard, et tout en cassant une pince, Cassidy demandait négligemment à Doris si elle aimerait boire du vin blanc avec le homard et elle lui répondait qu'elle n'y tenait pas spécialement, mais que plus tard, après le café, cela serait peut-être agréable de boire un verre de muscat.

Bien sûr. C'est de cette façon que les choses se passeraient. Elle ne boirait pas plus que cela quand il seraient ensemble en Afrique du Sud. Un sherry de temps en temps. Un petit verre de muscat. Et, pour Cassidy ce serait la même chose. Ils n'éprouveraient plus ni l'un ni l'autre le besoin de boire davantage. En Afrique du Sud leur vie serait faite de joies paisibles, de plaisirs calmes qui auraient un sens parce qu'ils seraient ensemble, qu'ils vivraient ensemble, et que tout serait pur et radieux. Cela serait bien.

Bien sûr. Et Cassidy regarda la porte de la cabine. Et il eut un sourire, se réjouissant à l'avance, car il entendait un bruit de pas, dans le couloir. C'était un pas de femme, et Cassidy se tint près de la porte, prêt à prendre Doris dans ses bras dès qu'elle entrerait.

La porte s'ouvrit. Cassidy s'élança, puis il recula brusquement et resta figé. Il se retrouvait face à face avec Mildred.

CHAPITRE ONZE

Il se dit que ce n'était pas Mildred. Ce ne pouvait pas être Mildred. Il traversa la cabine à reculons jusqu'à ce que ses épaules heurtent l'épais rebord métallique du hublot, et il vit Mildred refermer lentement la porte derrière elle. Puis il observa la façon dont elle posait ses mains sur ses hanches rondes et pleines qui tendaient l'étoffe de sa jupe, l'air hautain, insolemment campée sur une jambe, tandis qu'elle le détaillait de la tête aux pieds.

Cassidy, anéantit essayait de s'arracher à la stupeur et à la consternation où l'avait plongé ce long face à face silencieux. Il cligna des yeux plusieurs fois, ouvrit la bouche, la referma, et resta figé, à contempler Mildred.

Du regard, elle inspectait la cabine. Il y avait un petit bibelot accroché au mur, une ancre de marine en cuivre et Mildred s'en approcha, la fit osciller plusieurs fois avant de demander d'une voix calme :

- Et où crois-tu donc aller comme ça ?

Elle tournait le dos à Cassidy. Il voyait son épaisse chevelure noire et lustrée qui couvrait ses épaules. Il répondit :

- Je pars en croisière.

Mildred se retourna pour lui faire face. Elle prit une profonde aspiration qui gonfla ses seins énormes au point que le tissu de son corsage sembla prêt à se déchirer.

Elle dit :

- Tu crois ça ?

- J'en suis sûr.

- Eh bien, tu te trompes, dit Mildred. Ça ne se passera pas comme ça. Ça ne se passera pas du tout comme ça.

Cassidy la foudroya du regard.

- Et pourquoi pas ?

- Ça serait trop simple.

Puis Mildred se retourna et regarda le dessus de lit impeccable qui recouvrait le lit double. Elle se baissa et le tapota, comme pour éprouver la souplessse du matelas.

Cassidy demanda :

- Comment as-tu su où j'étais ?

Elle continuait à tâter le matelas.

- Shealy.

Cassidy s'approcha d'elle et dit :

- Tu mens. Tu m'as fait suivre.

- C'est vraiment ce que tu penses ?

Elle s'installa confortablement sur le lit, en appui sur les coudes. Elle reprit :

- Crois-le si ça t'amuse.

Cassidy avait envie de faire les cent pas, mais la cabine était trop étroite. A voix haute, comme s'il se parlait à lui-même, il demanda :

- Où est Shealy ?

Mildred avait sorti un paquet de cigarettes de la poche de sa jupe. Elle en alluma une et répondit :

- Ton ami Shealy est chez Lundy ?

- Qu'est-ce qu'il fait là-bas ?

- Ce qu'il fait toujours. Il boit.

Cassidy s'approcha d'elle et la saisit brutalement par le bras.

- Je sais que tu mens.

Ses doigts resserrèrent leur étreinte.

- Tu vas me dire la vérité...

Mildred eut un sourire terriblement dangereux et répondit :

- Lâche moi le bras ou tu vas prendre cette cigarette allumée sur l'oeil.

Cassidy lui lâcha le bras. Il traversa la cabine et la regarda savourer le plaisir de fumer sa cigarette. Il y avait un lourd cendrier en verre taillé sur une table, près du lit. Mildred tendit le bras, le saisit, et le posa sur le lit, à côté d'elle.

- Je finis ma cigarette, dit-elle, puis on s'en va.

- On fait quoi ?

- J'ai dit : on s'en va.

Cassidy eut un sourire franchement narquois.

- Pour aller où ?
- Tu verras bien.
Le sarcasme devint un rire.
- Inutile de me l'apprendre. Je le sais déjà.
- Tu crois le savoir. C'est là que tu te trompes.
Soudain, Cassidy se sentit troublé et il eut l'impression d'être vulnérable, et il ne comprenait pas pourquoi. Il lança un regard noir et lui demanda :
- Je veux savoir ce que tu fais ici. A quoi joues-tu ?
- Je ne joue pas dit-elle, en haussant les épaules. Je suis là parce que c'est ma place. Tu m'appartiens, un point c'est tout.
- Ecoute, dit Cassidy, on a déjà parlé de ça, et c'est terminé. Maintenant, la meilleure chose que tu puisses faire, c'est d'oublier ça.
- Tu as entendu ce que je t'ai dit. J'ai dit que tu m'appartenais.
Soudain, il se révolta contre son sentiment d'impuissance, et il sentit la rage surgir en lui, bouillonnante, et il lança :
- Je te conseille de sortir d'ici avant que cela tourne mal pour toi.
Mildred tira longuement sur sa cigarette. Lorsque la fumée s'échappa de ses lèvres, elle déclara :
- Si je sors d'ici, ce sera avec toi.
Cassidy contint sa colère, essayant de se montrer patient, et il dit :
- Il y a plusieurs choses que j'aimerais que tu comprennes. Premièrement, je ne veux pas aller avec toi. Deuxièmement, je ne peux absolument pas me permettre d'aller où que ce soit, je suis obligé de rester sur ce bateau. Tu ne sais peut-être pas ce qui s'est passé aujourd'hui...
- Si je sais. Je connais toute l'histoire. C'est pour ça que je suis venue...
Elle fixait le gros cendrier de verre tout en secouant les cendres de sa cigarette.
- ...tu es dans un sacré pétrin, mais je suis sûre que je pourrai t'en faire sortir. Si tu m'écoutes, si tu fais ce que je te dis...
- Si je t'écoutais, je serais le dernier des imbéciles. Et si je fais ce que tu me dis, je ne m'en relèverai pas, et je l'aurai bien cherché.
Mildred fronça les sourcils et sourit en même temps.
- Tu ne penses pas vraiment ce que tu dis.
- Oh, que si.
- Alors, ça...
Mildred se leva.
- Tu sais ce que je pense ? Je crois que tu es saoul, ou que tu es devenu dingue, ou quelque chose. Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Rien du tout, dit Cassidy. J'ai simplement les yeux grand ouverts. Je sais ce que tu veux. Tu veux me voir ramper. Tu ferais n'importe quoi juste pour me voir ramper.
Mildred posa une main sur sa hanche et porta son autre main à sa tête. Elle passa ses doigts dans son épaisse chevelure noire. Elle restait là, immobile, à regarder Cassidy sans rien dire.
- Oh, oui, poursuivit-il. Tu sais bien que je suis tombé juste. Tu ne veux pas de moi, tu n'as jamais voulu de moi. Tu voulais te payer du bon temps, c'est tout. Et rien ne te faisait plus plaisir que de me rendre fou de rage. Ou, quelquefois, quand je rentrais du boulot complètement crevé, tu t'amusais à m'exciter, tu venais me mettre tes gros seins sous le nez. On peut dire que tu ne t'es pas ennuyée...
- Et toi alors ? Je ne t'ai jamais entendu te plaindre.
- Et maintenant, tu m'entends ?
Cassidy fit un pas vers elle.
- Tu ne m'intéresses plus, tu comprends ? Tu peux te tortiller tant que tu veux, ça me laisse complètement froid. Tout ce que je vois, c'est un gros tas qui se trémousse.
Mildred pencha la tête, pensive.
- Un gros tas ? Tu dis que je suis grosse, roulée comme je suis ?
Cassidy commença à lui tourner le dos, mais elle lui agrippa le bras et lui fit faire volte-face.
- Tu ne me traiteras pas de gros tas, dit-elle. Tu vas retirer ça.
Il était évident que Mildred se moquait bien qu'il revienne sur ses paroles, mais qu'elle cherchait la bagarre. Et Cassidy comprit que si cela dégénérait en bagarre, l'issue pourrait bien être désastreuse pour lui. La nature exacte du désastre restait obscure, pour le moment, mais il savait qu'il ne pouvait se permettre de se battre avec Mildred une fois de plus. Il la regarda et il comprit autre chose. Elle était tout, sauf un gros tas. Elle méritait toutes les autres injures qu'il avait pu lui lancer par le passé, mais pas celle-là.
- Très bien, dit-il. Je retire ce que j'ai dit.
Il avait parlé d'une voix calme, presque douce. Il vit Mildred se mordre la lèvre

de déception et de consternation.

- Tu vois comment ça se passe ? demanda-t-il, d'une voix toujours aussi calme et détendue. Le courant ne passe plus. Le fil est grillé. Tu ne peux plus me faire marcher à volonté.

- Vraiment ?

Mildred baissait légèrement la tête, et son regard brûlant fixait Cassidy à travers ses longs cils noirs.

- Non. Ça ne marche plus, dit Cassidy.

- Et ça te fait plaisir ?

- Bien sûr. C'est un sacré soulagement. C'est comme si on m'avait ôté un boulet.

- Je ne te crois pas, dit Mildred. Je ne crois pas que ce soit si simple.

Elle se mordit fortement la lèvre. Elle tourna la tête, les sourcils froncés. Comme si Cassidy n'était pas là, comme si elle ne parlait pas à voix haute, elle déclara :

- Tu es un drôle de type, Cassidy. Et ce n'est vraiment pas facile de te comprendre.

- C'est possible, dit Cassidy, lui tournant le dos pour regarder le hublot. Mais je n'y peux rien. Je suis comme ça.

- Très bien, dit Mildred. Tu es comme tu es et je suis comme je suis. Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ?

Cassidy aperçut quelques vagues traînées blanchâtres dans le ciel noir et il comprit que l'heure du départ approchait.

- Tu peux me rendre un dernier service, dit-il.

- Quoi, par exemple ?

Il se dit qu'il devrait se retourner pour la regarder bien en face. Mais, sans savoir pourquoi, il n'arrivait pas à détacher son regard du fleuve et du ciel.

Il répondit :

- Descends de ce bateau.

- C'est tout ?

Cassidy décela quelque chose d'étrange, une sorte de menace dans la voix de Mildred et il fronça les sourcils, les yeux toujours fixées sur le fleuve, de l'autre côté du hublot. Il murmura :

- Je ne peux rien demander de plus.

- Mais si, tu peux demander plus. Allez, essaie. Je comprendrai peut-être.

- Ecoute, Mildred.

- Ne tourne pas autour du pot, demande seulement ce que tu veux.

Cassidy inspira profondément, il retint son souffle. Puis il dit :

- Amène Doris.

Au moment même où il disait ses mots, il comprit que Mildred l'avait amené à commettre une grave erreur. Au delà de toute considération, il comprit confusément qu'il était aux prises avec une femme impitoyable, et instinctivement, il se retourna et lança son bras en l'air pour se protéger la tête. C'est alors qu'il aperçut l'éclat du gros cendrier de verre qui décrivait un arc. Mildred le tenait fermement serré, elle en frappa Cassidy au bras, et comme il baissait le bras sous le choc, Mildred brandit de nouveau le lourd bloc de verre qui percuta le crâne de Cassidy. Il vit des triangles vert vif, des cercles d'un jaune aveuglant, puis quelques vagues d'un orange très brillant, et il ressentit une intense chaleur. Après cela, ce fut le trou noir.

CHAPITRE DOUZE

Le tangage était considérable et Cassidy pensa que le cargo devait traverser une mer houleuse. Il eut l'impression que le bateau dévalait la pente d'une vague gigantesque, puis il ressentit un choc brutal qui l'ébranla tout entier, comme si une seconde vague venait s'écraser contre la coque avant de soulever le bateau à son tour. Il comprit que la tempête devait être vraiment très violente, que l'océan était déchainé et que si la situation empirait le bateau allait verser et sombrer. Peut-être faudrait-il qu'il réveille Doris pour l'avertir du danger. Il l'appela mais il n'entendit même pas le son de sa propre voix, il n'entendait que le rugissement de la tempête qui assaillait le navire.

Puis ce fut comme s'il n'y avait plus de tempête, comme si elle avait cessé brusquement et que le bateau ait sombré. Cassidy avait dû être sauvé et, en ce moment, on le transportait quelque part,. Il se demanda ce qu'était devenue Doris. Il entendait des voix, il essayait de distinguer les gens qui le portaient, de leur parler, mais l'obscurité était totale, et quand il tenta d'émettre un son, il fit un tel effort qu'il ne parvint qu'à s'étouffer.

En tout cas, quel que soit l'endroit où on l'emmenait, ceux qui le transportaient étaient terriblement pressés. Peut-être était-il assez mal en point pour avoir besoin d'être soigné d'urgence. Il se demanda s'il avait des fractures, ou des brûlures graves. Ou c'étaient peut-être ses poumons qui étaient remplis d'eau. Il souffrait tellement qu'il s'agissait peut-être des trois à la fois. Il se sentait broyé, brûlé, déchiré, asphyxié. Il percevait les gargouillis qui sortaient de sa gorge, le sifflement opressé de sa respiration. Il se sentait comme lentement écrasé entre deux énormes rouleaux de caoutchouc. La douleur montait et refluait en lui, des pieds à la tête et de la tête aux pieds, en vagues successives.

La dernière vague reflua et mourut dans un choc sourd. Puis il n'y eut plus que le silence, un silence qui dura très longtemps.

Ce ne fut que beaucoup plus tard que Cassidy eut enfin la force d'ouvrir les yeux.

Il découvrit au-dessus de lui un plafond au plâtre fissuré, dont ça et là quelques crevasses plus larges que les autres laissaient apparaître des poutres fendues. Les murs étaient recouverts d'un papier peint en lambeaux, et le sol constitué de larges planches rugueuses, très vieilles et très sales. La pièce n'était éclairée que par une seule ampoule, nue, suspendue juste au-dessus de la tête. Cassidy ne comprenait pas pourquoi la lumière ne le gênait pas. A ce moment précis, l'ampoule lui parut aveuglante, il tressaillit et il lança son bras pour se protéger les yeux.

Il se demandait où il pouvait bien être. Une douleur lancinante lui martelait la nuque et il gémit.

Une voix dit :

- Tu n'as rien.

- Vraiment ? demanda-t-il. C'est très intéressant.

- Tu as seulement une légère bosse à la tête.

Il reconnut la voix. C'était Spann. Mais il n'eut pas la force de s'asseoir et de le regarder. Il laissa son bras droit sur son visage pour se protéger les yeux, et de la main gauche, il tâta le rebord du lit sur lequel il était allongé.

- Tu veux quelque chose ? demanda Spann.

- Dis-moi seulement ce qui s'est passé.

- C'est Mildred qui t'a fait ça. Elle t'a frappé avec quelque chose.

- Tu sais ce que je pense ? demanda Cassidy.

Je crois qu'elle m'a fracturé le crâne.

- Non, murmura Spann. Ce n'est pas si grave que ça. Ce n'est rien du tout.

Cassidy se redressa pour s'asseoir sur son lit. Il découvrit Spann installé sur un meuble informe et délabré, à l'autre bout de la pièce.

- Où sommes-nous ? demanda Cassidy.

- Au premier.

- Où ça, au premier ?

- Chez Lundy.

Cassidy se frotta vigoureusement les yeux.

- Qui m'a amené ici ?

- Shealy et moi. Le capitaine nous a aidé à te descendre du bateau. On t'a porté jusqu'ici, en passant par Dock Street, et la ruelle, pour entrer par derrère. Comment on a réussi à ne pas se faire repérer, je n'en sais rien. Mais on y est arrivés.

- Qu'est-ce que tu veux ? Une récompense ?

- Allonge-toi Jim. Ne t'énerve pas.

- Il y a seulement une chose que je voudrais savoir. Qui vous a demandé, espèce de salauds, de vous mêler de cette histoire ?

- Allons, voyons, si on n'avait pas été là...

- Si vous n'aviez pas été là, je serais sur le bateau. Avec Doris. Tu m'entends ? On serait en route pour l'Afrique du Sud, en ce moment, Doris et moi.

- Dors Jim. On en reparlera plus tard.

Cassidy posa sa tête sur l'oreiller. L'instant d'après, il se redressait et jetait un regard noir à Spann en lui demandant :

- Quelle heure est-il ?

- Deux heures de l'après-midi.

- De l'après-midi ?

Cassidy regarda l'ampoule électrique. Puis il tourna brusquement la tête vers la fenêtre, derrière le lit, et il vit qu'il faisait très sombre au dehors. Il n'y avait qu'un espace étroit entre la fenêtre et le mur de l'immeuble voisin, mais cet espace était noyé dans une pénombre étrange et lugubre.

- Encore une sale journée, dit Spann. Il va pleuvoir d'une minute à l'autre, maintenant.

Cassidy regardait toujours par la fenêtre.

- Si le temps reste aussi couvert, je ferais une seconde tentative. J'essaierai de trouver un autre bateau.

- Non, tu ne le feras pas.
- Vraiment ?
Cassidy se retourna et fixa Spann d'un air menaçant.
- Explique-moi donc pourquoi.
Spann se leva et s'approcha lentement du lit. Sur son visage se dessinait un léger sourire. Ses longs doigts jouaient avec un étui à cigarettes long et plat. Il répondit :
- Tu es devenu un type très important. Tu fais les gros titres des journaux et on a même parlé de toi à la radio. Les quais sont noirs de flics. On ne peut pas tourner la tête sans voir une voiture de police. Si tu sortais d'ici maintenant, je parierais à cent contre un qu'ils te coinceraient en moins d'une minute.
Cassidy se rongea l'ongle du pouce.
- Ça fait toujours plaisir.
- Si tu restes ici, poursuivit Spann, et si les autres la bouclent, tu as peut-être une chance.
- Qui sait que je suis ici ?
- Shealy et moi. Et Mildred, et Pauline. Et Lundy.
- Et Doris ?
Spann haussa les épaules.
- Si tu veux que je lui dise, je lui dirai. Mais je pense que ce serait une erreur. Je crois que ce que tu aurais de mieux à faire, ce serait...
- Donne-moi une cigarette.
Spann ouvrit l'étui plat. Ils allumèrent chacun une cigarette. Spann s'approcha de la fenêtre et regarda dehors, pui se baissa pour apercevoir le ciel, par-dessus le mur de l'immeuble.
- Bon Dieu, dit-il. Ça va être quelque chose de sérieux. C'est sûrement un cyclone.
- Parfait, dit Cassidy. Et j'espère même que ce sera pire que ça. J'espère que ce sera un tremblement de terre.
Spann le regarda.
- Ce n'est pas une chose à dire.
- C'est pourtant ce que je pense.
Spann s'éloigna de la fenêtre et souffla une mince volute de fumée vers le plancher. De son index long et fin, il coupa et recoupa le ruban de fumée en plusieurs segments. Il dit :
- Tu as bien dormi neuf heures. Tu dois avoir faim.
- Tu veux m'apporter quelque chose ?
- Bien sûr, dit Spann. Qu'est-ce que tu dirais d'un bon ragoût.
Cassidy secoua la tête.
- Non. Je ne veux rien manger. Apporte-moi seulement une bouteille de whisky.
Il laissa sa tête retomber en arrière et il entendit Spann quitter la pièce et refermer la porte.
Quand il rouvrit les yeux, une heure s'était écoulée, et il remarqua d'abord qu'on avait apporté des meubles dans la pièce. Il y avait maintenant une table et quelques chaises. Puis, il les vit tous les trois assis autour de la table : Spann, Pauline, et Shealy. Ils étaient là, à boire tranquillement, et Cassidy remarqua qu'il ne restait pas grand chose dans la bouteille.
Sans savoir pourquoi, il n'avait pas envie de leur faire savoir qu'il était réveillé. Il essaya de comprendre pourquoi il réagissait ainsi, mais ses raisons lui échappaient, sans cesse, comme pour le narguer. Cassidy gardait les yeux fermés et pourtant, toute son attention était concentrée sur la table.
Il entendit Shealy dire :
- Je ne sais pas. J'ai peut-être eu tort.
- C'est ce que je pense, dit Pauline.
Spann dit à Pauline de se taire.
- Non, répondit-elle. Je ne me tairai pas. Je dis que c'était vraiment une belle saloperie de lui jouer un tour pareil.
- Tu vas la fermer, lui dit Spann, ou je t'arrache la langue.
Pauline poursuivit :
- Ce qui va se passer, maintenant, c'est facile à deviner. On sait tous ce qui va se passer. On sait bien qu'on ne peut pas faire confiance à Mildred. C'est une salope, elle l'a toujours été...
- Ce n'est pas ça qui me tracasse, dit Shealy.
- Ça devrait te tracasser, pourtant, dit Pauline.
Il y eut un bruit de chaise râclant le plancher. Cassidy ouvrit les yeux et vit Spann se lever, imité par Pauline. Du plat de la main, Spann la frappa au visage, et Pauline, pour éviter le coup, se jeta en arrière, puis bondit sur Spann pour lui agripper une poignée de cheveux. Elle tira violemment, et Spann ouvrit grand la bouche, comme pour crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

- Oh, arrêtez, dit Shealy d'un ton las. Arrêtez-ça, vous voulez bien ?

Pauline lachâ prise et retourna s'asseoir. Spann se prit la tête à deux mains et il resta quelques instants sans bouger. Puis il sortit un peigne de sa poche de pantalon et se peigna soigneusement jusqu'à ce que ses cheveux soient de nouveau bien plats sur son crâne, bien lisses et lustrés comme du satin. Il sourit presque affectueusement à Pauline.

- La prochaine fois que tu fais ça, prévint-il, je te tue. Je te sauterai à la gorge et je ne te lâcherai pas avant que tu sois morte.

Pauline regardait Shealy et lui disait :

- Bien sûr que c'était une erreur. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu n'as pas fait ce qu'il t'a demandé.

Shealy versa du whisky dans un verre. Il l'avala d'un seul trait avant de répondre :

- J'avais mes raisons. Je commence à croire que mes raisons n'étaient pas suffisamment valables.

- En tout cas, dit Pauline, cela partait d'une bonne intention.

- Mais j'ai tout gâché, hein ?

Shealy parlait d'une voix trainante, rauque et fatiguée.

- J'ai tout gâché pour lui.

Spann déclara :

- Je crois que je vais descendre chercher une autre bouteille.

- On en aurait bien besoin, dit Shealy.

Spann était déjà à la porte quand Pauline lança :

- Apporte du spécial.

- Non, ce n'est pas pour tout de suite, dit Spann, ouvrant la porte. Gardons-le pour plus tard, quand on pourra vraiment l'apprécier.

- J'en veux tout de suite, insista Pauline. Je suis sur les nerfs et j'en ai besoin tout de suite. Oh, mon Dieu, regardez Cassidy, là. Regardez ce pauvre Cassidy. Regardez-le qui dort à poings fermés. Les flics vont le trouver, ils vont l'arrêter, j'en suis sûre. Regardez-le, il a renversé son autocar et il a tué vingt-six personnes.

Spann s'approcha d'elle et Pauline saisit la bouteille vide pour la brandir au-dessus de sa tête.

- Repose-la ordonna Spann.

Pauline reposa la bouteille sur la table. Elle s'assit et se mit à pleurer.

- Ecoute, dit Spann, doucement, tu ne devrais pas dire une chose pareille. Tu sais très bien que ce n'était pas de sa faute.

- Qu'est-ce que ça change ? s'écria Pauline. De toutes façons, c'est lui qu'on accusera. Les flics le recherchent. Et ils le trouveront. Et je préfère ne pas penser à ce qu'il va écoper.

La voix de Shealy n'était plus qu'un chuchotement brisé :

- Qu'en penses-tu, Spann ? A ton avis, qu'est-ce qu'il risque ?

- C'est difficile à dire. Ils ne vont sûrement pas lui faire de cadeaux. Après tout, il s'est échappé, il est en fuite. Et il y a autre chose. Comme ils disaient dans le journal, il des antécédents. Son accident d'avion.

- Quel accident d'avion ? demanda Pauline.

- Tu ne savais pas ? Il pilotait un avion.

Spann parlait d'un ton parfaitement neutre, comme s'il se contentait d'énoncer un fait qui n'avait rien à voir avec la tragédie qui les touchait tous.

Pauline était incrédule.

- C'est bien de Cassidy que tu parles ?

- Bien sûr, dit Spann. Il pilotait un avion. Un de ces gros avions de ligne qu'on voit tous les jours passer au-dessus de nos têtes. Un de ces gros appareils brillants, argentés. C'était lui le pilote. Dans le journal, ils expliquent qu'un jour, il était saoul au moment où l'avion décollait, et au lieu de décoller, l'avion a piqué du nez, il s'est écrasé et il a brûlé. Il y a eu beaucoup de morts. Ils ont cuisiné Cassidy pendant un bon bout de temps, puis ils ont fini par le relâcher, mais c'est inscrit dans son dossier. Vous voyez ce que je veux dire ? C'est inscrit dans son dossier.

- Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? demanda Pauline.

- Dans son dossier ?

- Non, dit Pauline. Sur Cassidy. Qu'est-ce qu'ils disent d'autre, sur Cassidy ?

- Elle veut parler de ses bons côtés, expliqua Shealy. De tout ce que Cassidy a fait de bien, ce qu'on ne trouve pas dans son dossier. L'aspect positif du personnage, sa famille, son école, l'université où il a fait ses études.

- L'université ? demanda Spann. Il t'a dit qu'il était allé à l'université ?

- Non, répondit Shealy. Il ne m'en a jamais parlé. Mais je crois pas me tromper. Il a dû y aller.

- En tout cas, à l'entendre parler, on ne s'en douterais jamais, murmura Spann.

- Je vais t'expliquer pourquoi, dit Shealy. Il a subi une sorte de transformation.

C'est un peu comme une oxydation. D'abord le brillant disparaît et pendant quelque temps il n'y a plus qu'une surface ternie, et puis, lentement, la rouille arrive. Une rouille d'un genre spécial. Elle ronge la surface, et puis elle s'incruste en profondeur.

- Si ce n'est pas trop te demander, dit Pauline à Shealy, tu pourrais peut-être m'expliquer de quoi vous parlez ?

- On parle de Cassidy, répondit Spann.

- Je ne t'ai rien demandé, espèce de larve. Tout ce que je t'ai demandé, c'est d'aller chercher une bouteille.

Sur son lit, Cassidy était allongé sur le dos, et il ressentait, comme autant de coups de poignard, les élancements de la douleur brûlante qui lui martelait le crâne. Il avait légèrement tourné la tête si bien qu'il voyait parfaitement la table où ses amis étaient assis. Il vit Spann se diriger vers la porte et sortir. Alors, Pauline se leva et s'approcha du lit. Cassidy ferma les yeux de nouveau.

- Regarde-le, dit Pauline. Regarde ce pauvre vieux Jim.

Cassidy sentait le regard de Pauline peser sur lui, un regard chargé de compassion pure et sans arrière-pensées.

- Ils vont t'arrêter, gémit Pauline. Je suis sûre qu'ils vont t'arrêter. Oh, mon Dieu, ils vont te jeter en prison pour cent ans.

- Pas tant que ça, dit Shealy.

- Pour combien de temps ? demanda-t-elle, se retournant vers lui. Dis-le moi, Shealy. Qu'est-ce qu'il risque pour une affaire pareille ?

- Spann en connait plus long que moi sur la question.

- Mais Spann n'a jamais eu ce genre d'histoire, Spann a été condamné pour faux, pour détournement de fonds, pour émission de chèques sans provisions. Pour... enfin, pour un tas de choses. Mais il n'a jamais rien commis de pareil. Cette affaire-là, c'est quelque chose de complètement différent. Bon Dieu, tu te rends compte de ce qui va lui arriver, à ce pauvre type ? Il va être inculpé d'homicide.

- J'aimerais que tu t'assoies et que tu te calmes un peu, dit Shealy, de la voix d'un homme qui souffre. Tu ne m'aides pas du tout.

- T'aider ? lança Pauline d'un ton cassant. Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Mon Dieu, gémit Shealy. Qu'est-ce que j'ai fait ? Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

- Je vais te dire ce que tu as fait...

Pauline avait haussé le ton, et maintenant sa voix était dure, implacable.

- ... Tu as pris ton petit copain Cassidy par la main et tu l'as mis carrément dans la mélasse. D'ailleurs, tu le reconnais toi-même. Tu dis que tu lui as fait une promesse. Tu lui a promis d'amener Doris sur ce bateau...

- Mais je savais...

- Tu savais ! Tu en sais toujours trop. Tu n'arrêtes pas de raconter à tout le monde ce que tu sais. Mais je vais te dire ce que je pense, Shealy. Je crois que tu es complètement abruti par l'alcool. Qu'est-ce que tu en dis ?

- Ce n'est pas agréable à entendre, mais j'ai bien peur que ce soit vrai.

- Et comment ! Tu n'es qu'un vieil imbécile imbibé de whisky. C'en est à un tel point que quand tu veux savoir combien tu pèses, tu ne comptes plus en kilos, mais en litres. Et en plus...

- Arrête, je t'en prie. Pauline, s'il te plaît...

- Rien du tout. Je dis ce que je pense, je ne suis pas une hypocrite. Regarde ce type allongé sur le lit. Regarde-le. Je peux te dire que ça me déchire le cœur de penser à ce qui va lui arriver. Je l'imagine en taule, pour vingt ans, trente ans...

- On pourrait peut-être...

- On ne peut rien faire et tu le sais bien. Tu as eu une bonne occasion de l'aider, Shealy. Tu avais une occasion merveilleuse de faire vraiment quelque chose pour lui. Et pour Doris. Oui, pour lui et pour Doris. Pour eux deux.

Shealy baissa la tête.

- Mais non, dit Pauline. Au lieu de les aider, qu'est-ce que tu as fait ? Au lieu d'aller dire à Doris où il était, à qui l'as-tu dit ? Tu l'as dit à cette salope, à cette grande gueule de traînée de bas étage, à cette grosse vache qui a le culot incroyable de dire qu'elle est mariée avec lui.

- Mais ils sont vraiment mariés, gémit Shealy. Ils sont mari et femme.

- A quel titre ? demanda-t-elle? Parce que quelqu'un a été payé pour lire devant eux un baratin réglementaire ? Parce que Cassidy est allé lui acheter une alliance ? Et c'est toi qui me dit que ça suffit à rendre leur union sacrée ? C'est ça qui leur a servi de bénédiction ? Moi, je ne vois pas du tout les choses de la même façon. Je dis que c'est tout à fait le contraire. Je dis que pour Cassidy, ce mariage a été une véritable malédiction. Parfaitement, je dis que Mildred lui a jeté un sort.

Shealy releva légèrement la tête.

- Tu dis ça parce que tu hais Mildred. Tu es jalouse d'elle. Parce qu'elle a de l'allure.

- De l'allure ? grinça Pauline. Si c'est ça, avoir de l'allure, je préfère rester maigre comme un clou, et je vais même maigrir davantage. Je me nourrirai de figues sèches et d'eau claire. Tu vois mes seins ? Ils sont petits, hein ? On les remarque à peine. Mais je vais te dire ce qu'ils sont capables de faire. Quand Spann les regarde, c'est comme s'il était foudroyé. Il en titube, il a la gorge sèche, on dirait qu'il a du mal à respirer, qu'il étouffe presque. Mais quand je me donne à Spann, c'est presque une question de vie ou de mort, pour lui, comme s'il était mon enfant et que, moi seule puisse le nourrir. Et parfois, je pleure, je pleure tout doucement, mais ce sont de vraies larmes. Et je lui chuchote à l'oreille, je lui dis, Spann, tu es un salaud, tu es une larve, mais tu es mon petit.

- Si c'est comme ça, dit Shealy, si tu possèdes une chose pareille, alors, tu n'as rien à envier à personne.

Pauline ne l'entendit pas.

- Oui, poursuivit-elle, avec force. Bien sûr que je suis maigre. Après tout, c'est la mode. D'être mince comme un fil, comme les filles qu'on voit dans les magazines de mode. D'être comme ça. D'être faite comme ça. Et pas comme une espèce de cuirassé.

- Alors, j'avais raison, murmura Shealy. Tu es vraiment jalouse d'elle.

Il y eut un silence et Pauline s'assit à la table. Au bout d'un moment, elle reprit :

- Je suis malade. C'est pour ça que je suis si maigre. Je suis maigre et malade. Mais Mildred... Elle est en parfaite santé. Comment se fait-il que ce soient toujours les plus salopes qui se portent le mieux ?

Shealy posa son menton sur ses deux bras croisés sur la table. Il leva les yeux vers Pauline, mais ne dit rien.

Ce fut Pauline qui répondit elle-même à sa propre question.

- Je vais te dire pourquoi. Parce qu'elles vivent sur le dos des autres. Comme des parasites.

- Non, protesta Shealy, pas Mildred.

Pauline bondit sur ses pieds et frappa la table de son poing osseux.

- Et moi, je dis que si, cria-t-elle. Je dis que Mildred n'est qu'une saleté de parasite.

- Je ne sais pas de quoi tu parles.

- Je le sais mieux que toi, Shealy. Bien mieux que toi.

Elle abattit son poing sur la table et se mit à pleurer.

Cassidy avait les yeux entrouverts. Il remarqua que la lumière de l'ampoule électrique paraissait plus vive, ce qui voulait dire qu'il faisait plus sombre au dehors. Il allait y avoir une violente tempête. Un temps délicieux pour un mois d'avril, pensa-t-il. Une nouvelle vague de douleur se mit à battre sous son crâne, et il se dit que sa blessure devait être grave. Si ce n'était pas une fracture, c'était sûrement un mauvais traumastisme. Ou peut-être s'agissait-il d'une sorte d'hémorragie interne ? Il se dit que cela n'avait vraiment pas grande importance. Mais ce serait bien si Doris était là. Non, ce n'était pas ce qu'il voulait dire. Il voulait dire que cela serait bien s'il n'était pas ici, s'il était ailleurs, très loin, avec Doris. Et cela aurait pu se réaliser. Ils auraient pu partir ensemble sur le bateau. Oui, c'était vraiment dommage. Mais tout à coup il cessa de penser à tout cela. Il écoutait Pauline.

Et Pauline disait :

- Je sais de quoi je parle. Elle m'a soufflé la place que je lorgnais...

Elle inspira profondément et elle eut comme un sanglot étouffé.

- ... Je me rappelle comment ça s'est passé, il y a quatre ans, le jour où Cassidy est entré chez Lundy. Il y avait pas mal de filles, dans la salle, et aussitôt on l'a toutes regardé. Moi tout particulièrement parce que Spann était en taule et cela faisait des mois et des mois que je n'avais pas fait l'amour. Et j'étais assise là et je regardais ce beau type, ses cheveux blonds bouclés, sa poitrine large et tous ses muscles bien solides...

- Oh, arrête, dit Shealy. Tu n'as pas cessé de boire depuis hier soir et maintenant, tu te fais du cinéma.

- Oh, non, ce n'est pas du cinéma. Ça s'est vraiment passé comme ça. Je restais assise, j'espérais qu'il me verrait. Je n'arrêtais pas de croiser et de décroiser les jambes et d'allumer des cigarettes, dans l'espoir qu'il allait me remarquer. Mais non. Au lieu de ça, c'est autre chose qu'il a remarqué, à une table à côté. Il a vu une grosse paire de pastèques qui pointaient sous un chemisier.

- Oublie tout ça.

- J'étais assise là, à allumer des cigarettes. Je pesais quarante deux kilos.

- C'était il y a longtemps, dit Shealy.

- C'était il y a quatre ans, et j'étais assise là, et je les ai vus sortir ensemble. Je suis allée dans ma chambre et j'ai écrit une longue lettre à Spann. Puis je l'ai relue et je l'ai déchirée.

- Ça va, dit Shealy, ça va.

- Mais laisse moi te raconter. Tu veux bien me laisser finir ? C'était après que Mildred soit arrivée à se faire épouser. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à ressentir autre chose. J'avais... comment dire, j'avais de la peine pour lui. J'aurais bien aimé simplement effleurer son poignet avec ses poils blonds en broussaille, ou peut-être poser un petit baiser sur sa tempe. Ou bien lui tricoter une paire de chaussettes, ou quelque chose comme ça. Par exemple, aller dans sa chambre pour voir si son lit était fait, s'il avait des draps propres. Ou lui préparer un bon repas, parce que je suis prête à jurer que Mildred n'a jamais fait ça pour lui. Je me souviens qu'une fois, en hiver, il avait eu un gros rhume et qu'il était venu ici, chez Lundy, pour se soigner. Il avait tellement mal à la gorge qu'il pouvait à peine parler, et il était au bar et il buvait verre de whisky sur verre de whisky, avec de la glace, jusqu'à ce qu'il se rende vraiment malade à vomir. Et où était sa femme pendant ce temps-là ? Je vais te dire où elle était. Elle était partie faire une virée à Chinatown. Dans une de ces gargotes où on joue au fan-tan en buvant de l'alcool de riz.

- Du saké ? C'est bon. J'y ai goûté.

- Sa femme. Comment peux-tu oser dire que c'est sa femme ? Comment peux-tu dire qu'elle l'a jamais été. Qu'est-ce qu'elle a fait pour lui ? Qu'est-ce qu'elle lui a donné ? Une vie d'enfer.

La porte s'ouvrit et Spann entra, portant une bouteille d'alcool blanc. Il la déboucha, Pauline tendit son verre et il le lui remplit. Puis il remplit celui de Shealy. Dans son propre verre, il versa deux doigts d'eau de vie.

Pauline leva son verre et but plusieurs longues gorgées. Elle reposa violemment le verre à moitié vide, se tourna vers Shealy et reprit :

- Voilà ce que tu as fait. Au lieu de dire à Doris où il était, tu l'as dit à sa femme.

Spann fit le tour de la table, s'approcha de Pauline et demanda :

- Tu n'as pas encore fini ?

- Je veux qu'il comprenne bien ce qu'il a fait...

Elle leva son verre et avala une autre gorgée.

- ... Shealy, c'est bien parce que c'est toi. Si je ne te connaissais pas depuis si longtemps, si je ne t'aimais pas autant, je prendrais cette bouteille et je te la briserais sur la tête.

Shealy quitta la table, traversa la pièce, ouvrit la porte et sortit.

- Cette fois, la coupe est pleine, dit Spann d'un ton calme.

Il baissa la tête, comme s'il saluait Pauline, et il lui prit le poignet, comme pour lui baiser la main. Il y planta ses dents, et Pauline glapit et dégagea sa main d'un geste brusque.

- Regarde ce que tu as fait, dit-elle, montrant les traces de morsure sur sa main. Regarde, regarde !

- Je t'avais dit de laisser Shealy tranquille. Pourquoi est-ce que tu harcèles les gens sans arrêt ?

- Regarde ce que tu m'as fait à la main !

- Ce n'est qu'un échantillon. Si tu remets ça, avec Shealy, je te ferai goûter le reste.

- Tu peux commencer tout de suite, dit Pauline.

Elle se recula pour mettre la table entre elle et Spann.

Spann lui tourna le dos alors qu'elle saisissait la bouteille vide pour la lancer dans sa direction. Le projectile le manqua de peu et Spann, figé, le vit s'écraser contre le mur.

- Approche, dit Pauline. Viens donc, espèce de larve.

Bien que petit et mince, Spann contourna la table en un éclair, puis, comme un animal qui passe à l'attaque, il bondit sur Pauline, lui saisit le bras et y planta ses dents. Pauline hurla de nouveau et se débattit pour lui échapper.

- Oh, maman ! glapit-elle. Oh, mon Dieu !

Elle tremblait, elle hurlait de toutes ses forces, elle secouait la tête, mais elle ne faisait rien pour empêcher Spann de lui mordre le bras.

- Il me mord hurla-t-elle d'une voix suraiguë. Regardez ce qu'il fait. Il me mord jusqu'au sang. Mais regardez donc ! Il va m'arracher le bras.

Puis, pendant un moment, elle regarda Spann, intéressée, comme si elle n'était que spectatrice et que Spann mordait le bras de quelqu'un d'autre.

Ses yeux s'agrandirent légèrement, puis elle les ferma soudain, très fort, et de son poing libre, elle martela le front de Spann. Spann lâcha prise et il partit en arrière, heurta une chaise et tomba sur le flanc. Pauline saisit une autre chaise et la leva au dessus de sa tête. Spann, recroquevillé sur le sol, se protégeait le visage de ses bras, et, du regard, il suppliait Pauline de ne pas le frapper. Pauline brandit la chaise encore plus haut et la lança de toutes ses forces. Spann fit un bond de côté, et il eut un cri semblable au hurlement d'un chien. Il hurla de nouveau quand Pauline bondit

sur lui, il continua de hurler en roulant sur lui-même pour échapper aux griffes de Pauline.

Pauline le tint entre ses mains pendant un instant, mais il lui échappa, fonça vers la porte et détala.

Pauline tomba à genoux. Elle secoua son poing en direction de la porte. Elle avait la bouche grande ouverte, et sa respiration sifflante était entrecoupée de sanglots. Elle s'étendit de tout son long sur le sol, à plat ventre, et elle martela de ses poings le plancher fendu. Elle continua son manège jusqu'à ce qu'un bruit venu de l'autre bout de la pièce lui fasse relever la tête.

Le bruit provenait des ressorts du lit sur lequel Cassidy se redressait lentement.

Pauline le fixa un moment en gémissant.

- Oh, maman.

- Donne-moi à boire, dit Cassidy.

Il lança à Pauline un regard maussade alors qu'elle se relevait.

- Vas-y, descends et rapporte-moi une bouteille. Et je ne veux pas de ce tord-boyaux là. Trouve-moi du vrai whisky.

Pauline s'illumina. Du revers de la main, elle essuya ses larmes.

- Dis à Lundy de la mettre sur mon compte, ajouta Cassidy. Puis il se souvint du rouleau de billets qui se trouvait dans la poche de son pantalon. Il passa la main sous la mince couverture et découvrit qu'il n'avait plus de pantalon. Il portait seulement son caleçon de coton.

Pauline sortit en hâte de la pièce. Cassidy resta assis sur son lit, raide et figé, se demandant ce qu'ils avaient fait de son pantalon. Bon Dieu, il avait quelque chose comme quatre-vingt dollars dans sa poche. Soudain, il eut conscience d'un détail qui avait plus d'importance que l'argent. Les élancements lancinants avaient disparu, et maintenant il n'éprouvait plus qu'une douleur sourde qui semblait, elle aussi, s'atténuer à son tour. Il sentit qu'il recouvrait rapidement sa lucidité et son sens de l'équilibre. Il porta la main à sa tête et tâta sa bosse. Il ressentit une vive douleur en la touchant, mais c'était seulement à cause de l'hématome, la blessure n'était que superficielle. Elle était sèche, la peau n'avait pas éclaté, et ce n'était rien d'autre qu'une vilaine bosse à la tête.

La porte s'ouvrit et Pauline entra, portant une bouteille de whisky et un paquet de cigarettes. Elle alluma deux cigarettes et emplit deux grands verres presque jusqu'au bord. Puis elle approcha une chaise du lit, s'assit et donna à Cassidy sa cigarette et son verre d'alcool.

Cassidy avala une gorgée de whisky et secoua la tête.

- Pauline, ça m'ennuie de te déranger encore une fois, mais je voudrais de l'eau. J'ai l'estomac vide et j'ai besoin d'eau pour faire passer l'alcool.

- Mais bien sûr, mon chou, je t'en prie.

Et elle sortit en courant et rapporta un verre d'eau.

- Merci, dit Cassidy.

Il but très vite une bonne rasade de whisky. Pauline lui sourit.

- Bois ton eau, maintenant, mon chou. Allez, bois.

Cassidy avala un peu d'eau. Puis il reprit du whisky, et encore de l'eau. Il tira sur sa cigarette, se remplissant à fond les poumons, puis laissa la fumée s'échapper lentement de sa bouche. Souriant à Pauline, il lui dit :-

- Ça va mieux maintenant.

- Tant mieux, mon chou. Tant mieux.

Il but une autre gorgée de whisky.

Pauline demanda :

- Ecoute, mon chou, si tu veux que je fasse quelque chose pour toi, dis-le moi. Je ferai tout ce que tu voudras.

- Je veux seulement que tu restes là, dit Cassidy. Reste là et bois avec moi.

Ils levèrent leurs verres et échangèrent un regard tout en buvant.

Il y eut soudain un crépitement furieux dans le ciel chargé d'électricité, et Pauline poussa un petit cri. Cassidy se retourna aussitôt et regarda par la fenêtre. Il vit qu'il faisait presque nuit noire, au dehors. Le crépitement aigu déchira l'air de nouveau, suivi d'un grondement sourd.

- Tiens, dit Pauline. Bois un autre verre.

Elle remplissait le verre de Cassidy. Elle le lui tendit et remplit le sien.

Cassidy avala un peu de whisky et le fit passer avec une gorgée d'eau. Il levait son verre d'alcool pour boire de nouveau quand il remarqua ce que l'attitude de Pauline, assise à deux pas, les yeux fixés sur lui, avait d'étrange. Son visage étroit et blafard était encore plus blanc que d'habitude, son regard extrêmement vif et brillant.

Elle lui dit :

- Ne te fais pas des idées fausses. Ne crois pas que je ne veuille plus de Spann. Je pense que j'aurai toujours besoin de Spann.

Cassidy posa son verre sur le sol. Il alluma une autre cigarette.

- Mais, tout de même, poursuivit Pauline, si tu voulais me prendre à Spann, je crois que tu y arriverais.

Cassidy lui sourit. Le sourire devint grimace et Cassidy secoua la tête.

- En tout cas, dit Pauline, tu pourrais quand même essayer.

Il y eut un nouveau coup de tonnerre dans le ciel au dessus d'eux, et Pauline, saisie d'un violent frisson, renversa du whisky sur la couverture qui recouvrait les jambes de Cassidy.

- Oh, mon Dieu, dit Pauline. Seigneur !

- Ce n'est qu'un orage.

Cassidy tendit le bras et posa la main sur l'épaule de Pauline pour la calmer.

Mais elle continuait de frissonner et ses lèvres tremblaient.

- Ecoute. Quand j'entends ça, je suis morte de peur. J'ai l'impression que c'est la fin du monde.

- Tu as peut être raison.

- Oh, non, dit-elle vivement. Oh, non, Cassidy, je t'en prie, ne dis pas ça.

- Mais si c'était vrai ? Qu'est-ce que ça changerait ?

- Oh, pour l'amour du ciel, je t'en prie, mon chou, ne dis pas de choses pareilles. Je t'en supplie, je t'en supplie...

Elle renversa du whisky sur la couverture, puis elle laissa rouler le verre jusqu'au bord du lit. Elle se remit à pleurer. Elle passa le bras autour des jambes de Cassidy, emprisonnées par la couverture. Elle les serra contre elle, puis elle commença à remonter vers ses genoux, puis plus haut encore.

Cassidy lui saisit les poignets et lui demanda :

- Hé, où vas-tu comme ça ?

- Il faut que tu me croies. Ce n'est pas que je ne veuille plus de Spann.

- Qu'est-ce que tu veux, alors ?

- On ne pourrait pas faire l'amour ensemble ? Juste une fois.

- Non, répondit Cassidy.

Il avait de la peine pour elle, mais il ne savait pas comment le lui dire, ni comment le lui montrer, alors il lança d'une voix irritée :

- Si tu ne tiens pas mieux l'alcool que ça, fous le camp d'ici.

- Mais je ne suis pas ivre, mon chou. Il ne faut pas m'en vouloir.

- Très bien. Alors, arrête. Tiens-toi correctement.

- Regarde-moi, j'ai les larmes aux yeux. Regarde comme je tremble. Je crois que c'est tout à la fois. De te voir comme ça, complètement assommé, avec une bosse sur la tête, à ne pas pouvoir sortir de cette chambre. De te voir te terrer ici comme une bête. Ecoute, mon chou, il faut que je te dise quelque chose. Tu n'as pas une seule chance de t'en tirer. J'en suis sûre. Tu ne t'en rends pas compte ? Je veux seulement faire quelque chose pour toi, pour que tu te sentes bien.

Cassidy lui lâcha les poignets. Pauline posa ses mains sur le torse de Cassidy, et il ne l'en empêcha pas. Elle lui passa les bras autour de la taille et mît sa tête contre son flanc. Cassidy lui tapota la tête et de son autre main saisit son verre de whisky et en but une gorgée. Pauline tourna la tête et il lui donna un peu d'alcool.

- Tiens, dit-il. Ca va ?

- Oh, mon chou...

Elle se redressa un peu, comme pour peser de tout son poids sur la poitrine de Cassidy.

- ...La vie est tellement moche. Parfois, je donnerais n'importe quoi pour être morte. Regarde ce qu'ils font à un type comme toi, qui est un gars bien, honnête et gentil. Si, je pense ce que je dis, je le pense du fond du coeur. Et c'est pour ça que ça me fait mal, parce que je sais qu'ils vont te boucler pendant des années et des années. Quelle bande de salauds. Tous autant qu'ils sont.

Cassidy regarda derrière Pauline, le papier peint déchiré qui pendait au mur. Il dit :

- Tu es gentille.

- Et toi, mon chou, reprit-elle, j'ai toujours pensé que tu étais un type bien. Toujours.

Ils échangèrent un sourire affectueux et Cassidy demanda :

- Tu ne m'en veux pas ?

- Pourquoi est-ce que je t'en voudrais ?

- Parce que t'ai dit non.

- Ce n'est rien, mon chou. Je suis contente que tu aies dit non. Je crois que je me suis un peu laissée aller pendant une minute. Je suis calmée, maintenant. Mais j'aimerais quand même bien trouver un moyen de t'aider.

Au même moment, les murs semblèrent gémir et trembler, et au dehors retentit le fracas d'un coup de tonnerre terrifiant, suivi d'un second, et un éclair aveuglant inonda la pièce d'une lumière bleutée.

- Oh, Seigneur ! hoqueta Pauline.

Cassidy la saisit aux épaules.
- Ecoute, dit-il, si tu veux m'aider, tu peux faire quelque chose pour moi. J'aimerais que tu ailles chercher Doris.
Pauline contemplait la fenêtre.
- Doris ?
- Trouve là et amène la ici.
- Quand ?
- Tout de suite, dit Cassidy. Si tu pars maintenant, tu ne seras pas prise par l'averse.
Pauline détacha son regard de la fenêtre. Elle regarda Cassidy, hocha gravement la tête et déclara :
- C'est ça. Je vais aller chercher Doris et je la ramènerai ici. Parce que c'est ici qu'elle devrait être. Avec toi. Tu as parfaitement raison.
- Alors, vas-y, dit Cassidy. Dépéche-toi.
Et il la poussa doucement hors du lit et la regarda se diriger vers la porte. Mais soudain, il cessa de la regarder, car il vit la porte s'ouvrir pour livrer passage à Mildred.
Pauline, surprise par la brusque apparition de Mildred poussa un petit cri et fit un bond de côté. Puis elle s'élança vers la porte en essayant de force le passage.
- Pas si vite, dit Mildred, en reculant d'un pas pour lui barrer la route.
- Laisse-moi sortir, dit Pauline.
Mildred regardait Cassidy.
- Que se passe-t-il ?
- Qu'est-ce que ça peut te faire ? grinça Pauline. Qui t'as demandé de venir ?
Mildred tourna légèrement la tête et lança un regard mauvais à Pauline.
- Pourquoi ? Vous ne m'attendiez pas ?
Au lieu de répondre, Pauline tenta une nouvelle fois d'atteindre la porte. Mildred la saisit par la taille, et du coude, lui repoussa la tête en arrière pour l'immobiliser. Pauline commença à se débattre et Mildred resserra son étreinte. Son coude écrasait le menton de Pauline.
- Réponds-moi, dit Mildred à Pauline. Dis-moi seulement ce qui se tramait ici.
Pauline essaya de parler, mais Mildred lui pressait si fort le menton qu'elle ne pouvait pas desserrer les mâchoires.
- Lâche-la, lança Cassidy.
- Je vais lui briser le cou, dit Mildred.
Du coude, elle frappa sèchement Pauline qui parti en arrière et tomba brutalement sur le plancher.
Cassidy se leva de son lit et s'avança vers Mildred. Elle l'attendait, sans bouger, les mains sur les hanches, les pieds bien écartés, tendue, prête à l'affontement.
Dédaignant Mildred, Cassidy se tourna vers Pauline et l'aida à se relever. Pauline avait heurté violemment le sol et elle massa son maigre postérieur avec un air pensif, plutôt inquiet.
- Dis donc, fit-elle. Je crois bien que j'ai une fracture.
Mais soudain elle découvrit Mildred qui se tenait à deux pas et aussitôt, elle oublia tout, sauf l'animosité qu'elle éprouvait envers elle. Son regard s'étrécit et elle lui dit, un sourire méchant sur ses lèvres minces :
- Je te prie de m'excuser. J'aurais dû te le dire tout de suite. Ton mari m'envoyait faire une course.
Mildred ne bougea pas.
- Quel genre de course ?
Le sourire de Pauline s'épanouit.
- Il veut que je ramène Doris.
Il y eut un moment de silence, puis Mildred dit :
- Très bien, mon petit. Ça ne me dérange pas.
Elle s'écarta, pour laisser Pauline accéder librement à la porte.
- Vas-y. Va chercher Doris.
Le sourire de Pauline s'effaça et ses yeux commencèrent à s'agrandir. Elle sortit de la pièce et referma la porte.
Cassidy retourna s'asseoir sur le bord du lit. Il alluma une cigarette et au moment où il en tirait la première longue bouffée, il entendit un nouveau coup de tonnerre, qui résonna longuement. Il tourna la tête, regarda par la fenêtre et vit tomber les premières grosses gouttes de pluie. Puis il y en eut de plus en plus, elles tombèrent de plus en plus vite, de plus en plus fort, et l'averse éclata vraiment.
Il entendit Mildred lui dire :
- Ça m'étonnerait qu'elle ramène Doris. Elle serait folle de sortir par un temps pareil. Regarde ce qu'il tombe.
Cassidy ne quittait pas la fenêtre des yeux. Il contemplait les torrents de pluie qui déferlaient sur la ville.

Puis sa voix se joignit au fracas de l'averse, et avec la même force, la même intensité qu'une pluie d'orage, il déclara :

- Je ne sais pas pourquoi tu es venue, mais moi, je reste ici pour attendre Doris. Et quand elle arrivera, je te jetterai dehors.

CHAPITRE TREIZE

Cassidy s'attendait à ce que Mildred réagisse aussitôt, et il s'apprêta à affonter une violente riposte. Mais, au lieu de cela, un silence pesant s'installa dans la pièce, un silence qui paraissait plus pénible encore que le fracas de la tempête qui faisait rage au dehors. Puis, au bout d'un moment, Cassidy entendit le tintement d'un goulot de bouteille qui heurtait un verre. Il quitta la fenêtre et tourna son regard vers le centre de la pièce.

Mildred était assise à la table. Elle se versait un verre bien tassé. Confortablement installée, elle fumait une cigarette, devant son verre d'alcool. Elle était légèrement penchée en avant, les coudes sur la table, si bien que ses seins énormes saillaient comme une barrière au dessus de la table, son dos tendu bien droit descendait en une pente abrupte jusqu'à l'amorce de ses formes rondes et pleines, épanouies, qui étaient en parfaite harmonie avec le reste de son corps aux courbes insolemment sensuelles.

Elle vit que Cassidy la regardait, et elle se pencha un peu plus tout en tournant juste assez pour faire ressortir la minceur de sa taille qui contrastait avec les formes généreuses de sa poitrine et de ses hanches. Puis, très lentement, elle leva le bras et plongea ses doigts au plus profond de son épaisse masse de cheveux noirs et elle laissa son autre main vagabonder le long de son corsage. Un à un, les boutons se libérèrent des boutonnières. Elle se pencha un tout petit peu plus pour mettre en valeur la poussée irrésistible de ses seins découverts très bas, et qui semblaient vouloir jaillir hors de son soutien-gorge.

Cassidy lui tourna le dos et alla jusqu'au lit. Il s'arrêta au bord du lit, contemplant la couverture froissée. Il entendit le bruit ténu, presque imperceptible, d'un tissu qui crissait. Le crissement se détachait distinctement du fracas de la tempête. Aux oreilles de Cassidy, ce bruit prit une importance considérable.

Faisant demi-tour, Cassidy se dirigea vers la table, sans regarder Mildred. Il gardait les yeux braqués sur la bouteille de whisky et les cigarettes. Il s'assit à la table et se versa un verre. Il entendit le bruit feutré d'un objet sans consistance qui tombait sur le plancher. Regardant par terre, il découvrit le corsage de Mildred.

De nouveau Cassidy s'éloigna de la table. Emportant son verre et sa cigarette, il alla s'asseoir à l'extrémité du lit de façon à faire face à la porte. Il posa son verre de whisky par terre et tira quelques bouffées de sa cigarette, puis il baissa lentement la main vers son verre, le porta à ses lèvres, et il commençait à boire lorsqu'il entendit le bruit métallique d'une fermeture éclair que l'on ouvrait. Il se renversa un peu d'alcool sur le menton.

Puis il y eut le son plus dense, plus significatif, de la jupe qui glissait sur les hanches de Mildred.

Le fracas de la tempête semblait exploser dans la pièce, pour s'évanouir ensuite, laissant la place aux bruits de la chambre, puis éclatait de nouveau pour s'estomper encore. Cassidy commença à tourner la tête vers le centre de la pièce, puis, d'un mouvement brusque, se força à fixer son regard sur la porte, sur le plancher, n'importe où, sauf sur la table. Mais, au même moment, un objet d'un violet vif traversa l'air sous ses yeux avant d'atterrir à ses pieds.

Cassidy le regarda. Le violet était la couleur favorite de Mildred, et elle avait l'habitude de teindre tous ses sous-vêtements d'un violet particulièrement vif. Le slip de nylon qui se trouvait à ses pieds était d'un violet éclatant. et, en le regardant, Cassidy eut l'impression que le tissu était en train de brûler. Des flammes écarlates semblèrent jaillir vers lui, il eut un mouvement de recul et se mordit fortement la lèvre. Il regarda le verre de whisky qu'il tenait dans sa main et soudain, il lui sembla que l'alcool changeait d'apparence. Sa couleur virait au violet.

Cassidy se leva et, de toutes ses forces, lança son verre contre la porte. Il y eut un bruit de verre brisé, mais qui fut noyé par le coup de tonnerre qui, au même moment, ébranla toute la pièce.

La lumière s'éteignit.

Dans l'obscurité totale, Cassidy leva la tête, essayant de repérer l'emplacement de l'ampoule. Elle avait peut être besoin d'être revissée. Il leva le bras et la chercha à tâtons, en reculant vers le centre de la pièce. Il y eut un nouveau coup de tonner-

re assourdissant, puis la lumière revint brusquement.

Derrière lui, contre ses jambes, Cassidy sentait l'arête du rebord de la table, il était face à la fenêtre. C'était comme une sorte d'étrange miroir de verre obscur, strié de ruisselets de pluie qui couraient dans tous les sens. Mais sur cette surface noire et luisante, se dessinait une forme blanche, et sur cette forme blanche, il distinguait une tache de couleur, violet vif. Cassidy agrippa le rebord de la table, et, les yeux fixés sur la fenêtre, il vit la tache violet vif se détacher de la forme blanche et disparaître.

Il entendit un léger choc sur le plancher. Baissant les yeux, il vit le soutien-gorge violet vif.

Cassidy lâcha le bord de la table et se dirigea lentement vers le lit, il se dit qu'il devrait s'enfouir sous la couverture, fermer les yeux et tenter de dormir. Il s'allongea sur le lit et commença à tirer la couverture sur ses jambes. Il y eut un bruit au milieu de la pièce. Le râclement d'une chaine que l'on repousse.

Cassidy se débarrassa de la couverture et lança ses jambes par dessus le rebord du lit. Il commençait à se lever, mais ce qu'il vit devant lui le fit cligner des yeux et retomber en arrière. C'était comme s'il avait reçu un coup de poing en pleine poitrine.

Mildred était debout, au mileu de la pièce. Elle ne portait que ses chaussures et ses bas, et un porte-jarretelles violet. Ses mains reposaient sur les courbes de ses hanches. Les pointes de ses seins dressés semblaient braquées sur lui.

- Viens ici, ordonna Mildred.

Cassidy essaya de détacher son regard de ce spectacle, mais il en fut incapable.

- Viens ici, répéta-t-elle. J'ai quelque chose à te dire.

Sa voix était douce, chaude, et riche, épaisse comme du miel. Elle sourit et s'avança vers lui.

- Fous-moi la paix, dit-il.

- Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-elle, de la même voix chaude. Tu n'aimes pas ce que tu as sous les yeux ?

- Je connais déjà.

Mildred mit ses mains en coupe sous ses seins, pour éprouver leur poids, leur fermeté.

- Ils n'ont jamais été aussi lourds, dit-elle. Tu ne les trouves pas superbes ?

Cassidy avait l'impression d'étouffer.

- Espèce de sale pute.

- Mais regarde-les.

- Tu sais ce que je devrais faire ? Je devrais...

- Allez, regarde, dit-elle.

Il se dit que ce ne devrait pas être trop difficile. Il suffisait de détacher son esprit du spectacle qu'il avait sous les yeux, et de ne voir en Mildred que la traînée qu'elle était.

Il se laissa aller en arrière, en appui sur les coudes, inclina la tête en connaisseur et déclara :

- Oui, ils ne sont pas mal...

Son regard se fit agressif, pour que Mildred ait une idée de ce qu'il allait lui dire.

- ...Il faudrait qu'on se revoit, un de ces jours. Combien tu prends pour une passe ?

Mildred ne fit pas attention à ses paroles, ou alors, elle décida de ne pas relever. Elle ne dit rien. Elle avança encore d'un pas.

Cassidy serra les dents.

- Je suppose que ça ne sert à rien de t'injurier. Je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est te rouer de coups.

Mildred eut un sourire suave, découvrant sa lèvre inférieure, pleine, humide. Elle dit :

- Tu ne feras pas ça.

Puis, d'un mouvement fluide, sans hâte, mais avec soudaineté, sans brusquerie mais avec une agressivité presque tangible, elle fondit sur lui, lança ses bras autour de son cou et s'assit sur ses genoux. Elle posa ses lèvres sur celles de Cassidy, ses lèvres pleines, humides d'une chaleur soyeuse et lourde, qui devint plus lourde encore. Et très vite, ses lèvres humides se firent brûlantes, comme un feu liquide.

Cassidy entendit son chuchotement qui ressemblait à une menace.

- Tu as toujours envie de cette fille ?

Très lentement, mais avec un élan irrésistible, Mildred fit peser son poids sur lui, posa ses mains sur les tempes de Cassidy alors que ses baisers déversaient en lui un feu brûlant, puis ses doigts s'enfoncèrent dans les cheveux de Cassidy pour s'y tortiller comme des serpents.

- C'est toujours Doris que tu veux ?

Elle le dominait, maintenant, et Cassidy était allongé sur le dos. Il ouvrit les

yeux et il vit la flamme noire qui dansait dans le regard de Mildred. Il eut brusquement conscience d'avoir posé les mains sur elle et il se dit qu'il devait réagir et forcer Mildred à cesser son manège. Il essaya d'ôter ses mains du corps de Mildred, mais elles ne lui obéirent pas. Et ses bras entourèrent la taille de Mildred et il la fit basculer sur le côté, mais il ne put finir son geste car la façon dont elle l'embrassait, maintenant, le pétrifiait de plaisir, le rendant presque fou.

- Alors ? sussura-t-elle. C'est toujours elle que tu veux ? Tu en es sûr ?

Et son baiser se fit encore plus intense, puis elle se fit plus pressante encore, de plus en plus pressante. Cassidy entendit distinctement le bruit que firent les chaussures de Mildred en tombant sur le plancher. Le choc, amplifié, lui vrilla les tympans et vint se planter dans son cerveau, où il se répéta à l'infini, comme un écho. L'écho de tous ces moments passés où elle s'était débarrassée de ses chaussures, alors qu'ils étaient allongés sur leur lit et qu'il pleuvait au dehors.

- Tu veux bien faire quelque chose ? demanda-t-elle.

Elle avait parlé doucement, d'une voix rauque, profonde comme le violet de la nuit.

- Tu veux bien retirer mon porte-jarretelles ?

Cassidy posa les mains sur la bande élastique qui lui ceignait la taille.

- Fais-le lentement, dit-elle.

Il commença à faire glisser le porte-jarretelles sur les cuisses de Mildred.

- Moins vite, murmura-t-elle. Je veux que tu l'enlèves très lentement. Tout doucement...

Il baissa le porte-jarretelles, très lentement, jusqu'aux chevilles de Mildred, puis il le fit glisser et le laissa tomber sur le sol. Ensuite, il se redressa et la contempla, allongée sur le dos, qui lui souriait. Il approcha ses lèvres de la richesse épicée de ses seins lourds.

- Prends-les, souffla-t-elle, les paupières mi-closes. Cassidy voyait ses yeux briller à travers ses longs cils.

Et il se pencha pour goûter cette riche odeur d'épices sauvages, pour s'en griser, jusqu'à ce que, brusquement, il se sente repoussé. Il n'avait aucune idée de ce qui le repoussait ainsi. C'était une force tangible, il en ressentait physiquement les effets, mais il ne pouvait pas accepter la vérité. Il ne pouvait vraiment pas croire que c'étaient les mains de Mildred, posées sur sa poitrine, qui l'écartaient d'elle.

- Qu'est-ce qu'il y a ? marmonna-t-il.

- Lève-toi.

- Pourquoi ?

- Comme ça, tout simplement.

Cassidy essayait de comprendre.

- Comment, comme ça ?

Maintenant, il se rendait compte que Mildred parlait sérieusement. Elle ne plaisantait pas, elle le repoussait vraiment.

Elle l'écarta fermement et roula sur elle-même pour descendre du lit du côté opposé. Puis elle se leva, et se dirigea vers la table. Elle prit le paquet de cigarettes, en sortit une, la mit à sa bouche et gratta une allumette.

Au moment où l'allumette s'enflamma, Mildred se retourna et sourit à Cassidy, à travers la flamme. Elle tira une longue bouffée de sa cigarette et comme la fumée s,échappait de sa bouche, elle demanda :

- Passe-moi mon porte-jarretelles.

Cassidy baissa les yeux et vit le porte-jarretelles violet vif. Il tendit le bras, lentement, et le prit dans sa main.

- Est-ce que je dois te l'apporter ?

- Envoie-le moi.

- Tu voudrais bien que je te l'apporte, n'est-ce pas ? dit-il. Tu voudrais que je rampe jusqu'à toi.

Mildred ne bougea pas, fumant sa cigarette.

- C'est ça que tu veux, reprit Cassidy. Tu veux me voir ramper.

Elle ne répondit pas. Elle tira longuement sur sa cigarette et souffla la fumée en direction de Cassidy.

Il regarda la fumée qui flottait vers lui, et Mildred de l'autre côté de l'écran de fumée. Le porte-jarretelles violet était comme un objet incandescent qui lui brûlait la main, et il le lança de toutes ses forces à travers la pièce. L'objet heurta le mur d'en face et tomba sur le plancher.

- Je ne ramperai pas, dit Cassidy.

Mais l'affirmer ne suffisait pas. Il comprit qu'il devait faire quelque chose pour résister à la tentation de ramper. Chancelant, titubant, pris de vertige, il était comme assommé par son désir de la posséder, tout de suite. Rien d'autre n'existait plus

pour lui, il n'y avait plus que ce besoin physique. Il se répétait qu'elle avait dit non, qu'elle avait repoussé. Pendant une fraction de seconde, l'homme qu'elle avait repoussé, ce ne fut plus lui-même, mais Haney Kenrick, et il la vit secouer la tête en disant non, non. Mais, de nouveau, ce fut Cassidy. C'était Cassidy à qui elle disait non.

- Tu peux toujours dire non, grogna-t-il, et il se leva du lit pour bondir sur elle. Mildred le laissa venir, et quand il fut tout près d'elle, elle lui planta ses ongles dans la peau. Cassidy ne sentit rien. Elle écrasa sa cigarette allumée sur la poitrine nue de Cassidy, et il ne sentit rien. Elle le griffa de nouveau, le bourra de coups de poing, de coups de pieds, mais il ne sentait rien du tout, et il la souleva de terre, il la souleva très haut. Il la jeta sur le lit où elle tomba sur le dos. Mildred essaya de se relever, mais il la repoussa. Elle essaya une seconde fois, et Cassidy plaqua une main sur son visage et il la repoussa encore. Elle tenta de lui mordre la main, il lâcha prise pour aussitôt lui emprisonner les poignets. Elle lutta, se débattit, mais les genoux de Cassidy repoussaient ses cuisses avec force, Mildred hurla et ses cris se brisèrent contre le vacarme des coups de tonnerre et le crépitement de la pluie. Puis il n'y eut plus qu'un seul fracas : celui de la foudre qui explose.

CHAPITRE QUATORZE

Cassidy enfouit son visage encore plus profondément dans l'oreiller. De nouveau, il entendit la même voix, puis il sentit une main se poser sur son épaule. Il savait qu'il avait terriblement besoin du sommeil qu'on venait lui voler. Il avait dormi longtemps, mais il n'avait pas eu son compte de sommeil, et il en souffrait. Il se rappelait vaguement ce qui s'était passé entre Mildred et lui, et il comprit pourquoi il avait tant besoin de dormir. Il se dit qu'il lui faudrait se reposer douze ou quatorze heures.

- Allez, lève-toi, dit Pauline. Je t'ai apporté quelque chose à manger.

Cassidy garda les yeux fermés.

- Quelle heure est-il ?

- Près de dix heures et demie, répondit Pauline, en lui secouant l'épaule, il est dix heures et demie du soir et il serait temps que tu te cales un peu l'estomac.

Il ouvrit les yeux et s'assit sur son lit. Ebloui, il cligna des yeux et sourit à Pauline. Puis il regarda derrière elle et vit le plateau posé sur la table. Il commençait à sortir du lit quand il se souvint qu'il ne portait rien sur lui.

- Où sont tous mes vêtements ?

- Ta chemise est là-bas, sur une chaise. Ton caleçon est par terre.

- Ecoute, dit-il. Je veux le reste de mes vêtements. Je veux mon pantalon et mes chaussures.

- Ils sont en bas.

- Va les chercher.

Pauline porta la main à sa bouche en un geste d'inquiétude.

- Shealy a dit que si tu avais tous tes vêtements, tu t'habillerais et tu partirais. Et il ne faut pas que tu sortes. Shealy a dit que tu devais rester ici. Et Spann dit...

- Qu'est-ce qu'il se passe Pauline ? Tu as peur de Spann ?

Aussitôt, l'attitude de Pauline changea. Elle releva la tête avec arrogance.

- Allons, tu sais bien que non. Si Spann me cherche des histoires, je le jetterai à terre et je le bourrerai de coups de pieds.

- Bien, dit Cassidy. C'est parfait. Alors, va chercher mes vêtements.

Pauline se dirigea vers la porte, puis s'arrêta, regarda Cassidy et lui dit :

- Je les cacherai sous une couverture. Je leur dirai que tu avais froid, ici, et que tu voulais une couverture supplémentaire.

Cassidy ne répondit pas. Il attendit que Pauline ait quitté la pièce, puis il enfila son caleçon et sa chemise et il alla jusqu'à la table pour voir ce qu'elle lui avait apporté. Il y avait une assiette de râgout de mouton, du pain et du beurre. Le râgout fumant était appétissant. Cassidy eut soudain conscience d'avoir très faim, et le plat paraissait excellent. Il contenait beaucoup de viande, et la sauce épaisse regorgeait de légumes. Cassidy décida de s'installer tranquillement pour savourer son repas. Plus tard, il pourrait reconsidérer la situation et songer à fuir. Mais cela pouvait attendre, car, pour le moment, il n'y avait rien de plus important que ce râgout de mouton.

Cassidy s'assit à la table et se mit à manger. C'était délicieux. Les seuls plats que Lundy servait en bas étaient du râgout de mouton ou de boeuf, ou des pieds de

porcs panés. De temps en temps, Lundy allait faire un tour en bateau le dimanche, et le lendemain, il servait des tourteaux à dix cents la pièce, qui avaient beaucoup de succès. Mais il ne pêchait que pendant l'été, quand il y avait des tourteaux en abondance. L'été précédent, Lundy avait invité Cassidy à venir pêcher avec lui, et aujourd'hui Cassidy éprouvait un certain plaisir à se rappeler ce dimanche où il était parti à la pêche avec Shealy, Spann et Lundy. Ils avaient emporté des têtes de poisson pour appâter, et quand les crabes s'étaient rués sur l'appât, ils les avaient sortis de l'eau avec des épuisettes. Cela avait été un bien beau dimanche. Ce soir-là, ils étaient rentrés chez Lundy, ils avaient mangé tous les tourteaux, jusqu'au dernier, et à eux quatre, ils avaient dû boire douze ou treize litres de bière. Ensuite, Lundy s'était laissé aller jusqu'à leur offrir des cigares. Bien carrés dans leurs fauteuils, l'estomac rempli de bière et de chair de tourteau, ils avaient fumé le cigare en parlant de pêche. Cela avait vraiment été un beau dimanche.

Mais il n'y avait pas beaucoup de beaux dimanches dont il puisse se souvenir. Il y avait quelques dimanches à peu près corrects qu'il avait passés au parc à regarder les enfants jouer. Il restait assis, seul, sur un banc, pendant que les enfants s'amusaient, puis il allait acheter des bonbons pour les distribuer. Tôt ou tard, il finissait par engager la conversation, et les gosses lui racontaient leur vie, lui parlaient de leurs parents, de leurs frères et soeurs. C'étaient des gosses de quatre, cinq et six ans qui appartenaient à des familles nombreuses, très pauvres, et la plupart du temps, ils restaient au parc sans surveillance, à part la présence d'une soeur ou d'un frère plus âgé qui lisait des bandes dessinées dans un coin sans s'occuper d'eux le moins du monde. Cassidy aimait bien parler avec les gosses, mais au bout d'un moment, cela devenait difficile, parce qu'il se mettait à penser qu'il n'avait pas d'enfant lui-même, et c'était un sentiment déprimant, comme une sorte de vide. En même temps, c'était vraiment une bonne chose que Mildred et lui n'aient pas eu d'enfants. Il répétait sans cesse à Mildred de bien faire attention de ne pas être enceinte, et elle lui répondait toujours qu'il n'avait pas de souci à se faire parce qu'elle n'avait aucune intention de se gâcher la vie avec des mioches.

C'était pour ça que presque tous les dimanches avaient été absolument sinistres. A cause de ce genre de réflexions, de ce genre d'atmosphère. C'était toujours comme ça quand ils sortaient du lit et qu'ils s'habillaient. Quand ils allaient d'une pièce à l'autre dans l'appartement trop étroit et qu'ils se marchaient sur les pieds. Et pourtant, à bien y repenser...

Non, se dit-il. Il n'était pas question d'y repenser. Il n'allait penser à rien avant d'avoir fini son râgout. Et quand il aurait terminé son repas, il n'allait certainement pas se torturer l'esprit en songeant au passé. La meilleure chose à faire, c'était de trouver un moyen de sortir d'ici ce soir et de quitter la ville avant le lendemain matin. Avec Doris. Oui, bon Dieu, avec Doris. Il se demanda pourquoi il avait besoin de se le répéter avec autant d'insistance. Cela aurait dû venir facilement, comme s'il disait «Doris et moi, nous quittons la ville ce soir». Comme ça, naturellement.

La porte s'ouvrit et Pauline entra, portant une couverture pliée. En approchant de la table, elle déplia la couverture et Cassidy prit son pantalon et ses chaussures. Il s'arrêta de manger, le temps de s'habiller, et il vit Pauline s'asseoir de l'autre côté de la table, le regardant d'un air inquiet.

Cassidy plongea la cuillère dans son assiette, avala une grosse bouchée de râgout, suivie d'un morceau de pain, et lança à Pauline un regard interrogateur.

Il avala sa nourriture et demanda :

- Qu'est-ce qui te tracasse ?

- Tes vêtements. Je crois que je n'aurais pas dû te les apporter.

Cassidy revint à son râgout. Il avala une dernière cuillerée, utilisa le dernier bout de pain pour nettoyer l'assiette, l'avala et but un verre d'eau. Puis il alluma une cigarette, en donna une à Pauline et la lui alluma.

- Ecoute-moi, dit-il. Tu n'as rien fait d'autre que de m'aider.

- Mais Shealy a dit...

- Je me fous de ce que Shealy a dit. Regarde le gâchis qu'il a déjà fait. Sans lui, je m'en serais tiré.

- Je le sais.

- Alors ?

- Alors, reprit Pauline, d'autre part, c'est peut être une bonne chose de considérer le problème sous un autre angle.

- Ça, ce n'est pas de toi, coupa Cassidy. C'est du Shealy. C'est le genre de conseil que je n'ai pas envie d'entendre. Je n'en ai pas besoin.

- Mais, mon chou...

- Mais, rien du tout.

- Ecoute, mon chou. Ils sont en train de chercher une solution. S'ils te font rester ici, c'est pour ton bien.

- Personne ne me fera rester nulle part.

Cassidy se leva. Il n'aimait pas la façon dont Pauline le regardait, la façon dont elle secouait lentement la tête.

S'éloignant de la table, il écouta le bruit qui venait de l'extérieur. C'était celui, monotone, d'une pluie persistante, une pluie régulière qui allait tomber toute la nuit et probablement toute la journée du lendemain.

Cassidy morose, contemplait la fenêtre.

- Cet après-midi, je t'ai demandé de faire quelque chose pour moi. Tu as accepté.

Il attendit une réponse. Puis il reprit :

- Je t'ai envoyée chercher Doris.

Il attendit de nouveau.

Il se retourna et lança un regard noir à Pauline.

- Alors, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Tu l'as trouvée ?

- Bien sûr.

- Comment ça, bien sûr ? Pourquoi ne l'as-tu pas amenée ici ?

- C'est ce que j'ai fait, répondit Pauline.

Cassidy porta vivement une main à sa tête. Il plaqua ses doigts très fort contre sa tempe.

Pauline grimaça :

- Tu veux que je te fasse un dessin ?

- Non, dit Cassidy. J'imagine très bien la scène.

Il voyait la porte s'ouvrir, Pauline et Doris entrer dans la pièce. Et Doris qui restait figée sur le seuil en le découvrant couché dans le même lit que Mildred.

- N'aie pas de remords, dit Pauline. Doris s'en foutait totalement.

Cassidy recula d'un pas.

- Comment ça, elle s'en foutait ?

- Elle était ivre morte. Complètement partie.

Et Cassidy vit alors Pauline prendre Doris par le bras, sortir de la pièce et refermer la porte en silence. Il vit le lit dans lequel Mildred et lui dormaient, puis Mildred qui se réveillait, s'habillait et sortait. Il se demanda comment elle avait eu la force de se lever après ce qui s'était passé entre eux. Le moins qu'il puisse dire, c'est qu'il ne l'avait pas ménagée. Un sacré type, ce Cassidy. Il lui avait suffi de loucher sur une paire de seins nus pour vouloir lui prouver qu'il était un homme. Et c'était devenu si important, de prouver qu'il était un homme, qu'il en avait complètement oublié Doris.

- Tu sais ce que je suis ? marmonna-t-il. Je suis le dernier des guignols. Je prépare mon grand numéro et, à la dernière minute, je fous tout en l'air.

- Mon chou...

- Je suis une vraie planche pourrie.

- Ecoute...

- Je ne vaux rien.

- Assieds-toi une minute. Ecoute-moi...

- A quoi bon ? Je ne vaux rien du tout. Je suis un raté. Je suis un ivrogne, un minable, un pauvre type. Et ce n'est pas tout. Je suis le dernier des hypocrites.

Pauline avait saisi la bouteille et elle emplissait deux verres.

- Tu as besoin de quelque chose pour te remonter.

- Non, j'ai plutôt besoin de quelque chose qui m'assomme complètement.

Il but, et Pauline lui versa un autre verre. Il le vida aussitôt.

- Je suis un hypocrite, reprit-il. Et je vais te dire une chose : il n'y a rien de pire qu'un hypocrite.

- Tu as besoin de boire un coup. Tiens, prends la bouteille.

- Oui, donne-moi cette saloperie de bouteille.

Il porta la bouteille à ses lèvres et but une longue rasade. Il reposa la bouteille sur la table.

- Ecoute, je vais te dire pourquoi je suis un hypocrite...

- Mais non tu n'es pas un hypocrite, il ne faut pas dire ça.

- Si, je le dis, parce que je sais que c'est vrai. Je ne suis qu'une ordure. Et il y a autre chose. Tu sais pourquoi je n'arrête pas de prendre des coups ? C'est parce que je les mérite. Je récolte exactement ce que je mérite.

Cassidy saisit la bouteille de nouveau. Il but longuement, puis la tint à bout de bras, et la contempla fixement.

- Salut, fit-il.

Pauline se leva.

- Non, je t'en prie, dit-elle, tu ne vas pas te mettre à perdre les pédales ?

- Pas de danger...

Cassidy avala une nouvelle gorgée.

- ...Et pourtant, ça serait peut-être ce qu'il pourrait m'arriver de mieux. Parce

que, à ce moment-là, je serais inconscient. Au moins, la vie est plus facile quand on n'est conscient de rien. Quand on plane complètement, et qu'on ne sait plus qui on est.

- Allez, bois un coup, dit Pauline, tendrement.

- Pour me saouler ? Comment veux-tu que je me saoule ? Ce soir, je me sens capable de boire des litres et des litres de whisky sans arriver à me saouler.

- Alors, tu devrais dormir un peu, dit Pauline. Allez, allonge-toi et essaie de dormir.

Elle poussait doucement Cassidy vers le lit. Il s'y laissa tomber, sur le dos. Pauline lui prit les jambes pour les étendre.

- Ferme les yeux, dit-elle. Fais un bon somme.

Cassidy ferma les yeux.

- L'aviation, marmonna-t-il.

- Comment ? Qu'est-ce que tu dis, mon chou ?

- L'aviation. J'étais dans l'aviation.

- Bien sûr. C'est très bien...

Pauline traversa la pièce à reculons, en direction de la porte.

- ...Dors, maintenant.

Elle tendit la main vers l'interrupteur et éteignit la lumière.

- Aviateur. Commandant. Pilote-Commandant. Chef-Pilote. Chauffeur de car - Commandant. Voyagez avec le commandant Cassidy, c'est la mort garantie. Nous sommes tous fiers du commandant J. Cassidy. C'est lui qui tient le volant. Le voilà, ce salopard, c'est lui...

Pauline était près de la porte. Elle l'ouvrit et sortit. La porte se referma sans bruit.

- C'est lui, marmonna Cassidy. Je le vois. Il s'appelle Jim Cassidy, et il essaie de s'enfuir, mais il n'y arrive pas. Je le vois maintenant.

Sa tête glissa sur l'oreiller. Il gémit à plusieurs reprises. Puis il sombra très vite.

Dans son semi-sommeil, il balbutia :

- Eh, Mildred, écoute. Ecoute-moi. J'ai quelque chose à te dire. Non, pas ce que tu crois, ce n'est pas pour te trainer dans la boue. Je veux te dire quelque chose d'agréable. A ton sujet. Je voulais dire que t'étais une fille bien. Voilà. C'est un compliment, ça, non ? Venant de ma part, c'est un sacré compliment. Tu es une fille bien...

Il gémit de nouveau.

- Ce qu'il faut que je fasse, c'est réfléchir à tout ça. Et à toi, Mildred. Il faut que je réfléchisse à ton cas. Peut-être que je me suis complètement trompé sur ton compte. Je ne sais pas. Il faut que j'y réfléchisse. Il faut...

Et il s'endormit.

Verts trois heures du matin, il fut brusquement réveillé par un éclat de rire sonore. Le bruit venait du rez-de-chaussée, juste en dessous de lui, de l'arrière-salle où les bons clients de Lundy continuaient à boire après la fermeture.

Le rire se fit plus strident. Il y avait plusieurs voix mêlées. Cassidy écouta, assis dans l'obscurité, puis il descendit du lit et approcha son oreille du plancher pour entendre plus distinctement. Les rires s'éteignirent les uns après les autres jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus que deux, qui continuaient à résonner.

Cassidy reconnut ces deux rires. Il se dit qu'il était parfaitement réveillé et qu'il ne se faisait pas des idées. Ils étaient en bas tous les deux, Haney Kenrick et Mildred. Ils étaient assis à la même table, et ils se payaient du bon temps. Pour Cassidy, ces cris et ces éclats de rire qui lui vrillaient les tympans étaient comme un fer chauffé au rouge qui se plantait dans son cerveau.

CHAPITRE QUINZE

Aussitôt, il fut envahi par un besoin de violence. Il eut envie d'ouvrir la porte, de se précipiter en bas et de leur faire rentrer leur rire dans la gorge à coups de poings. Levant le bras, il tira la cordelette qui actionnait l'interrupteur, puis il fit quelques pas vers la porte. Alors, Cassidy se rendit compte qu'ils n'en valaient pas la peine. Ils ne méritaient certainement pas qu'il coure le risque d'alerter la police en leur réglant leur compte et se retrouver menottes aux poignets avant d'être jeté derrière les barreaux. Réfléchissant aux conséquences pratiques de son geste, il comprit que cela pouvait se solder par dix, vingt ou peut-être trente ans de prison.

Les éclats de rire résonnaient toujours, en bas, mais maintenant Cassidy ne les entendait plus. Il s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit très lentement et vit que la pluie

avait cessé. L'air était chaud et humide. Il se pencha par la fenêtre et découvrit le toit en pente, juste en dessous de lui, à moins de deux mètres. Il n'eut aucun problème à prendre pied sur le toit, puis à se laisser glisser jusqu'au rebord. Là, il se suspendit dans le vide un moment, puis se laissa tomber dans la ruelle, derrière chez Lundy.

Lorsqu'il toucha le sol, les éclats de rire lui parurent tout proches. Il se retourna et se retrouva en face de la fenêtre de l'arrière-salle. La fenêtre était entrouverte et Cassidy s'approcha pour regarder et écouter.

Il se dit qu'il n'y avait rien à voir, ni rien à entendre. S'il réfléchissait une minute, il quitterait les parages le plus vite possible. Il irait tout droit aux entrepôts de marchandises. Ou alors il foncerait jusqu'aux quais, il plongerait dans le fleuve et il essaierait de le traverser à la nage jusqu'à Camden. Et de là, il reprendrait tout à zéro. Il irait n'importe où. Mais il n'avait rien à gagner à traîner ici. Le quartier était mortel, et les visages de ses amis attablés chez Lundy étaient ceux d'une bande d'abrutis au sourire idiot. Ses bons vieux amis n'étaient qu'un groupe de minables qui descendaient lentement la pente fatale.

Ils souriaient, comme s'ils lui faisaient signe, et dans leurs voix éraillées par l'alcool, Cassidy reconnaissait l'écho de leur déchéance. Il commença à s'éloigner de la fenêtre.

Mais, malgré tout, il n'arrivait pas à partir. Il revint à la fenêtre et regarda à l'intérieur. Ils les vit tous, là, dans la salle remplie de fumée. La plupart étaient installés à leur table habituelle, certains étaient appuyés contre les murs, et l'un d'entre eux dormait par terre. A travers le nuage de la fumée de cigarettes et des vapeurs d'alcool, leurs visages paraissaient gris et aucune lueur ne semblait éclairer leurs regards.

Et Cassidy se rendit compte que les rires avaient cessé, et qu'il régnait un silence pesant dans la salle. Il avait encore en mémoire l'écho des rires qu'il venait d'entendre un instant plus tôt, puis cet écho s'évanouit à son tour. Debout, près de la fenêtre, il scruta la pièce et il vit Pauline et Spann qui se regardaient, puis Pauline prendre une cigarette dans l'étui de Spann. Il vit Shealy et Doris lever leur verre, et, sans dire un mot, le visage impassible, porter un toast dans le vide. Il vit Mildred, les bras tendus, les deux mains posées sur la table, qui pianotait doucement le bois de la table tandis que Haney Kenrick l'observait, les sourcils froncés, en mâchonnant un cigare qu'il n'avait pas encore allumé.

Cassidy concentra son attention sur Haney et il l'entendit demander :

- Qu'est-ce qui se passe, ici ? On entendrait une mouche voler, tout à coup.

Personne ne dit rien.

- Pourquoi est-ce qu'on ne s'amuse plus ? voulut savoir Haney. On ne fait plus la fête ?

Mildred hocha la tête.

- Bien sûr, dit-elle. On a seulement besoin d'une tournée supplémentaire, c'est tout.

Haney tapa bruyamment dans ses mains.

- Mais comment donc, lança-t-il. Et une tournée générale !

Mildred regarda Lundy.

- Tu entends ce qu'il dit ? A boire, pour tout le monde.

Haney eut un sourire hésitant. Du regard, il parcourut la salle, comptant les clients. Ils étaient une vingtaine, et Haney saisit Lundy par la manche et lui dit :

- Attends un peu...

- Pas question, coupa Mildred. Tout le monde boit et c'est Haney qui régale...

Elle se leva et tous la regardèrent.

- ... C'est moi qui passe la commande. On prendra tous du whisky, Lundy. Une bouteille pour chaque table.

- Allons, écoute un peu, dit Haney. Enfin, bon Dieu...

Cassidy vit toute la scène se dérouler. Il vit Lundy faire le tour de la salle avec une rapidité et une énergie inhabituelles. Puis il y eut une nouvelle bouteille sur chaque table ; Mildred était toujours debout et tout le monde la regardait. Haney Kenrick ne la quittait pas des yeux. Lundy se tenait près de lui et Haney sortit un rouleau de billets et paya les consommations, son regard allant comme un éclair du visage de Mildred à ses billets de banque pour revenir aussitôt à Mildred.

Alors, Mildred leva la bouteille, lentement, puis elle la renversa et laissa l'alcool se déverser sur le sol.

- Qu'est-ce que tu fais ? lança Haney.

Et aussitôt il bondit sur ses pieds parce qu'à toutes les autres tables, les clients renversaient leurs bouteilles et le whisky se répandait sur le plancher.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? hurla Haney.

Ils tinrent tous leurs bouteilles renversées jusqu'à ce que la dernière goutte en tombe. La seule cliente qui ne participait pas était Doris. Elle ne comprenait pas ce

qui arrivait, et, la bouche à demi-ouverte, elle regardait Shealy secouer sa bouteille pour être sûr qu'il n'y resterait pas une seule goutte de whisky.

Haney avait le visage rouge et luisant.

- Bon, écoutez, dit-il. On s'est tous bien amusés, ce soir, et j'aime rire un bon coup, de temps en temps, comme tout le monde. Mais, cette fois, ça va trop loin. Ce n'est pas comme ça que je comprends la plaisanterie.

- Moi, si, dit Mildred en se retournant lentement pour lui faire face.

Haney déglutit avec peine. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis la referma, serra les dents et déglutit de nouveau. Il finit par déclarer :

- Je dois être idiot ou quelque chose...

- Toi ? mumura Mildred, secouant la tête. Non, pas toi. Tu es loin d'être idiot. Tu es très malin, au contraire.

Haney porta le cigare à sa bouche, l'en retira puis l'y porta de nouveau.

Mildred poursuivit :

- C'est pour ça que tu as de l'argent. C'est pour ça que tu es bien habillé. Parce que tu en as, là-dedans...

Elle se tapota la tempe.

- ... tu es tellement plus fûté que nous. Tu es tellement plus fort que nous. C'est vraiment facile, pour toi, n'est-ce pas ?

Haney saisit son cigare et l'arracha de sa bouche.

- Qu'est-ce qui est vraiment facile ?

- De blouser les gens.

- De blouser qui ? Toi ?

Mais il tournait déjà la tête pour les regarder tous les uns après les autres.

Mildred lança :

- Regarde-moi, Haney.

Haney s'enfonça son cigare dans la bouche et regarda Mildred. Il mâchonnait rageusement son cigare comme pour se donner du courage.

- Très bien, dit-il. Je te regarde. Est-ce que j'ai l'air inquiet ?

- Non, répondit Mildred. Tu n'as pas l'air inquiet. Tu as l'air mort de peur.

- Et de quoi est-ce que j'aurais peur ?

- C'est à toi de nous le dire, répondit Mildred.

Haney s'assit. Il plongea la main dans la poche de sa veste et en sortit quelques allumettes. Il en choisit une, la frotta contre la semelle de sa chaussure et commença à allumer son cigare. Un silence de mort régnait dans la pièce. Il tira quelques violentes bouffées, puis il se leva et se dirigea vers la porte.

Dans la salle, personne ne dit rien, personne ne bougea. En approchant de la porte, Haney tourna la tête de droite à gauche en petits mouvements saccadés. Il posa la main sur la poignée, commença à ouvrir la porte et se rendit compte que personne n'allait l'empêcher de sortir. Il respirait difficilement, maintenant, et son visage virait du rouge au pourpre. La sueur lui dégoulinait du menton. Ses lèvres tremblaient et ne serraient plus son cigare qu'il dût ôter de sa bouche.

Tout à coup, il lâcha un chapelet de jurons sonores, referma la porte à la volée et se retourna.

- Vous croyez que j'ai peur ? demanda-t-il, s'adressant à la salle entière. Quand un homme a peur, il s'enfuit. Est-ce que vous m'avez vu m'enfuir ?

Il commença à faire le tour de la salle, allant d'une table à l'autre.

- Je ne fuis personne. Je peux vous regarder en face, tous autant que vous êtes. Je peux vous regarder droit dans les yeux et vous dire que j'ai la conscience tranquille.

Il était à la table de Spann quand il dit cela, et Spann, pensif, fixait le centre de la table.

C'était comme s'ils se massaient tous autour de Haney, bien que personne n'ait bougé. Haney s'écarta de la table de Spann et recula vers le centre de la pièce.

- Maintenant, écoutez-moi, dit-il. Ecoutez bien ce que je vais vous dire. Si je n'avais pas la conscience tranquille, est-ce que je serais venu ici, ce soir ?

Mildred quitta sa table et avança vers Haney. Elle lui dit :

- Tu es venu ici pour nous placer ton baratin.

- Quoi ? fit Haney, écarquillant les yeux. Quel baratin ? Toute la soirée, je n'ai pas arrêté de raconter des histoires.

- Pour nous faire rire, dit Mildred. Pour amuser la galerie. Comme si on était des attardés mentaux, incapables de réfléchir ou de réagir.

Elle s'approcha encore de Haney, qui commença à battre en retraite devant elle.

Elle poursuivit :

- Tu as fait une grosse erreur. Tu nous a pris pour des imbéciles.

Puis son poing partit à toute volée et elle frappa Haney en plein visage. Elle le frappa de nouveau et il se plia en deux en laissant échapper un hurlement. Mildred leva le bras pour frapper une troisième fois, mais elle vit Shealy secouer la tête,

comme pour l'avertir. De la fenêtre, Cassidy remarqua ce geste, et vit que Mildred tenait compte du conseil de Shealy. Tournant le dos à Haney, elle regagna sa table.

Elle s'assit, alluma une cigarette et la fuma tranquillement. Elle se comportait comme s'il ne s'était rien passé. Avec un râle, Haney reprit longuement son souffle. Il fit quelques pas vers Mildred, les bras écartés comme pour l'implorer, mais une idée soudaine dut lui traverser l'esprit car il fit brusquement volte-face et se précipita vers la table où Shealy était assis avec Doris. Au même moment, Lundy passait près de la table et barra involontairement la route à Haney qui le bouscula.

Haney saisit Lundy et l'écarta violemment. Lundy heurta une table, trébucha et tomba à terre. Il eut un cri de chien blessé et s'assit sur le plancher, puis ses glapissements furent noyés par les grondements sourds qui s'élevèrent de toutes les tables.

Cassidy vit tous les clients se lever lentement de leurs sièges. Avec un sourire suave, Spann regardait la longue lame de son couteau jaillir du manche et se rétracter comme la langue d'un serpent. Haney se retourna pour leur faire face et Cassidy découvrit la terreur qui habitait son regard.

Puis Shealy fit signe aux hommes de se rasseoir. Au même moment, Haney avait lancé un coup d'œil à Shealy et intercepté son geste, et maintenant, son expression de terreur avait disparu, laissant place à une moue insolente de défi ouvert. Haney s'approcha de Shealy et lui lança :

- Ne te crois pas obligé de me faire une faveur. S'ils ont envie de me sauter dessus, laisse les faire. Il n'y en a pas un seul qui me fasse peur, ici.

De s'entendre ainsi clamer sa propre bravoure lui remonta le moral. Il dévisagea tous les hommes tour à tour et déclara :

- Si ça vous tente, je suis à votre disposition. Je vous attends.

- Calme-toi, dit Shealy. On peut très bien régler cette question tranquillement.

Haney fronça les sourcils. Silencieusement, il interrogeait Shealy du regard, et sans dire un mot, Shealy lui répondit. Cassidy les observa tandis qu'ils échangeaient cette conversation muette. Cela dura un certain temps et peu à peu, le regard de Cassidy se détacha d'eux et vint se poser sur Doris. Il observa la façon dont elle tenait son verre vide. Tous les autres occupants de la salle regardaient Haney, mais Doris fixait son verre, attendant que quelqu'un le remplisse. Le seul contact que possédait Doris avec le monde extérieur était ce verre vide. Cassidy s'en rendait parfaitement compte, en l'observant à travers la fenêtre, et du même coup, il comprenait beaucoup d'autres choses.

Cette soudaine prise de conscience était presque une réalité tangible, comme une page de livre contenant des vérités premières imprimées noir sur blanc. Cassidy comprenait, maintenant, la totale inutilité de sa tentative de sauver Doris. Il n'y avait aucune possibilité de la sauver. Elle n'avait aucune envie d'être sauvée. Tous les efforts que Cassidy avait faits pour l'arracher à l'alcool partaient d'une présomption erronnée, et son propre mobile, maintenant qu'il le considérait de façon objective, avait été beaucoup plus égoïste que désintéressé. La pitié qu'il ressentait pour Doris n'avait été que le reflet de celle qu'il éprouvait envers lui-même. Et si Doris lui avait semblé si nécessaire, c'était parce qu'il avait besoin de trouver en lui-même quelque chose de noble et de chevaleresque.

Il comprenait, maintenant, que ses bons sentiments s'étaient portés dans la mauvaise direction. Il s'en était fallu de peu qu'il ne joue à Doris un tour fatal. Elle était ce qu'elle était, et elle ne serait jamais autre chose. Elle était en communion parfaite et permanente avec sa bouteille d'alcool, sa compagne inséparable.

Quand Cassidy eut compris cela, il raya Doris de sa mémoire. Et la pensée qui lui vint alors à l'esprit fut le début d'une nouvelle découverte, mais avant qu'il puisse y réfléchir plus longuement, Haney Kenrick attira son attention.

Il vit Haney s'éloigner de la table et s'avancer vers le centre de la pièce d'une démarche parfaitement assurée et quelque peu prétentieuse.

Mais maintenant, la salle avait des allures de tribunal, et il y avait quelque chose de cérémonieux dans la façon dont Shealy se levait, se penchait par dessus la table et brandissait l'index vers Haney en déclarant :

- Tu as menti à la police. Mais tu ne peux pas nous mentir, à nous.

Haney fut sidéré. Il resta pétrifié. Tournant toujours le dos à Shealy, il répondit :

- Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

- Encore un mensonge.

Haney serrait son cigare entre ses dents. Il le mâchonnait furieusement. Rassemblant ses forces pour se montrer plus arrogant encore, il demanda :

- De quel droit me traites-tu de menteur ?

Mildred se leva de nouveau.

- Nous savons la vérité.

- Vraiment ?

Haney parvint à ricaner.
- Racontez-moi ça.
Mildred serra les poings et fit un pas vers Haney. Mais cette fois elle parvint à se contenir. En tendant le bras vers l'autre bout de la pièce, elle dit :
- Il y a un téléphone, là-bas. Tu le vois, Haney ?
Haney regarda l'appareil. Puis il regarda Mildred, et de nouveau, le téléphone.
- Voilà ce qu'on veut que tu fasses, dit Mildred. On veut que tu ailles au téléphone et que tu mettes une pièce dans l'appareil.
Tout en parlant, elle reculait lentement vers la table de Pauline et de Spann.
Elle reprit :
- Mets une pièce dans l'appareil, et appelle la police.
- Quoi ? marmonna Haney, les yeux toujours fixés sur le téléphone. Qu'est-ce que tu as dit ?
- La police, répéta Mildred.
Maintenant, elle se trouvait devant Spann. Elle passa son bras droit derrière son dos pour que Haney ne puisse pas voir ce qu'elle faisait.
Cassidy vit sa main monter et descendre, et il comprit aussitôt. Silencieusement, elle demandait à Spann de lui donner son couteau. Spann glissa le cran d'arrêt dans sa paume et Mildred referma les doigts autour du manche.
- Appelle la police, ordonna Mildred, et dis-leur la vérité.
Haney la regarda et sourit. C'était un sourire étrangement déformé et il y avait une lueur bizarre dans le regard de Haney.
- Tu me supplies de le faire, si je comprends bien.
- Si tu veux, dit Mildred. Je te supplie de le faire.
- Moi, ce n'est pas comme ça que je supplie...
Haney respirait difficilement.
- ... Tu sais comment je supplie...
Il soufflait de plus en plus fort, et l'air sifflait entre ses dents. Il regardait Mildred comme s'il était seul avec elle dans la pièce.
- ... Quand je supplie, je me mets à genoux. Tu t'en souviens, Mildred ? Tu te rappelles comment je me mettais à genoux ?
Cassidy vit que Mildred, derrière son dos, soupesait le couteau pour l'avoir bien en main. Il agrippa le rebord de la fenêtre et se dit qu'il devrait entrer tout de suite pour arracher le couteau des mains de Mildred.
- Voyons comment tu fais, dit Haney. Fais nous voir comment tu te mets à genoux pour me supplier...
Il eut un rire gras.
- ... Mets-toi à genoux...
- Je le ferais, dit Mildred, si je savais que cela pouvait servir à quelque chose.
Le rire de Haney s'arrêta net.
- Rien ne servirait à rien...
Il fit un pas vers elle.
- ... Maintenant, j'ai enfin ce que je veux. Je peux dire que je suis drôlement en train de te posséder, non ?
A ce moment, il perdit légèrement son calme et sa voix se fit stridente.
- Maintenant, tu l'as vraiment dans le baba et je peux faire ce que je veux de toi.
Haney rit de nouveau, mais son rire s'étrangla quand Mildred mit son bras droit devant elle et qu'il vit la lame du couteau pointée sur son estomac.
- Je ne plaisante pas, dit Mildred. Tu as tout fait pour mettre mon homme dans le pétrin. Maintenant, tu vas le tirer de là, ou je te tue.
Haney Kenrick resta figé, regardant Mildred avancer vers lui. Pendant un instant, il ne fut plus qu'une masse pétrifiée par la peur, mais brusquement, il se secoua, il explosa, en proie à une rage aveugle. La coupe débordait. C'en était vraiment trop. C'était vraiment trop injuste que Cassidy soit tout pour Mildred, et que lui, Haney Kenrick, ne soit rien d'autre qu'un gros tas de graisse qui attendait, impuissant, de servir de cible à la lame du couteau.
Sa rage explosa et Haney prit un risque insensé. Il se jeta sur Mildred, abattant ses bras devant lui. Sa main se referma sur le poignet de Mildred, le tordit brutalement, et le couteau tomba sur le sol. Son autre main formait déjà un poing énorme qu'il tenait à hauteur de l'épaule, prêt à frapper. Haney se dit qu'il allait lui marteler le visage. Il allait massacrer ce visage superbe qu'il avait adoré. Pendant un instant, il savoura le plaisir d'imaginer Mildred défigurée.
Au même moment, Cassidy ouvrit la fenêtre et fit irruption dans la pièce, bondit sur Haney et l'assomma en abattant des deux poings sur son crâne. Haney recula, titubant, et Cassidy frappa de nouveau, l'envoya au tapis, le releva et le terrassa une seconde fois. Haney essayait de se protéger, mais Cassidy passe ses deux bras autour de sa gorge, le souleva de terre et le traîna à travers la pièce jusqu'au téléphone mural.

Shealy était déjà au téléphone. Il avait mis une pièce dans l'appareil et il demandait à l'opérateur de lui passer la police.

- Non, gargouilla Haney.

- Non ?

Cassidy resserra son étreinte sur la gorge de Haney.

Haney gargouilla de nouveau et parvint à dire :

- D'accord.

Puis Haney prit le téléphone. A l'autre bout du fil, un officier de police lui demanda de parler plus distinctement, ce que Haney avait beaucoup de mal à faire. Il hoquetait et il sanglotait.

Tous les clients avaient quitté leur table et ils se pressaient autour de Haney, maintenant, et quand Haney parut ne plus pouvoir tenir sur ses jambes, ils s'approchèrent obligemment pour le maintenir debout tant qu'il serait au téléphone. Lorsque Haney commença à parler de façon compréhensible, Cassidy s'éloigna du groupe et chercha Mildred des yeux.

Il la découvrit assise seule à une table, au fond de la salle. Elle avait passé un bras par dessus le dossier de sa chaise et elle était tranquillement assise, l'air détendu. Cassidy prit un siège de l'autre côté de la table.

- Où habites-tu maintenant ? demanda-t-il sans la regarder.

Mildred haussa les épaules.

- Je suis revenue à l'appartement.

Elle jouait avec une allumette carbonisée, trançant une sorte de dessin sur la table avec l'extrémité noircie. Elle dit :

- Je regrette d'avoir jeté tes vêtements dans le fleuve.

Cassidy ne la regardait pas. Une grosse boule dure lui bloquait la gorge. Il pencha la tête de côté et se mordit très fort la lèvre.

- Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle. Hé, Cassidy, regarde-moi. Qu'est-ce que tu as ?

- Ce n'est rien.

Il avala la boule qui lui serrait le gorge, mais il n'arrivait toujours pas à regarder Mildred.

- Ça ira mieux dans un moment. Alors, je te dirai ce que j'ai.

FIN.

POLAR

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire recevoir
en cadeau d'abonnement,

soit : . . . .

soit : . . . .

soit : . . . .

FRANCE
Abonnement annuel :
12 Nos Cadeau gratuit : 100 F

ETRANGER
Abonnement annuel :
12 Nos Cadeau gratuit : 150 F

à partir du No : . . . .

Nom : . . . .

Prénom : . . . .

adresse : . . . .

. . . .

code postal. . . . . Ville : . . . .

Les règlements sont à adresser à «POLAR», 33 Passage Jouffroy - 75009 Paris - Règlement par chèque bancaire ou postal exclusivement.

Le cycle que F.R.3 consacre en cette période estivale à Samuel Fuller est évidemment le grand événement de la télévision.

Patrick Brion, dans ce cycle, nous propose deux polars : «Pick-up on South Street» et «House of Bamboo», deux classiques du grand Sam.

«Pick-up on South Street» («Le port de drogue» - titre français absurde) fut réalisé en 1953, en pleine guerre froide. Le thème est délirant : un pickpocket parvient à déjouer les plans d'espions de l'Est et se fait blanchir son casier judiciaire grâce à son action patriotique. La censure française interdit longtemps la v.o. du film. Une copie honteusement doublée fut exploitée : les espions «rouges» cédant la place à un gang de la drogue !...

C'est peut-être le chef d'œuvre de Fuller. La mise en scène est un modèle du genre. Aucun temps mort. Une action soutenue de bout en bout et une direction d'acteurs hors de pair. On se souviendra longtemps de la séquence d'ouverture dans le métro jamais égalée tout comme on n'est pas prêt d'oublier Richard Widmark rafraîchissant sa bière dans les eaux troubles de l'Hudson. Et comment ne pas se souvenir de l'extraordinaire composition de Thelma Ritter (1905-1969) vendeuse de cravattes à la sauvette, quelque peu voleuse et farouchement anti-communiste, victime des campagnes d'intox de l'époque.

Avec «House of Bamboo» («La maison de bambou» et également «Opération Tokyo») Fuller nous entraîne au pays du Soleil Levant au lendemain de la défaite japonaise. De nombreux déserteurs de l'armée américaine ont constitué des gangs. Un officier M.P., (rôle tenu par le futur Eliot Ness, c'est à dire Robert Stack), en liaison avec le chef de la police niponne (Sessue Hayakawa, 1878-1973), est chargé de démanteler une bande de hors-la-loi que dirige Robert Ryan (1909-1973). Tournée à Tokyo, cette œuvre apparaît aujourd'hui comme l'une des plus ambitieuses de Fuller. Rarement un cinéaste n'a été aussi loin dans les rapports entre deux hommes sur le plan, non pas de l'amitié virile, mais tout simplement sur celui de l'estime réciproque. Et si Stack apparaît en justicier il est évident que l'affection de Fuller et la nôtre se porte sur Ryan, le gangster qui tel Falstaff ou Harry Line est victime d'une amitié trahie.

Toujours sur F.R.3 on pourra voir «Les yeux cernés» de et avec Robert Hossein dans lequel Michèle Morgan joue une bien jolie veuve et «L'adorable voisine» de Richard Quine avec Kim Novak fascinante sorcière.



Sur T.F.1, au cours du cycle Bourvil on peut revoir «La grosse caisse» de Joffé, et, éventuellement «Les Arnaud» de Joanson avec Adams en jeune délinquant.

Reste Antenne 2 où le polar est plutôt discret en cet été. Cependant c'est avec un très grand plaisir que nous retrouverons les «demoiselles indignes» d'Arsenic et vieilles dentelles avec Cary Grand face à Peter Lorre (1904-1964), chirurgien ivrogne, qui «fait» à Raymond Massey le visage de la créature de Frankenstein le tout sous la direction d'un Frank Capra en super forme.

Guy Botal
(Collaboration : Gérard le Chat)

Dates - sous réserves - des films mentionnés ci-dessus :

F.R.3. : «Le port de la drogue» (3 Août, 22 h 30)— «La maison de bambou» (10 Août, 22 h 30) — «L'adorable voisine» (19 Août, 20 h 30) — «Les yeux cernés» (25 Août, 20 h 30)
A.2. : «Arsenic et vieilles dentelles» (22 Août, 22 h 30)
T.F.1. : «La grosse caisse» (4 Août, 20 h 30) «Les Arnaud» (11 Août, 20 h 30).



A chaque aube je meurs

Le roman de Jerome Odlum à l'origine du film de William Keighley était entièrement centré sur une description minutieuse de l'univers carcéral, la machination ayant permis la condamnation de Frank Ross n'étant évoquée que par un rapide flash-back. Le glissement opéré par les scénaristes semble avoir pour principal objet d'insister sur la dénonciation de la corruption des pouvoirs publics. L'instigateur de la machination est en effet District Attorney, en passe d'être élu gouverneur. Quant à la victime, il s'agit également d'une des figures centrales du roman et du film noirs, puisque journaliste, Frank Ross était sur le point de dénoncer les manœuvres illégales de certains gros bonnets. Si l'importance accordée à la description de la vie de la prison demeure très grande, le va-et-vient avec l'extérieur est dans le film beaucoup plus déterminant que dans le livre, et cette tentative d'ouverture nuit peut-être dans une certaine mesure à l'intensité du récit. Certaines scènes au cours desquelles éclate toute la violence de Cagney laissent ainsi à penser que le film va retrouver les accents de par exemple «Je suis évadé», mais la place accordée à «l'enquête» interdit d'aller très loin dans cette direction.

Conséquence directe, l'intérêt se déplace sensiblement du personnage incarné par Cagney à celui du caïd (George Raft), réellement fascinant. L'imbrication des thèmes, qui fait la richesse du film, lui impose également, pour des raisons de structure, certaines limites. Ces quelques réserves pour dire que «A chaque aube je meurs» n'est pas tout à fait à la hauteur des titres prestigieux qu'il évoque immanquablement. Au-delà de la qualité de l'interprétation, demeure en fait surtout le souvenir de quelques scènes, qui trouveraient facilement leur place dans une anthologie du genre : la plupart de celles évoquant les rapports Raft-Cagney, le meurtre pendant la séance de cinéma, l'évasion du tribunal, la comparution devant la commission de remise des peines, la mutinerie finale... Cela fait déjà beaucoup, cela

suffit en tous cas pour faire de «A chaque aube je meurs» un film important, dont il convient de ne pas oublier qu'il constituait, en 1939, un pas décisif dans la prise en compte par le cinéma de certains aspects particulièrement noirs de la société américaine.

P.M.

EACH DAWN I DIE
Etats-Unis. 1939. 1h30.
Prod. : Warner Bros
Dist. : Les Grands Films Classiques et le Studio Action
Réal. : William Keighley
Scén. : Norman Reilly Raine et Warren Duff, d'après le roman homonyme de Jerome Odlum
Ph. : Arthur Edeson
Avec : James Cagney, George Raft, Jane Bryan, George Bancroft, Maxie Rosenbloom, Stanley Ridges, Alan Baxter, Victor Jory...

l'arme au poing



Quand il n'a pas un auteur solide pour l'épauler (genre Brian Garfield dans Death Wish), Michael Winner se laisse aller à son goût de l'épate et refuse de considérer autre chose que le spectacle. Vu sous cet angle, le film amuse : une succession de morceaux de bravoure, plus «enlevés» les uns que les autres avec beaucoup d'explosions, de flammes et de cascades spectaculaires. Cela ne suffit pas pour maintenir l'intérêt. L'expérience l'a prouvé : quand les personnages sont inexistants, on se fiche de ce qui peut leur arriver. Winner devrait rechercher des scénaristes au lieu de croire que les moyens financiers suppléent à tout, même à l'absence d'une histoire.

F.G.

L'ARME AU POING (Fire power)
G.B. - 1979. 1h40'
Production : Sir Lew Grade
Réalisation : Michael Winner
Scénario : Gerald Wilson d'après l'histoire de M. Winner et Bill Kerby
Photo : Dick Kratina (USA) et Robert Paynter (Caraïbes)
Musique : Gato Barbieri
Distribution : U.G.C.
Interprétation : Sophia Loren, James Coburn, Eli Wallach, Anthony Franciose, O.J. Simpson, Vincent Gardenia, Lake La Motta, Victor Mature, Fred Stuthman, Bill Abbott, etc.

international prostitution

BRIGADE CRIMINELLE

Au début, on croit que l'auteur veut marcher sur les brisées de Gérard de Villiers et sa brigade mondaine. Pas du tout. Après une descente aux enfers dans le monde du sexe, l'auteur préfère le tourisme en Thaïlande et l'histoire d'amour à l'eau de rose. L'histoire policière n'est qu'un prétexte à développer une niaiserie qui finit par être désarmante à force de bons sentiments.

INTERNATIONAL PROSTITUTION (Brigade criminelle).

Production : Ian Kador (Ginis Films/Alpes Cinéma/C.F.D.)
Réalisation : Elie Blorovich
Scénario : Enrico Verasis et Elie Blorovich
Musique : Thierry Geoffroy et Christian Villers
Distribution : Silenes
Interprétation : Laura Gemser, Jean-Louis Broust, Gabriel Tinti, Sophie Boudet, Shirley Corso, Yves Brainville, Joëlle Guillaud, etc.

enquête sur une passion

La maîtresse d'un jeune psychanalyste américain vivant à Vienne tente de se suicider. Ponctué par les efforts faits par les médecins pour sauver la jeune femme, le film reconstitue la liaison, tandis qu'un policier tente d'éclaircir les circonstances exactes du suicide. Nicholas Roeg a donc conçu son film comme une série de flashes-back passablement alambiquée, sorte de puzzle de plus de 2 heures, que certains jugeront sans doute tout à fait ingénieux, et que d'autres, dont je suis, trouveront parfaitement ennuyeux et tape-à-l'œil.

«Enquête sur une passion» évoque pour moi le genre de cinéma à l'esbrouffe qui fatigue la rétine et est in-



capable de faire un tant soit peu exister les personnages. Seul Harvey Keitel parvient dans son rôle de flic, et en quelques rares occasions, à une relative densité. Mais encore une fois, ceux qui aiment ce type de travail ont certainement de très bonnes raisons pour cela, «Enquête sur une passion» me paraissant devoir n'engendrer que des réactions de type quasi-épidermiques.

ENQUETE SUR UNE PASSION (Bad Timing)

U.S.A. 1980 - 2h.
Production : Jeremy Thomas (Recorded Picture Company)
Réalisation : Nicolas Roeg
Scénario : Yale Udoff
Photo : Anthony Richmond
Musique : Richard Hartley
Distribution : 20 th. C. Fox
Interprétation : Art Garfunkel, Harvey Keitel, Theresa Russel, Daniel Massey, Denholm Elliott, etc.

détective comme Bogart

Que Robert Sacchi ressemble à Bogart, c'est incontestable. Que l'idée de base du roman (et donc du film) soit ingénieuse, c'est certain. Mais que le film cesse pratiquement de fonctionner au bout de vingt minutes ne l'est pas moins. Passé en effet le moment d'étonnement causé par cette assez saisissante ressemblance qui nous vaut d'ailleurs la meilleure scène du film (l'accident de voiture de Mike Mazurky, qui a «reconnu Bogart»), la bonne idée qui consistait à faire de Sam Marlowe un cinéphile s'épuise vite, et l'extrême faiblesse du scénario, alliée à la pauvreté de la mise en scène, a raison du spectateur le plus attentif. Le jeu des citations ne suffit plus, le problème étant qu'en fait on se fiche complètement que Sacchi ressemble à Bogart, car si celui-ci ne pouvait sauver un mauvais scénario, mal mis en scène de surcroit, que peut faire son double ?

P.M.

DETECTIVE COMME BOGART (The man with Bogart's face)

U.S.A. - 1980
Production : Melvin Simon
Réalisation : Robert Day
Scénario : Andrew J. Fenady d'après son roman
Photo : Richard C. Glouner A.S.C.
Musique : George Dunning
Distribution : Zoth C. Fox
Interprétation : Robert Sacchi, Michèle Phillips, Franco Nero, Sybil Danning, Herbert Lom, Victor Buono, Olivia Hussey, Misty Rowe, Gregg Palmer, etc.

american gigolo

La déception causée par «American Gigolo» est à la mesure de l'estime portée à son auteur, dont on sait depuis **«Blue Collar»** qu'il est non seulement un scénariste de grand talent, mais encore un véritable cinéaste. Déjà **«Hard core»** faisait naître quelques doutes quant à la pertinence de certains choix opérés par Schrader. **«American Gigolo»** ne fait que les confirmer. Le film surprend par son manque de rythme, le récit accumule lourdeurs et redites, comme si Schrader paraissait en quelque sorte se défier de son sujet, et les bonnes prestations fournies par Richard Gere et Lauren Hutton n'y peuvent rien changer. En quelques rares occasions Schrader parait retrouver un peu de cette force qui fait tant défaut au film, mais cela ne suffit pas, d'autant que l'enquête policière parait elle-même être conduite comme à regret, comme si cette volonté moralisatrice déjà apparente dans **«Hard Core»**, et ici encore plus évidente, étouffait décidément tout. Schrader n'a bien sûr pas perdu tout talent, le film existe, mais il lasse très vite, et il est bien difficile de se sentir réellement concerné, à quelque niveau que ce soit.

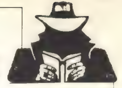
P.M.



AMERICAN GIGOLO

U.S.A.- 1980. 2 h
Production : Freddie Fields
Réalisation : Paul Schrader
Scénario : Paul Schrader
Photo : John Bailey
Musique : Giorgio Moroder
Distribution : Paramount/CIC
Interprétation : Richard Gere, Lauren Hutton, Hector Elizondo, Nina Van Pallandt, Bill Duke, Brian Davies, etc.

bouquins ringards



Vive l'été ringard ! Il pleut, on se pèle les meules, les campings s'embourbent, c'est la joie; enfin on peut lire sans fausse honte, sans être obligé d'aller à la bronzette ou de se tremper dans une flotte polluée. Voici, amis de l'été ringard, quelques malsaines lectures pour le coin du fuel, à dévorer avec deux pull-overs (ou deux poules sans, au choix). Comme j'écris ces modestes pages au son des 4 saisons que Vivaldi écrivit à l'époque où il y en avait encore, des saisons, cette rubrique sera essentiellement musicale.

Ringardo ma non troppo : La grotte, *de Christian Dureau (Coll. Enquêtes). Non, il ne s'agit pas de la célèbre grotte de Gien chantée par Francis Blanche (Marcher dans la grotte de Gien, ça porte bonheur, surtout du pied gauche) mais d'une grotte sous-marine dans laquelle le naïf et incandescent pédégé Steve Morrisson planque le cadavre du mari de celle qu'il aime et qu'il a assassiné pour avoir la belle à lui seul. Mais... comme dans les meilleurs Hadley Chase, un témoin imprévu du drame se livre à un odieux chantage... Ça se passe à Nice, et bien que les rebondissements se laissent prévoir longtemps à l'avance, ça se lit agréablement, avec une sécurisante impression de déjà-vu. On n'est pas dépaysé, quoi ! Y a qu'un malheur, le bouquin est correctement écrit, sans ces pataquès qui nous ravissent. Ah ! le ringard n'est plus ce qu'il était, vous entends-je déjà soupirer. Rassurez-vous vite !*

Ringardo moderato : Faut pas croire tout ce qu'on raconte, *de Philippe A. Novo (Coll. Train d'enfer, Glénat). Deux gus, un jeune et un plus vieux (comme l'été) partent à la chasse au trésor en Australie et courent mille dangers, flanqués à mi-chemin d'une fille un peu naïve à qui tout le monde veut faire la fête. C'est pas mal torché, mais, bizarrerie rigolote, le bouquin devait être trop court, aussi l'auteur nous flanque-t-il en plein milieu 50 pages de simili-western se passant au siècle dernier et nous racontant l'origine du trésor en question. Deux romans pour le prix d'un, en quelque sorte, mais la construction en souffre, faites-moi confiance. L'affaire se situe entre les aventures de Bob Morane et la collec Signe de Piste, avec pour faire plus adulte une ou deux scènes de viol aussi bien troussées que l'héroïne. D'après moi, il s'agit d'un scénario de bédé délayé sous forme de roman. A noter quelques illustrations agréables, qui tendent à étayer ma thèse. (Comment que je cause, c'est Vivaldouche qui me produit cet effet, faut croire).*

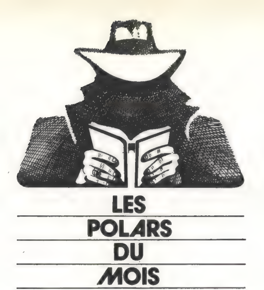
Ringardo vivace : Le prisonnier de Beaubourg *de Michel Brice (Brigade Mondaine). Vingt-huitième enquête de l'équipe de choc Badolini-Brichot-Corentin, alias Baba, Bribi et Coco, ainsi que les a surnommés l'inévitable Michel Lebrun. (Tiens, il m'a fait un coup en vache, çui-là : il n'a-t-il pas z'osé, dans son dernier polar chez Engrenage, mettre en scène un répugnant malfrat obèse nommé Wolfgang ? Un de ces quatre, je vais lui rendre la monnaie de sa pièce.) Le bouquin étale complaisamment les répugnantes exactions des loubards de tout poil qui hantent le plateau Beaubourg, et débute par une scène de viol collectif en plein Centre Pompidou, sous les yeux d'une foule mateuse et complice. Naturellement, tous ces salauds de jeunes chevelus seront punis comme il convient, non sans que nous ayions eu droit aux habituelles scènes de cul et de sadisme. Mais, comme dirait ma copine Jessica, que ce cul-là est donc tristos ! J'imagine l'auteur de ces flasquitudes comme un bon vieillard, respecté de sa bignole, vivant entre un vieux chat et une antique gouvernante, et revivant par plume interposée les exploits de son défunt deuxième âge. Pouah, pépé, parles-en un peu moins et fais-le un peu plus, c'était le conseil du docteur Wolfgang.*

Ringardissimo : Basile le distrait, *de Célestin Valois (Plon). Deux titres à la fois inaugurent cette nouvelle série, sans doute patronnée par Gérard de Villiers pour remplacer les aventures de Victoria, qui ont fait semble-t-il naufrage corps et bien. Titres de ces deux épisodes :* **Faites sauter le pharaon** *et* **La pilule de l'ayatollah**. *Basile le distrait s'appelle Basile, et il est distrait. C'est ennuyeux car il s'agit d'un grand cerveau qui appartient à un service de renseignements, et il paume tous les dossiers top-secret. Il a aussi un greffier nommé Einstein et une éternelle fiancée, Béatrice, qui a bien du mérite, la pauvre dame. Description du distrait : «Un grand gaillard d'une trentaine d'années, à la chevelure blonde ébouriffée, au regard clair» ... il ne porte pas une chaussure noire, mais c'est tout juste. Moi, je m'appellerais Pierre Richard, je demanderais ma part des droits d'auteur ! A part ça, ça se veut humoristique, brillant, farfelu, et c'est ce que vous pouvez imaginer : tout le contraire. Enfin, n'accablons pas une série qui débute, mais ce distrait ne m'a guère distrait (oui, j'ai fait mieux, mais c'est Vivaldo qui m'amollot le cervi).*

Côté Bébé Noir, c'est la tasse. Bien reçu ce mois-ci, y aurait-il du mou dans la corde à noeuds ?

Les bonnes adresses de Wolfgang : Un fidèle correspondant, Jean Chermulli, de Saint-Tropez, me signale dans cette délicieuse bourgade que le Koweit nous envie, l'existence d'un magasin de farces et attrapes dont l'enseigne est rédigée comme suit : «Au vieux qu'on chérit» direction «Zizanie Poussabout». Cela valait d'être signalé, n'est-ce pas ? Alors, une seule direction : Saint-Tropez pour vos provisions de poil à gratter, bombes fumigènes, coussins pétomanes, fluide glacial et autre nuisances. Merci, Wolfgang. Sur ce, il pleut toujours sur Bécon, Vivaldi m'emmerde, je vais mettre **Chantons sous la pluie.**

Votre bien mélomane,
Wolfgang-Amadeus Polar



LES POLARS DU MOIS

«BOBO»
de Frank Vialle

Avec Bobo, Frank Vialle a systématiquement évité tous les pièges qui se présentaient à lui. En choisissant comme personnage principal un débile, il pouvait tomber dans le misérabilisme sordide ou la peinture chrétienne de l'innocent martyr. Ni l'un ni l'autre. Bobo a mal, et c'est en fonction de cette douleur qu'il se définit. Bobo veut se venger et n'oublie pas les meurtrissures ; il ne peut devenir en aucun cas, comme l'âne Balthazar de Bresson, le symbole de l'innocence contre lequel s'acharne le mal. Victime sans doute, mais comme beaucoup d'autres.

La minutieuse préparation de sa vengeance nous ramène à un schéma dont la littérature s'est beaucoup servi ces dernières années, qu'elle soit de gauche ou de droite. Le motif de la vengeance parait si justifié qu'il excuse par avance les atrocités que va commettre le héros en devenant bourreau. Et c'est là le coup de génie de Frank Vialle : il refuse de créer l'intérêt par une violence complaisante. Il suggère la séance de torture de Bobo ; et au moment de «l'exécution» des coupables, il renvoie sans discours aux vrais responsables de la situation. Bobo connait la douleur ; il sait la reconnaître dans le regard des autres.

Dernier piège : la grandeur d'âme de l'innocent. Vialle l'évite avec la même maestria. Dans son désir égoïste de regagner son nid douillet, le débile provoquera la mort de la seule personne qui l'ait sincèrement aidé. Si un Dieu protège les innocents, celui-là le fait de façon aveugle.

Dans les découvertes du jeune polar français, Frank Vialle me parait le plus intéressant.

F.G.

«Bobo»
de Frank Vialle
Engrenage no 19
Ed. Jean Goujon

«LE COUCOU»
de G.J. Arnaud

Imaginez un homme de ménage qui découvrirait, derrière des bureaux inhabités, une planque de Mesrine. L'idée est originale et assez forte pour tenir tout un roman.

Imaginez en plus que cette planque, où tout est prévu pour soutenir un long siège, offre à notre homme (habitué à un F3, une épouse revêche, une gamelle et un pastis-la-semaine-pour-ne-pas-grever-le-budget), une nourriture abondante et délicieuse, un confort luxueux, mais aussi une bibliothèque, une chaine hifi, une tv qui lui font découvrir les délices de la culture. Le sujet prend une résonance sociale. Bien.

Imaginez encore qu'avec la culture notre «héros» prenne goût à l'indépendance, à la propriété et ne puisse plus supporter la médiocrité du milieu d'où il vient.

Imaginez enfin que ce petit nid douillet amène notre «coucou» au meurtre...Et je ne vous demande pas d'imaginer l'ingéniosité logique qui préside à toute l'histoire.

Le résultat prouve, s'il en était encore besoin, que G.J. Arnaud est notre meilleur auteur populaire. Que ce soit dans l'espionnage, l'érotisme, l'aventure ou le polar, il brosse des histoires qui surprennent par leur originalité et qui fonctionnent à plusieurs niveaux. Derrière le suspense et l'action, Arnaud démonte, à travers des personnages représentatifs d'une classe sociale précise, les rouages de notre société. Et cela, sans jamais tomber dans la démonstration pesante ou la démagogie.

Oui, vraiment, un grand auteur.

F.G.

«Le coucou»
de G.J. Arnaud
Spécial Police no 1574
Fleuve Noir.

«LA TAUPE DU GENERAL»
de David Osborn.

«La taupe du général» est un roman d'espionnage très particulier. Il ne met pas aux prises, dans une lutte amère et sans merci des agents secrets de l'Est et de l'Ouest, mais il relate la guerre que pourraient se livrer les services d'espionnage français et américains.

David Osborn imagine en effet qu'au début des années 60, le général de Gaulle a décidé d'infiltrer les services de sécurité américains et placé un homme à lui à un poste-clé, à Washington. Cet homme, Aaron Zeisman, est l'expert aux affaires françaises de la Dallas Research Foundation, un organisme officiel d'études sur les problèmes d'énergie. Or, sa situation est chaque jour plus difficile car, la politique extérieure de la France ayant changé, il est devenu l'élément perturbateur dont il faut se débarrasser.

Si l'on excepte le prologue angoissant situé à Washington, «La taupe du général», qui est donc le récit violent du combat solitaire et inutile d'Aaron Zeisman, se déroule sur le territoire français entre Paris, Lyon et Bordeaux. Visiblement, l'auteur connaît bien la France, même s'il commet quelques erreurs de détail dans sa description de nos institutions et dans son explication des arcanes de la politique intérieure française.

Très pessimiste, le propos de David Osborn, dont nous ne connaissions jusqu'à présent qu'un roman très dur paru chez Belfond («La chasse est ouverte»), a cependant un aspect audacieux : les espions américains n'y sont pas présentés comme les défenseurs désintéressés de la liberté et de la démocratie, mais comme des tueurs et des tortionnaires. C'est à tel point, d'ailleurs, que la scène finale, qui décrit une formidable fusillade dans la cour de l'Elysée, est d'une certaine façon une justification du terrorisme (même s'il est montré, avec lucidité, que cela ne sert à rien). Décidément, la politique étrangère de de Gaulle aura inspiré les écrivains américains.

C.B.

«La taupe du général»
(«The french decision», 1979)
de David Osborn
Fayard.

«ALFRED HITCHCOCK»
Robert A. Harris
Michaël S. Lasky

«Larvatus prodec», aurait pu reprendre à son compte Hitchcock : «je m'avance masqué», tel Goethe se dissimulant derrière Faust.

Vivant, il se confondait déjà avec ses films : il était le Maître du Suspense, «celui qui porte les frissons d'angoisse à des moments nouveaux, l'expert majestueux du cri arraché». Son nom était devenu une marque de fabrique, un label de qualité. Son physique de père tranquille, une silhouette ventripotente ponctuée par la «Marche funèbre pour une marionnette», popularisée par le petit écran aux quatre coins de la planète, et aperçue au hasard de ses films.

Le film terminé, disparu derrière l'écran, l'homme nous échappe à jamais et nous propose une ultime énigme, celle de son oeuvre. Fidèle à lui-même, Alfred Hitchcock n'a rien avoué. Comme le rappellent, justement Harris et Lasky : «il s''est toujours considéré comme un maître du divertissement sans autre ambition qu'amuser, épouvanter, émoustiller et captiver son public.»

L'homme se dissimulait derrière ses films, arguant du meilleur des alibis : le délicieux frisson de son public, le plaisir du spectateur qu'il partageait. Peu soucieux du critique et de l'exégète, il se plaisait à dire : «Beaucoup de films sont des tranches de vie, les mieux sont des tranches de gâteaux.»

C'est l'un des mérites de l'ouvrage de Harris et Lasky, et c'est, aussi, son unique défaut, que «de re-cadrer» l'auteur en plan américain à travers une précise biographie de l'homme et une méthodique analyse des films. Le texte est sobre, circonstancié, presque terre à terre, et détaillé : il s'agit d'un excellent outil de travail qui ne vise nullement au lyrisme ou à la littérature mais à être, il y réussit parfaitement, un aide-mémoire, un instrument de base et de réflexion. Il faut, aussi, saluer la précieuse iconographie qui, dans l'agréable mise en page des Editions Veyrier, nous fait découvrir de rares photos et nous restitue un peu de l'atmosphère hitchcockienne, tout en nous donnant le goût de revoir certains films.

La très pertinente préface de Guy Teisseire élève le débat en élargissant à sa juste mesure le cadre dans lequel il convient de situer l'un des plus subtils créateurs cinématographiques.

Cet indispensable ouvrage complètera utilement l'interview-fleuve du cinéaste avec François Truffaut («Le Cinéma selon Hitchcock», Editions Seghers, 1975) et le très remarquable essai de Jean Douchet («Alfred Hitchcock», Editions de l'Herne, Paris, 1967).

J.P. D.

Alfred Hitchcock
de Robert A. Harris
et Michaël S. Lasky
Editions Henri Veyrier

«L'ICEBERG»
de Arnaud de Borchgrave
et Robert Moss

«UN CLIMAT DE TRAHISON»
de Andrew Boyle

Le retour à la «guerre froide» nous vaut quelques pavés d'inégales qualités dans la mare aux espions. Coup sur coup, les Editions Jean-Claude Lattès nous proposent deux titres qui méritent, eux, pour des raisons di-

verses, l'intérêt de l'amateur d'espionnage. L'un, «L'Iceberg», est un roman qui se lit comme un document; l'autre, «Un Climat de trahison», est un document qui nous prouve, si besoin en était encore, que la réalité dépasse la fiction. «L'Iceberg» part d'un postulat qui n'a rien d'imaginaire et que les auteurs, journalistes à Newsweek et à l'Economist, ont eu tout le loisir de vérifier : la manipulation des medias par les services secrets et l'utilisation de la «désinformation» comme moyen d'influencer l'opinion publique et, par là, la possibilité d'influer sur les options politiques d'un gouvernement. L'intrigue est très adroitement ficelée et ne manque pas d'habileté dans son discours en faveur d'une politique américaine pure et dure qui n'est pas sans rappeler les thèmes chers à Nixon et à Kissinger et les positions défendues par Reagan en matière de défense et de politique étrangère. Nous suivons un jeune journaliste américain, marqué à gauche, qui se fait une réputation en dénonçant et en révélant le noyautage par la CIA de mouvements étudiants contestataires. De même, il est le premier à mettre en évidence que la célèbre Agence contrôle dans le monde entier un certain nombre d'organismes de presse. Poursuivant de Berkeley à Washington, en passant par Paris, Saïgon, Hambourg et Rome, sa recherche de la vérité, il finira par comprendre que le KGB, lui aussi, manipule les medias pour déstabiliser les Etats-Unis de l'intérieur et que des agents soviétiques se sont infiltrés aux plus hauts échelons de l'administration politique. Si l'on peut contester le parti pris des auteurs et les opinions politiques qu'ils défendent, on n'en a pas moins affaire à un roman, certes roublard, qui se lit fort agréablement. Et certains chapitres finissent par emporter notre adhésion par la finesse de l'analyse psychologique et politique; à notre tour, nous sommes manipulés...

Aussi signé par un journaliste, «Un Climat de trahison», nous relate avec clarté et intelligence le destin des espions de Cambridge (McLean, Burgess et Philby), en nous décrivant sans complaisance la réalité d'une Angleterre décadente. C'est ce livre qui provoqua un extraordinaire scandale politique en révélant l'identité du «quatrième homme», Sir Anthony Blunt, le conseiller artistique de la Reine, qui, lui aussi, travaillait pour le KGB. L'auteur nous affirme qu'il existerait un «cinquième homme», nous ne pouvons que le croire à la lecture de sa brillante démonstration qui passionnera tous ceux qui préfèrent, au moment des vacances, la contemplation des taupinières à celle des châteaux de sable.

J.P. D.

«L'Iceberg»
de Arnaud de Borchgrave et Robert Moss
Editions Jean-Claude Lattès/Tallandier

«Un Climat de trahison»
de Andrew Boyle
Editions Jean-Claude Lattès

«CUL SEC»
de Roger L. Simon

«Cul sec» est la seconde aventure de Moses Wine, le privé juif californien, issu du Mouvement, auquel Richard Dreyfuss a prêté ses traits, le temps d'un film. Comme dans «Le grand soir» («The big fix»), le roman qui inaugure la série, une formidable machination d'ordre politico-financier soutend toute l'action.

L'enquête menée par Moses Wine est, de prime abord, assez traditionnelle : engagé pour résoudre un double problème d'assassinat et de suicide, le privé se heurte simultanément à des truands cubains, à des gangsters juifs d'un autre âge (celui de Lepke), à un attorney général ambitieux, et découvre au bout du compte une vérité mille fois plus amère que celle à laquelle il s'attendait. Ce qui est neuf, cependant, c'est le champs d'investigation du détective, le décor et les personnes qu'ils croisent.

La libération sexuelle, très en avance aux Etats-Unis, est en effet le thème central du roman. Le suicidé, principal suspect du meurtre d'une jeune femme, est un écrivain célèbre qui préparait un livre intitulé : «La vie sexuelle en Amérique. Le voyage d'un homme». Reconstituant une partie de son itinéraire, le privé visite donc des lieux inhabituels, tels le Phrontisteron Sexuel Kama Sutra de Santa Monica Boulevard (ses spécialités : les massages, la thérapie par matelas hydraulique...et la lutte avec la femme nue) et l'Institut de Libération Sexuelle de Topanga, animé par une acorte sexologue quinquagénaire.

Evitant tout sensationalisme dans sa description du phénomène de la libération sexuelle aux U.S.A., Roger L. Simon ne fait jamais preuve d'une attitude moralisatrice ou puritaine. Il montre simplement que c'est une source de profit pour certains, et que d'autres, mal préparés, s'y brûlent les ailes. L'auteur prend d'ailleurs ses distances avec le sujet et baigne en permanence son récit d'un humour dévastateur. Ainsi, l'enquête de Wine, construite comme un jeu de piste, a un aspect ludique incontestable. En outre, une seconde enquête - celle d'un journaliste et d'un photographe de «Rolling Stones» qui ont d'emblée trouvé le titre de leur article : «Mort et vengeance : sur l'affaire avec Moses Wine...» - double celle du détective, et cette complication supplémentaire - qui provoque bien des incidents burlesques - ajoute encore à l'originalité de «Cul sec», le livre le plus réussi de Simon, à mon avis.

C.B.

«Cul sec»
(«Wild turkey», 1974)
de Roger L. Simon
Éd. Alta.

«LE MECENE»
de James Cain.

«Le mécène» est le livre le plus récent de James Cain que l'on ait traduit en français et, sans doute, l'un des derniers qu'il ait écrits avant sa mort. Ce n'est pas, à proprement parler, un roman policier. C'est plutôt un mélodrame, un roman d'amour, qui tient à la fois du «soap-opera» et de la «success-story». Certes, un élément policier essentiel intervient toujours dans les mélodrames de Cain, dont le ressort dramatique est souvent la passion, l'amour fou, mais ici, cependant, cela se passe chez les très riches, dans la «high society» de Washington, et non dans la petite bourgeoisie de province, comme dans «Le facteur sonne toujours deux fois» ou «Mildred Pierce», les deux romans les plus significatifs de l'auteur.

Le personnage central du «Mécène» est un jeune universitaire aisé qui, rêvant de fonder et de diriger l'Institut National de Biographie, s'éprend de la femme du riche banquier qui le commandite. Ce n'est pas un point de départ très original, évidemment, et sur le plan du mélodrame, Cain joue honnêtement le jeu. Rien ne manque en effet dans son récit : ni l'ambition, ni l'adultère, ni l'amitié trahie, ni la jalousie, ni le crime passionnel (bien qu'il arrive de là où on l'attendait le moins), ni même la naissance de l'enfant adultérin.

Pourtant, en dépit de toutes ces conventions, que l'auteur n'essaie jamais de subvertir, «Le mécène» est un livre intéressant. D'abord, le récit est admirablement construit et mené de main de maître, et l'on a tout du long l'impression d'une grande facilité d'écriture. Et puis, James Cain se permet, ici ou là, des digressions très amusantes. Pour ma part, je le soupçonne fort d'avoir écrit ce roman surtout pour le plaisir de livrer au lecteur des considérations personnelles sur les sonnets de Shakespeare, de donner son hypothèse sur l'identité de la «Dame Noire», et de semer le doute dans les esprits sudistes, à propos du génie militaire du Général Lee. Pour un simple mélodrame policier, ce n'est quand même pas banal.

C.B.

«Le mécène»
(«The institute», 1976)
de James Cain
Editions de Trévise.

«L'UNIJAMBISTE DE LA COTE 284» et «REFLETS CHANGEANTS SUR MARE DE SANG»
de Pierre Siniac

En lisant les quatorze nouvelles rassemblées par Pierre Siniac en ces deux volumes on ne peut s'empêcher de penser que la vie et la mort sont des farces. Comme on échange de bons mots ou des coups entre complices, elles se repassent des cadavres qui clignent encore de l'œil, ou des vivants au souffle court. Le spectacle ne manque pas de couleurs et il force le rire, un peu trop même. Les plaisanteries, chez Siniac vont presque toujours trop loin. L'irréparable accompli, pas question de se raccrocher à la morale (un bon sentiment peut en cacher un autre...), ou à l'Histoire qui semble ici reproduire à une échelle plus vaste les petites turpitudes des salauds d'occasion.

La grande Parade macabre passe partout et rafle grand monde, des fils de famille planqués de «L'unijambiste de la cote 284» au gangster-soldat de «Reflets changeants sur mare de sang», du pétainiste touchant et gateux au pickpocket berné... Les justes y sont dérisoires, les crapules victimes d'horribles méprises, les humiliés ont des réveils sanglants (comme dans «Les Vautours», cette nouvelle caustique qui est sans doute le plus bel hommage jamais rendu au Von Stroheim des «Rapaces».)

Tout cela serait bien sombre, si Pierre Siniac ne conjuguait ces figures avec un sens du récit tout à fait prodigieux. Notre lecture devient alors la plus troublante délectation qui soit : une rencontre réussie avec notre folie des horreurs.

J.M. L. S.

«L'unijambiste de la cote 284»
«Reflets changeants dans mare de sang»
de Pierre Siniac
Série Noire no 1773 et no 1776
Gallimard.

«LE SABBAT DANS CENTRAL PARK»
de William Hjortsberg.

Nouveau venu dans le policier, William Hjortsberg est un auteur très apprécié des amateurs de Science-fiction et de fantastique. De fait, «Le sabbat dans Central Park», qui a été salué comme un évènement par plusieurs écrivains américains dont Richard Braudigan, est autant un récit fantastique qu'un roman policier.

Ce livre qui commence comme la banale enquête d'un détective privé, oscille constamment entre la réalité et la folie, et s'achève dans l'irrationnel le plus complet. Hjotsberg, d'ailleurs, ne cherche pas à tromper son monde : la première phrase du premier chapitre («c'était un vendredi 13, et la tempête de neige de la veille traînait encore dans les rues comme un reste de malédiction») alerte immédiatement le lecteur et l'invite à prendre la narration au second degré.

Détective privé new-yorkais, Harry Angel est engagé par un être mystérieux, Luc Cyphre, illusionniste à ses heures, pour retrouver la trace d'une ex-idole de la chanson, Johnny Favorite, qui a disparu dans l'Amérique de la seconde guerre mondiale,

après qu'on l'ait fait évader de l'asile psychiâtrique où il était enfermé, et qui pourrait être amnésique. Tout au long d'une enquête dingue, parsemée de cadavres et traversée de morts horribles, il est donc confronté aux mondes de la folie, de la drogue, de l'occultisme, du vaudou et des messes noires qui, non seulement le menacent physiquement, mais mettent aussi en danger son équilibre mental.

De toute évidence, William Hjortsberg s'amuse. Il en rajoute volontairement dans les descriptions hallucinantes (la scène de messe noire, avec sacrifice rituel d'un bébé, dans une station désaffectée du métro), se permet des citations gratuites (le conciliabule avec les monstres, au «Congrès des Merveilles», évoque Freaks), et nous mène, comme son personnage central, là où il avait envie de nous mener. A l'issue de son enquête, Harry Angel cerne enfin la véritable personnalité de Johnny Favorite, mais, dans le même temps, il a appris à se connaître lui-même. Aussi, si l'on vous dit que pour devenir célèbre, Favorite avait passé un pacte avec le diable et que, plus de dix ans après, ce dernier (Lucifer) vient réclamer son dû, par police interposée, vous devinez sûrement qui paiera l'addition. A sa manière, insolite et folle, «Le sabbat dans Central Park» est un petit chef-d'œuvre.

C.B.

«Le sabbat dans Central Park»
(«Fallen Angel», 1978)
de William Hjortsberg
N.R.F., Série Noire 1771

LE DERNIER VIEUX FOU
d'Alex Varoux

Tandis que, dans «Minute» le vénérable A.D.G. fulmine régulièrement contre cette collection «gauchiste», Engrenage, lentement mais sûrement, croît et s'améliore. Mais le Varoux-directeur-de-collection occulte un peu, et c'est injuste, le Varoux-auteur.

Le dernier vieux fou met en scène un tandem plus assorti qu'il ne semble de prime abord; Grégoire, la septantaine, chauffeur de taxi retraité, qui s'est installé une tente dans son appartement de la rue des Halles, et son meilleur copain, Didier, 13 ans, déluré au point d'en être complètement obsédé sexuel.

Ces deux complices s'enflamment bien sûr pour une bonne cause : la sauvegarde d'un square promis à la destruction par un promoteur marron. Comment se déroulera la lutte du pot de terre contre le pot de fer, comment l'infime action déclenchée par les habitants du quartier se transformera peu à peu en véritable révolution enflammant la France entière, c'est ce que nous conte Varoux avec une truculence et un humour qui ne faiblissent jamais. Un éclat de rire par page, mais aussi une fable de notre temps, et une jolie parabole sur l'amitié.

R.P.

Le dernier vieux fou
d'Alex Varoux
Coll. Engrenage no 18
Jean Goujon



Les cendres de la haine de David Morrell

L'extrême droite et ses agissements violents démangent heureusement quelques auteurs de polars. On les a vu récemment se faire mettre en pièce par G.J. Arnaud dans Subversive Club (Fleuve Noir) et Hugo Lacroix avec Zizanie dans le métro (Engrenage). Les revoici sur le devant de la scène avec la réédition d'un thriller, Les cendres de la haine.

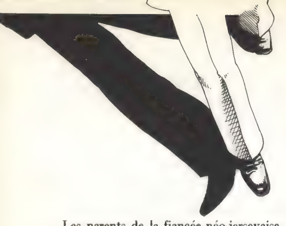
L'écrivain Reuben Bourne a le malheur d'aller jusqu'au bout de ses idées pacifistes et s'attaque à l'organisation fasciste d'un mégalomane, Kess, qui a monté, sous le couvert d'une puissante industrie industrie chimique, une formidable entreprise anti-communiste.

Rien de bien imaginaire là-dedans. Il suffit de lire les journaux pour se douter que partout dans le monde des fous rêvent très sérieusement à ce genre de guerre «sainte».

Ce regard plutôt pessimiste sur notre réalité politique (voire sur la nature humaine) permet à Morrell de nous offrir un très bon roman d'action, avec tous les ingrédients habituels, savamment dosés : poursuites, vengeance, violence, et même ...western; c'est exotique à souhait et très hallucinant, comme une moderne «chasse du Comte Zaroff», d'une grande plausibilité.

Avec, en prime, une belle leçon de non-violence : quand l'écrivain qui a perdu toute sa famille dans d'horribles circonstances tient enfin Kess au bout du fusil, il n'appuie pas sur la gachette. Un polar qui ne donne pas le dernier mot aux armes, c'est assez rare pour être noté.

Bernard Blanc



les balades de Walker Flaning

Les parents de la fiancée néo-jerseyaise de Walker donnaient une *party* pour l'anniversaire de leur fille. Ce qui nous a permis, à Walker et à moi, d'aller faire un tour dans le Bergen county, du côté de Clifton, Passaic, Secaucus et Rutherford. Ça ne vous dit sûrement rien, mais sachez seulement que c'est un pays de poètes, de maisons de *shingle* et d'écureuils gris, pas très loin du Giants Stadium de New-York. On se rend à Manhattan par le Lincoln tunnel et c'est là que nous avons passé le plus clair de notre temps.

(A voir la façon tendrement obstinée avec laquelle Walker respecte cette fiancée-là, je suis presque persuadé qu'il est vraiment décidé à l'épouser un de ces jours. Le futur bon-papa est à la tête d'une société qui fabrique des gobelets à coca-cola en carton paraffiné pour plusieurs millions de dollars par an, et il envisage de mettre sa fille dans le coup dès qu'elle aura tous ses diplômes de l'Institut de technologie du Massachussetts. Walker s'intéresse beaucoup à la technologie du gobelet de carton paraffiné. Il est vrai que c'est beau-papa-probable qui a obtenu à Walker sa bourse pour venir étudier la philologie romane à la Sorbonne).

A New-York même, Walker connaît beaucoup de monde et son plaisir est de régaler ses vieux copains avec des coulommiers passés en fraude. A chaque fois, c'est la fête raffinée : on déguste le fromage de France avec des tranches de melon, de l'ananas, du pain *wasa* suédois et du *Mischewitz* qui est un vin rouge Kasher extraordinairement sucré (Authentique ! NDLA ...comme on met en bas de page au Fleuve Noir. Ayant demandé s'il s'agissait là d'un exemple typique d'humour juif new-yorkais, je n'eus pour toute réponse que des yeux globuleusement effarés dignes de ceux de Woody Allen).

Walker - qui a beaucoup parcouru le tiers monde, France comprise - s'amuse beaucoup de toutes ces petites choses-là. Néanmoins, cela ne l'empêche pas d'être sérieux quand il le faut. Ainsi est-ce avec une rigidité moins anglo que saxonne que Walker m'a présenté un de ses parrains, *deputy commissioner* au NYPD (New-York Police Department), grâce auquel nous avons pu en savoir long sur la réalité des *precincts* chers à Ed Mc Bain. Il y a plus de 30 000 flics à New-York (et 120 chevaux) et, en plus des 46 bébés qu'ils ont dû aider à venir au monde en catastrophe l'an dernier (Relire, en hommage, le premier paragraphe d'*Un nommé Louis Beretti* de D. Henderson Clarke ces gars ont pas mal de choses à faire.

Plus de 7 millions d'appels annuels au «911» (équivalent de notre «17» Police-Secours) qui décode la voix humaine au «computer» et répercute au bon commissariat en moins de 100 secondes. Deux appels sur 10 ont pour motif le crime et la violence. Statistiques 79 : 232.338 arrestations (une toutes les deux minutes), 1203 pour meurtres (sur 1733 meurtres commis), 1327 pour viol, 1633 pour «picking pockets», 15 910 pour cambriolage, 10 099 pour vols d'automobiles, 12 094 pour coups et blessures, 19 227 pour vol...

Voilà ce qui fait de New-York la...8ème ville criminelle des États-Unis ! (en rapport relatif : nombre de meurtres par 100 000 habitants). Juste après San Antonio. Au fait, c'est où San Antonio ? Réponse : au Texas, qui avec Houston (1er rang) et Dallas (2e rang) classe 3 villes dans les 7 premiers. Bravo, les cow-boys ! (classement cité dans *Mourir à New-York*, voir plus loin).

Mais revenons à New-York, la ville où il est interdit par la loi d'oublier ses clés de contact au tableau de bord (pour lutter contre une vieille habitude US qui rend pas trop facile le vol de bagnole). La police y cultive quelques spécialités locales : les auxiliaires. Ce sont des volontaires (5000) en uniforme qui pratiquent le fliquage à leurs heures de loisirs, comme d'autres font du secourisme ou de la prévention routière. Les «patrouilleurs civils», eux, sont 25 000. Equipés de

par Alain Demouzon

«walkie-talkies», mais sans uniforme, ils surveillent bénévolement leur immeuble, leur square, leur parking...Même chose pour les «block watchers», souvent du «3e Age», auxquels on demande de passer plusieurs heures par jour à leur fenêtre et d'observer tout. Guettez bien l'apparition de ce *lumpenproletariat* policier dans vos prochains Série Noire. Je suppose que ces personnages de second plan ne doivent pas manquer de jus ! (Walker comprend mal mon hilarité franchouillarde. Il a du «sens civique», mon Walker. C'est bien un anglo-saxon, va !)

Bon, finissons en pour cette fois (il y aurait beaucoup à dire, mais il n'y a pas de raison de faciliter trop les choses aux traducteurs de romans noirs qui ne comprennent pas grand chose à ce qu'ils traduisent, vu qu'ils ne sont pas informés sur la civilisation américaine. Ils n'ont qu'à avoir une fiancée new-yorkaise !) De cette balade aux pays des flics à blousons de cuir noir, Walker a quand même ramené (outre un baiser sur le front de sa fiancée et un chèque de 2000 dollars de son beau-père putatif) quelques maximes cueillies sur les murs des *precincts* visités. Pour les traducteurs-simultanés : «Our most powerful weapon is a well informed police officer». Pour les autres : «Si nous n'avions pas de flics, nous serions tous des flics»... «Il n'est pas nécessaire d'être superman pour être flic à New-York. Mais ça ne peut pas faire de mal».

Dans le 747 du retour, Walker a bouquiné *Mourir à New-York* de Jean-Pierre Lahary et Elie Vannier (Ed. Fayard), sous-titré : Crimes extraordinaires et autres histoires». Attendu que J.P. Lahary est chargé d'autopsies à la morgue de New-York, on pouvait s'attendre à quelque chose d'au moins aussi fort que le *Morgue* de Jean-Luc Hennig (voir Polar no 11). Mais alors qu'Hennig nous embarquait dans une balade au bout de la nuit de la mort, Lahary-Vannier nous racontent de ces histoires de carabins qu'on sert à l'apéro (pour couper l'appétit) ou au dessert (pour gâcher la digestion). C'est l'horreur de la morgue façon Pierre Bellemare. Ce qui veut dire que c'est toujours passionnant, que l'extraordinaire et le sensationnel sont toujours au rendez-vous, que vous ne vous sentirez jamais «interpellé» et que l'insoutenable s'arrête toujours là où il faut. Ceux qui n'ont pas eu assez de coeur au ventre pour lire Morgue liront *Mourir à New-York*. (Je pense à Wolfgang Amadeus P., bien sûr. Ces titres de chapitre ne pourront qu'exciter son appétit morbide : «La main aux fesses»... «La plus grosse bite du monde»... «L'homme qui avait des hémorroïdes»...). Autre aspect intéressant du document : on peut le lire dans le noir tellement les caractères sont gros. (Le prix du livre est-il inversement proportionnel à la grosseur des caractères ?... Hélas non !)

Plus sérieux (c'est-à-dire pas «bâclé», comme le précité qui sabote une bonne idée et une appréciable «banque de données»), *Le Syndicat du crime* de Jean-Michel Charlier et Jean Marcilly. Comme Elie Vannier, Jean Marcilly est journaliste. Et, comme Jean-Pierre Lahary, Jean-Michel Charlier possède une solide documentation. (Oui, amis bédéïstes, ce Charlier-là est bien le scénariste de *Buck Danny*, du *Démon des Caraïbes* et de *Blueberry !*) Mais là, vous en aurez pour votre argent. Le bouquin explique très clairement la fondation du dit «Syndicat» par Lucky Luciano et quelques potes à lui, et insiste sur son «originalité» (avant tout, un refus et une mise à distance de la Mafia, alors que l'on confond encore très souvent l'un et l'autre). Je sais que, pour beaucoup, ces histoires de gangsters auront un air de déjà lu mais Charlier-Marcilly compensent en amenant une petite gerbe (impacts bien serrés !) de faits nouveaux, fruit de leurs enquêtes personnelles et de leurs entrevues avec des survivants de la grande époque. Et puis, il y a un souci de bien montrer les articulations, les chaînes réflexes, les phagocytages et les réactions de rejet qui font de ce gros pavé un véritable manuel d'autopsie du crime organisé aux USA pendant la première moitié du XXe siècle. A conserver dans sa bibliothèque. (En regrettant, avec un réel désespoir, qu'un index des noms propres ait été oublié...tout comme dans le *Film Noir* de François Guérif!)

Pour finir cette balade à plus de 6000 km du passage Jouffroy (on s'y abonne à Polar en regardant passer les filles), cette citation extraite du *Syndicat du Crime* : «Il s'avança le sourire aux lèvres, la main tendue. Le bras que Genovese allongea à son tour lui parut démesurément long. Il faut dire qu'un fusil de calibre 12, même à canons sciés, tient sa place. Une double décharge de chevrotines en pleine tête ne permit pas à Tom Reina de mesurer exactement l'importance de l'événement».

Puisqu'on vous dit que les Américains sont de grands enfants !

A.D.



Crimoscopie

Paul Léautaud doit se retourner dans sa tombe : des romans policiers au Mercure de France, la vénérable maison de Valette et Rachilde ! Bah ! Léautaud, s'il voit et entend ce qui se passe actuellement dans le petit monde de l'édition, doit déjà avoir labouré le cimetière en long, en large et en travers !

Nous avons découvert Wetering l'an passé avec **Mort d'un colporteur** *(cf.* **Polar** *no 4) à propos de quoi je parlais d'un «ton nouveau». Dans les deux romans que nous propose le Mercure.* **Le papou d'Amsterdam** *et* **Maria de Curaçao,** *l'auteur hollandais reprend son équipe habituelle de flics, De Gier et Grijpstra, qui, sous les ordres d'un commissaire débonnaire, enquêtent respectivement sur la pendaison d'un fondateur de secte et l'assassinat au couteau d'une prostituée de luxe, laquelle était également un peu sorcière et cultivait la mandragore sur son balcon comme d'autres font pousser des géraniums.*

La nouveauté - je vais me répéter - ne réside pas dans les histoires, à vrai dire embryonnaires, non plus que dans la structure (enquête tout ce qu'il y a de classique, interrogatoires de témoins et de suspects les uns à la suite des autres, solution finale amenée avec le plus parfait arbitraire) mais dans la façon de présenter les personnages, de planter le décor; c'est vrai qu'à Amsterdam beaucoup de

gens vivent dans des péniches ou de vieux rafiots, mais Wetering dépeint cela de l'intérieur, à la façon dont Chester Himes décrivait Harlem. De plus, ses flicards avec leur robuste appétit, leur phobie des crottes de chien, leur chat fou Oliver, leurs pieds sans cesse endoloris, leur gros bons sens et leur humour bonasse, existent désormais comme les flics les plus sympathiques de l'histoire du polar. Ils font leur métier en fonctionnaires, aspirent à la retraite, et ne veulent pas la punition à tout prix des coupables. Bref, des policiers qu'on aimerait prendre en stop, un comble ! Au passage, quelques solides vérités sont assénées. Sur la mode des aliments naturels : «Il vend des aliments diététiques. Des tomates non traitées, c'est-à-dire pas lavées, et des graines, celles qui vous étouffent quand vous essayez de les avaler. Même un rat ne pourrait pas les digérer. Et pour finir, l'inévitable jus de carotte.» Sur les bigoudis : «Pourquoi faut-il que les bigoudis soient toujours roses ? S'ils étaient marrons, on pourrait les confondre avec les cheveux, ça ne sauterait pas aux yeux et je serais moins exaspéré. Je n'aurais pas ce goût de fiel dans la bouche, pas de crampes d'estomac et, par conséquent, je n'aurais pas à redouter d'ulcères. Quand ma femme oublierait d'acheter des médicaments, ça n'aurait aucune importance puisque je n'en aurais pas besoin. Je serais bien plus heureux.»

Je vous recommande, dans **Maria,** *un épisode particulièrement hilarant où les deux poulets sont obligés d'aller, par un petit matin glacial, observer la danse nuptiale des oiseaux dans un îlot abandonné, pèlent de froid, s'emmerdent copieusement, avalent un fromage infect tout en rêvant à un lit bien douillet, un régal ! Et pour en finir avec Wetering, la phrase désabusée de De Gier à son copain, lors d'une traversée houleuse : «Tu aurais quand même pu éviter de vomir sur ma saucisse.» Toute la psychologie d'un homme dans cette simple phrase. Quand je vous le disais, qu'il s'agit d'un ton nouveau !*

Chez Laffont, dans la série «Best-Sellers», le deuxième roman de Ken Follett, **Triangle (Triple)** *appartient à un genre bâtard, l'espionnage-politique-fiction, que je n'aime guère, je l'avoue. Follett, auteur du super-succès* **L'arme à l'oeil** *raconte l'aventure d'un agent secret israélien, Nathaniel Dickstein, qui, pour des raisons politiques, veut s'emparer d'un chargement d'uranium, lequel sera affecté à la fabrication d'une bombe atomique (nous sommes en 1968). Naturellement, le K.G.B., les fedayins et les services secrets égyptiens veulent contrecarrer ce projet.*

L'intrigue est totalement ahurissante, et rappelle par son côté rocambolesque les épisodes les plus saugrenus de **Fantômas,** *mais le récit est emporté par une sorte de fougue juvénile qui fait passer les naïvetés et les outrances. Bien sûr, l'israélien - qui n'a jamais touché une femme à quarante ans - tombe amoureux d'une ravissante arabe, laquelle est peut-être une traîtresse. Bien sûr, le récit fonctionne à coups de coïncidences grosses comme des câbles de marine, bien sûr le manichéisme règne d'un bout à l'autre, mais le bouquin se lit d'une traite, un peu comme l'on suit un film de James Bond. C'est énorme, mais cela amuse.*

L'on a comparé souventes fois Follett à Le Carré, ce qui me semble totalement abusif. Les intrigues de Le Carré sont d'une complexité, d'une tenue rares, celles de Follett s'apparentent à de la B.D. de luxe. Disons que Follett est un Le Carré pour débutants et n'en parlons plus, mais j'en connais que Le Carré embête somptueusement. Ceux-là se régaleront à lire Follett, lequel, en outre, les promènera de Francfort au Caire en passant par le Luxembourg, Moscou, Israël et quantité d'autres pays plus ou moins exotiques. Ils y apprendront, entre autres détails utiles, qu'une filature peut être pratiquée par deux espèces d'hommes : les artistes du macadam et les bouledogues. Ça peut toujours servir...

Toujours de l'évasion, avec un auteur particulièrement insolite, Manuel V. Montalban, dit «le Chandler catalan». Le livre s'intitule poétiquement **Marquises, si vos rivages... (Los mares del sur)** *aux Editions du Sycomore, dont je n'avais encore jamais entendu parler. L'histoire se déroule, il fallait s'y attendre, à Barcelone de nos jours, et il s'agit probablement ici du premier polar espagnol de l'après-franquisme (et peut-être du premier polar espagnol tout court). Un riche homme d'affaires, Stuart Padrell, mystérieusement disparu depuis plus d'un an, vient d'être retrouvé, mais à l'état de cadavre fraîchement assassiné. Qui l'a tué ? Où était-il passé pendant un an ?*

A ces questions, le détective privé Pepe Calvalho va s'efforcer de trouver réponse, flanqué d'un adjoint nommé Biscuter et d'une jeune chienne, Blette. Comme chez Wetering - et chez Chandler - l'intrigue compte moins que la description d'une société et de protagonistes suffisamment complexes pour que l'on puisse y croire. L'auteur a créé un détective épicurien, grand amateur de femmes et de bonne nourriture. D'ailleurs, il semble ne s'être attaché à Biscuter que parce que celui-ci lui mijote de bons petits plats. Pepe est amoureux d'une jolie prostituée, avec laquelle il envisage régulièrement de se marier, et il lui arrive de s'intéresser au roman noir : «Une affiche discrète annonçait une série de conférences sur le roman noir. Avec l'aplomb d'un alcoolique, il se mêla à ceux qui attendaient le début de l'une de ces conférences. Il les connaissait sur le bout du doigt. Ils avaient tous cette gueule d'enflés qu'ont les intellectuels de partout, mais ici version espagnole : des enflés moins enflés que sous d'autres latitudes. Ils supportaient le poids de leur enflure sur leurs épaules avec l'exhibitionnisme requis, mais aussi cette inquiétude de sous-développés.» La conférence commence : «Ensuite, ils passèrent à Henry James sans oublier bien entendu de mentionner Poe, et ils finirent par découvrir que le roman noir était une invention d'un maquettiste français qui donna sa couleur à la série de romans policiers publiés chez Gallimard.» Lucidité rare chez un auteur de polars. Non ?

Finalement, si la «mode polar» ne nous avait apporté que des auteurs comme Wetering et Montalban, elle aurait quand même servi à quelque chose.

Michellebrun

Louis Liberge vient de publier le «catalogue no 1» de sa librairie de polars d'occasion «L'Introuvable». Copieux catalogue de 1686 notules, des prix raisonnables. Profitons de l'occasion pour vous rappeler que le dénommé Liberge, après avoir tenu la librairie «Scorpio» à Paris, s'est exilé à Vincennes et rappelons aussi que sa nouvelle antre «L'Introuvable» se situe à 20 mètres de la station du métro «Château de Vincennes» (2, rue Raymond du Temple, 94300 - Vincennes - Tel : 374-40-51).

Eclosion depuis quelques mois de nombreuses radios libres. Parisiens, sachez que Radio-Ivre (qui émet sur 89 Mhz, en FM, de 23h 15 à 3h30 du matin) a eu une excellente initiative. Tant qu'à pirater, ils piratent intelligemment puisque tous les mardis, vers 1h30 du mat' ils proposent des adaptations de nouvelles tirées de votre revue préférée, «Polar». A vos cassettes...

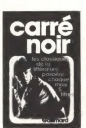
A l'occasion de la mort d'Alfred Hitchcock, nous avons eu droit, ces dernières semaines, à une floraison d'articles, numéros de revues spéciaux, livres consacrés au maître du suspens. Nous avons bien aimé le no 59 de la revue «Cinématographe, en vente dans les bons kiosques, mais, toutes affaires cessantes, faites l'acquisition du superbe album édité par Henri Veyrier «Hitchcock», adaptation française de l'ouvrage américain de Robert Harris et Michaël Lasky.

Dans notre numéro 11, nous vous révélons que Michel Lebrun, Alain Demouzon, Pierre Lebedel et Jacques Baudou avaient décidé de créer une association (loi 1901) pour regrouper les amis de la littérature policière. Ça y est, c'est fait ! Les trois mousquetaires ont déposé les statuts et intitulé l'association «813». Première assemblée générale : au cours du deuxième festival de Reims qui aura lieu, comme prévu, les 30 octobre, 1er et 2 novembre.

A Reims, toujours, l'ami Baudou, dans le cadre de la «Bibliothèque énigmatique, nous offre pour l'été le no 6, intitulé «l'Enigmatologe». Ce numéro, sous la direction de Paul Gayot et Jacques Bens, est consacré aux «problèmes policiers». De quoi vous occuper tout l'été à résoudre les meilleurs problèmes qu'ils ont sélectionnés ! Adressez-vos commandes à : Jacques Baudou, 4, rue de l'Avenir, Les Mesneux, 51100 - Rilly-la-Montagne.

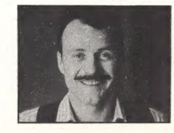
Un Chandler inédit ! C'est Presses-Pocket qui l'annonce et la preuve que c'est vrai, la couverture est barrée du mot magique : «INEDIT». Sous le titre «Un été anglais» c'est donc un recueil de trois textes de Raymond Chandler : «Un été anglais», «La reniflette du professeur Bingo» et «Le crayon». Bien entendu, c'est une arnaque : seul le premier texte, très court, est inédit et cela permet de sortir un volume prétenduement inédit. Pas de quoi être fier !

Si vous avez envie de lire de l'excellent Chandler, allez plutôt voir du côté de chez Gallimard qui réédite tous ses grands romans, ces derniers mois, dans la collection «Carré Noir». A ce propos, signalons que le catalogue «Carré Noir» est enfin paru, avec un classement alphabétique par auteurs. Il s'ouvre, noblesse oblige, par la bonne bouille de A.D.G. ! Indispensable, et en plus c'est gratuit.



En ces périodes estivales, ça tourne à tout-va dans le cinéma français, notamment des polars que nous verrons à la rentrée. Jacques Deray a commencé à tourner, en juin, à Trouville, «Trois hommes à abattre» avec Alain Delon. Il s'agit de l'adaptation du roman de J.P. Manchette «Le petit bleu de la côte Ouest», adaptation signée Christopher Frank. Pierre Granier-Deferre doit réaliser «L'étoile du Nord», d'après Simenon, avec Simone Signoret et Philippe Noiret; ce sont Jean Aurenche et Michel Grisolia qui signeront l'adaptation et les dialogues. Quant à José Giovanni, c'est sur un scénario original écrit par lui qu'il a commencé à tourner à Paris «Une robe noire pour un tueur» avec Annie Girardot, Claude Brasseur, Bruno Cremmer et Catherine Allégret.

Pour la vingtième fois, c'est dans le cadre solennel et délicieusement décadent du château de Cheverny qu'a été remis le Prix du roman d'aventures 1980 par le président du jury, Paul Guimard. Le lauréat de cette année est Michel Guibert qui remporte le prix avec son sixième roman «Le vieux monsieur aux chiens» (Le Masque no 1610). De livre en livre, Michel Guibert s'impose comme un bon auteur de romans policiers classiques. Sur une intrigue bien ficelée, il sait donner une consistance et un poids à ses personnages et son livre se lit sans ennui. Bref, une bonne recette pour occuper deux heures de cet été pluvieux.



La Librairie des Champs-Elysées lance ce mois-ci une Collection, format poche, à raison de six ouvrages par an : «Harry Dickson». Les aventures du héros inventé par Jean Ray vont donc être rééditées, en totalité, sous les jacquettes volontairement «rétro» et illustrées de dessins en couleurs. Trois titres sont parus : «Le fantôme des mines rouges», «L'ermite du marais du diable» et «Les feux follets du marais rouge».

Du boulot pour Wolfgang ! Plon, à grand renfort de spots-radios, lance sur le marché «une nouvelle collection d'espionnage résolument farfelue» (sic) les aventures de «Basile, le distrait» de Celestin Valois. Nous y aurons droit quatre fois par an. Parmi les premiers titres : «La pilule de l'ayatollah» (re-sic).

Quant à la collection de Jacques Glénat, «Train d'enfer» (qui présente des romans policiers et de science-fiction), elle est assortie de couvertures très B.D. et aguichantes. Mais nous devons bien avouer que jusqu'à maintenant nous avons dû nous contenter d'être alléché par les pubs parues dans la presse : rien n'est encore arrivé sur les tourniquets des plages de la France profonde. On en causera le mois prochain.

F.G.



LES POLARS
SORTIS DANS LE MOIS

«Le sort le plus beau» de R.E. Harrington (Coll. Série Noire no 1770) Gallimard.
«Le sabbat dans Central Park» de William Hjorstsberg (Coll. Série Noire no 1771) Gallimard (Voir critique dans ce numéro)
«Ré-percussions» de Glendon Swarthout (Coll. Série Noire no 1772) Gallimard
«L'unijambiste de la côte 284» de Pierre Siniac (Coll. Série Noire no 1773) Gallimard (Voir critique dans ce numéro)
«A table» de John Wainwright (Coll. Série Noire no 1774) Gallimard.
«Super Stup !» de Kervin Klose et Philip A. McCombs (Coll. Série Noire no 1775) Gallimard.
«Reflets changeants sur mare de sang» de Pierre Siniac (Coll. Série Noire no 1776) Gallimard (Voir critique dans ce numéro)
«Calypso» de Ed McBain (Coll. Série Noire no 1777) Gallimard.
«Le petit été de la Saint-Luke» de Ruth Rendell (Coll. Le Masque no 1601) Librairie des Champs-Elysées.
«Le gang des incendiaires» de Peter Alding (Coll. Le Masque no 1602) Librairie des Champs-Elysées.
«Le diable est mort» de Pierre Salva (Coll. Le Masque no 1603) Librairie des Champs-Elysées.
«Une feuille d'impôts» de M.K. Wren (Coll. Le Masque no 1604) Librairie des Champs-Elysées.
«Pas l'un de nous» de June Thomson (Coll. Le Masque no 1605) Librairie des Champs-Elysées.
«Des scorpions sous les pierres» de Philippe Verteuil (Coll. Le Masque no 1606) Librairie des Champs-Elysées.
«Les ombres du parking» de Francis Didelot (Coll. Le Masque no 1607) Librairie des Champs-Elysées.
«Le vieux monsieur aux chiens» de Michel Guibert (Coll. Le Masque no 1610) Librairie des Champs-Elysées (Voir écho dans ce numéro).
«Une fleur pour mourir» de Serge Montigny (Coll. Le Club des Masques no 403) Librairie des Champs-Elysées (Réédition)
«L'homme qui voulait la paix» de Peter Alding (Coll. Le Club des Masques no 404) Librairie des Champs-Elysées (Réédition)
«Divorce à l'américaine» de William Irish (Coll. Le Club des Masques no 405) Librairie des Champs-Elysées (Réédition) (Voir dossier «W. Irish» in «Polar» no 1)
«Le foulard de soie» de James Ronald (Coll. Le Club des Masques no 406) Librairie des Champs-Elysées (Réédition)
«Dans le bain jusqu'au cou» de Colin Watson (Coll. Le Club des Masques no 407) Librairie des Champs-Elysées (Réédition)
«Mandat d'arrêt» de Francis Didelot (Coll. Le Club des Masques no 408) Librairie des Champs-Elysées (Réédition)
«Orgies Funéraires» de Michael Avallone (Coll. Carré Noir no 345) Gallimard (Réédition)
«Le sac de Couffignal» de Dashiell Hammett (Coll. Carré Noir no 346) Gallimard (Réédition)
«Les pigeons de Naples» de Paul Paoli (Coll. Carré Noir no 347) Gallimard (Réédition)
«Ceux qui prennent le large» de Patricia Highsmith (Coll. Le Livre de poche-Thrillers no 7740) Librairie Générale Française (Réédition)
«Le couteau sur la nuque» de Agatha Christie (Coll. Le Livre de Poche Policier no 5419) Librairie Générale Française (Réédition)
«La ceinture empoisonnée» de Sir Arthur Conan Doyle (Coll. Le Livre de Poche-Jeunesse no 35/8) Librairie Générale Française (Réédition)

«Le sang dans la tête» de Gérard Guégan (Coll. Les faits et la fiction) Presses de la Renaissance.
«Ennemis» de Richard Harris, Le Seuil.
«La Traque» de Herbert Liebermann (Coll. Points-roman no 16) Le Seuil (Réédition)
«Le transfuge» de Robert Littell, Presses de la Cité.
«L'assassin est resté à bord» de Georges Blond (Coll. Le Livre de Poche-Policier no 5402) Librairie Générale Française (Réédition)
«Cul-sec» de Roger L. Simon, Alta (Voir critique dans ce numéro)
«Le facteur humain» de Graham Green (Coll. Le Livre de Poche no 5400) Librairie Générale Française (Réédition)
«La taupe du général» de David Osborne, Fayard.
«Tel un fantôme» de Georges J. Arnaud (Coll. Le Miroir Obscur no 10) Néo (Réédition)
«Tuer pour passer le temps» de Fredric Brown (Coll. Le Miroir Obscur no 9) Néo (Réédition)
«Mission Firefox» de Craig Thomas, Belfond.
«Le triangle» de Ken Follett, Robert Laffont. (Voir critique dans ce numéro)
«Mort d'un Supertanker» de Anthony Trew, Arthaud.
«Goldfinger» de Ian Fleming (Coll. James Bond no 6) Fleuve Noir (Réédition)
«Cosmos-cross» de Claude Klotz (Coll. Raner no 9) Fleuve Noir (Réédition)
«Le dernier train d'Austerlitz» de Léo Malet, Clancier-Guénaud/Polar (Voir offre en dernière page) (Réédition)
«La dernière manche» de Emmett Grogan, Le Seuil.
«Le 10ème mari de Barbe-bleue» de Michael Borgia (Coll. T.N.T. no 9) Robert Laffont.
«La mort à cheval» de Ellery Queen (Coll. Les Classiques de l'énigme) Garnier (Réédition)
«Maria de Curaçao» de Janwillem Van de Wetering (Coll. Série Policière) Mercure de France (Voir critique dans ce numéro)
«Le papou d'Amsterdam» de Janwillem Van de Wetering (Coll. Série Policière) Mercure de France (Voir critique dans ce numéro)
«La plume du corbeau» de Patricia Wentworth (Coll. Les enquêtes de Miss Silver) Seghers.
«Le mécène» de James M. Cain, Trévise (Voir critique dans ce numéro)
«L'épinglage» de Pierre Siniac (Coll. Engrenage no 20) Jean Goujon.
«Le petit chaperon rouge» de Charly Boyadjian (Coll. Engrenage no 21) Jean Goujon.
«Le prisonnier de Beaubourg» de Michel Brice (Coll. Brigade Mondaine no 28) Plon.
«Macadam London» de Michel Grebel (Coll. Brigade Spéciale no 3) Jean Goujon.
«Bontemps et le Navajo» de Auguste Le Breton (Coll. Brigade Anti-gangs) Librairie des Champs-Elysées.
«Le souper avec le diable» de Pierre Salver (Coll. Sueurs froides) Denoël.
«Marquises, si vos rivages» de Manuel V. Montalban, Le sycomore. (Voir critique dans ce numéro)
«Sombre Samedi» de Erle S. Gardner (Coll. Classiques du Roman Policier no 11) Presses de la cité (Réédition)
«Les femmes sont friponnes» de A.A.Fair (Coll. Classiques du Roman Policier no 12) Presses de la cité (Réédition)
«Le Zébu» de Donald E. Westlake (Coll. Classiques du Roman Policier no 13) Presses de la cité (Réédition)
«La mort franco de port» de Ben Benson (Coll. Classiques du R.P. no 14) Presses de la cité. (Réédition)
«Echec aux dames» de John D. Mc Donald (Coll. Classiques du R.P. no 15) Presses de la cité. (Réédition)
«Du sang sur tes mains» de Gerard Butler (Coll. Classiques du R.P. no 16) Presses de la cité. (Réédition)
«Mécomptes de Fay» de Frank Gruber (Coll. Classiques du R.P. no 17) Presses de la cité. (Réédition)
«Cherchez la femme» de Patrick Quentin (Coll. Classiques du R.P. no 18) Presses de la cité. (Réédition)
«Le dément à lunettes» de Ed Mc Bain (Coll. Classiques du R.P. no 19) Presses de la cité (Réédition)
«Meurtres pour Hannah» de Dwight V. Babcock (Coll. Classiques du R.P. no 20) Presses de la cité. (Réédition)
«Le docteur est absent jusqu'au...» de P.M. Perreault (Coll. Spécial Police no 1564) Fleuve noir.
«T'auras pas froid dans ta tombe» de Serge Jacquemard (Coll. Spécial Police no 1565) Fleuve noir.
«Cher le carat» de Pierre Courcel (Coll. Spécial Police no 1566) Fleuve noir.
«La châtaigne...faut aimer» de Paul Sala (Coll. Spécial Police no 1567) Fleuve noir.
«Prends-moi, shérif !» de André Lay (Coll. Spécial Police no 1568) Fleuve noir.
«La dame noire» de David Morgon (Coll. Spécial Police no 1569) Fleuve noir.
«Les imposteurs» de G.J. Arnaud (Coll. Spécial Police no 1570) Fleuve noir.
«La tête de travers» de Brice Pelmann (Coll. Spécial Police no 1571) Fleuve noir.
«Otages, O désespoir» de Pierre Nemours (Coll. Spécial Police no 1572) Fleuve noir.
«Belles et buts» de Claude Joste (Coll. Spécial Police no 1573) Fleuve noir.
«Le coucou» de G.J. Arnaud (Coll. Spécial Police no 1574) Fleuve noir.
«Mon pote le gisant» de Serge Jacquemard (Coll. Spécial Police no 1575) Fleuve noir.
«Achève Monsieur Seguin» de Eric Verteuil (Coll. Spécial Police no 1576) Fleuve noir.
«Il fallait détourner la tête» de Mario Ropp (Coll. Spécial Police no 1577) Fleuve noir.
«La Belle endormie» de Ross Macdonald (Coll. Bibliothèque Marabout no 726) Marabout (Réédition)
«Le sang aux tempes» de Ross Macdonald (Coll. Bibliothèque Marabout no 727) Marabout (Réédition)
«Le code» de Walter Wager (Coll. Bibliothèque Marabout no 728) Marabout (Réédition)
«Dans le sac» de Ed McBain (Coll. Bibliothèque Marabout no 730) Marabout (Réédition)
«Souffler n'est pas tuer» de Ed McBain (Coll. Bibliothèque Marabout no 731) Marabout (Réédition)
«Soupe aux poulets» de Ed McBain (Coll. Bibliothèque Marabout no 732) Marabout (Réédition)



offre spéciale aux lecteurs de «Polar»

16F

A DECOUPER OU A RECOPIER

A renvoyer à POLAR, 33, Passage Jouffroy - 75009 PARIS

Je désire bénéficier de l'offre spéciale proposée aux lecteurs de Polar et recevoir "Le dernier train d'Austerlitz" de Léo Malet au prix de 16 frs (Frais de port compris), et vous joins mon réglement de 16 frs (Réglement par chèque bancaire ou postal exclusivement)

NOM : **PRENOM :**

ADRESSE :